

LES CRIS  
DU  
QUÉBEC

E  
99  
.C88  
C49  
C7



**LES  
CRIS  
DU  
QUÉBEC**

**ÉTUDE DU DÉVELOPPEMENT CHEZ LES CRIS  
(McGILL CREE PROJECT)**

**NORMAN A. CHANCE**

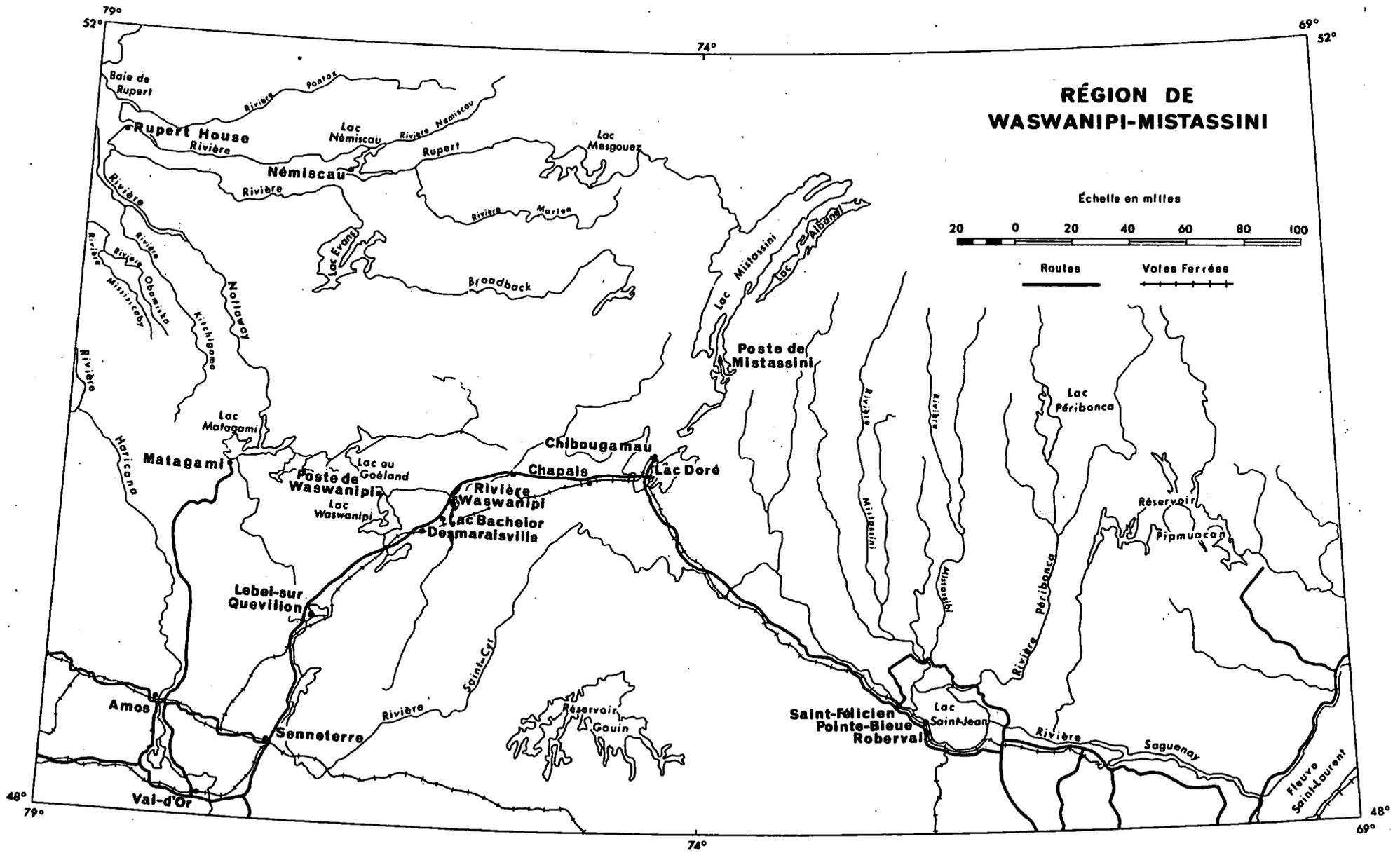
**PROJET ARDA No. 34002**

## TABLE DES MATIÈRES

	Page
<b>ABRÉGÉ DU RAPPORT</b> .....	3
Préface .....	7
Introduction .....	9
Origines historiques du sous-développement .....	10
Changement des formes d'adaptation .....	14
Stratégie de changement et de développement des Indiens: Propositions pour l'avenir .....	19
 <b>APPENDICE 1</b> .....	 23
Introduction .....	25
Plan .....	25
Échantillon .....	26
Les Indiens "urbains" vis-à-vis les Indiens "non urbains" .....	27
Rôles reliés aux emplois .....	29
Orientation et attitudes .....	31
Sommaire et conclusions .....	32
 <b>APPENDICE 2</b> .....	 53
Introduction .....	55
La participation des Indiens à l'économie des Blancs .....	56
Aspects actuels de l'emploi .....	61
Deux solutions de rechange au piégeage .....	68
Quelques commentaires en guise de conclusion .....	72
 <b>APPENDICE 3</b> .....	 77
Introduction .....	79
Remarques préliminaires sur la théorie de l'identité .....	80
Methodologie .....	80
L'enculturation traditionnelle et les conséquences de l'enseignement en milieu scolaire .....	82

TABLE DES MATIÈRES (suite)

	Page
Le conflit d'identité et sa résolution: Formulation des hypothèses .....	92
Résultats de la recherche: analyse préliminaire .....	96
Attitudes des parents à l'égard de l'instruction .....	114
Résumé et conclusions .....	118
Recommandations provisoires .....	119
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>123</b>



## ÉTUDE DU DÉVELOPPEMENT CHEZ LES CRIS

### INTRODUCTION

La plupart des régions industrialisées du Canada peuvent accroître leurs possibilités et leurs choix socio-économiques. En vertu du même critère, la plupart des Indiens du Canada sont sous-développés dans une large mesure. Diverses contraintes extérieures perpétuent cet état de choses; mentionnons l'isolement géographique et social, le manque d'occasions de s'instruire et de suivre des cours de formation professionnelle, l'absence des services appropriés de santé et de bien-être et la discrimination qui s'exerce contre eux. Parmi les contraintes internes, citons les traits sociaux et psychologiques qui favorisent un comportement inefficace et défaitiste qui réduit même les options économiques et sociales disponibles.

Dans ces conditions, la principale question posée dans ce rapport est la suivante: *Comment peut-on porter au maximum les occasions économiques, sociales et politiques de relèvement social accessibles aux Cris du nord du Québec et aux autres groupes indiens sans détruire leur droit à une culture différente?* La réponse proposée exige en premier lieu la compréhension du caractère historique des relations entre Indiens et Blancs, y compris les tensions que suscitent ces rapports; en deuxième lieu, les moyens utilisés par les Indiens pour tenter de s'adapter à ces tensions; et en troisième lieu, comment on peut reviser la présente politique gouvernementale de façon à tenir compte de ces adaptations dans la planification des futures stratégies de changement et de développement.

### CAUSES HISTORIQUES DU SOUS-DÉVELOPPEMENT

L'historique des relations entre l'Indien et le Blanc révèle que le dernier a fortement exploité à son avantage l'Indien. Ces rapports des défavorisés sont particulièrement manifestes dans "l'économie d'enclave" de l'Indien, où les occasions et options économiques sont limitées de façon draconienne, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la réserve, et où l'expansion économique favorise celui qui met en valeur la région au détriment du résidant originaire de la région. L'applicabilité décroissante des compétences traditionnelles de l'Indien qui s'exercent en forêt, à la nouvelle industrialisation du Nord, renforce cette tendance au sous-développement et à l'intégration économique à la pauvreté.

L'indien est également pris au piège dans une "société d'enclave", où l'isolement géographique restreint les communications avec le monde extérieur (qu'il soit Indien ou Blanc); où les missionnaires, commerçants et autres intermédiaires blancs ont souvent découragé les contacts à l'extérieur de la propre orbite culturelle de l'Indien; et où manquent grandement les occasions de développer des nouvelles compétences de leader et d'autres formes de compétence sociale. Les contraintes qui limitent la prise de conscience et la participation politiques, stimulants de la critique de l'ordre établi, ne sont pas rares non plus.

Dans ces conditions, il est néanmoins clair que les effets des contraintes économiques, sociales et politiques sur l'Indien varient selon le niveau de développement. Les Indiens qui sont économiquement favorisés, disposent d'une assez vaste gamme d'occasions et d'options, y compris celles vouées au renforcement de leur patrimoine culturel. Les groupes indiens qui sont dépossédés sur le plan économique ont très peu d'options. Les Indiens nominalement avantagés, qui se situent entre ces deux extrêmes, ont pu s'adapter et, en même temps, maintenir leur identité culturelle comme Indiens. Toutefois, nombre d'accommodements écologiques, sociaux et culturels, élaborés dans le passé, semblent de moins en moins susceptibles d'être appliqués de nos jours. Il est nécessaire de procéder à de nouveaux ajustements. La compréhension de ces nouvelles adaptations aide à expliquer pourquoi la suppression des obstacles à l'avancement des Indiens n'entraînera pas nécessairement leur intégration au principal courant de la vie canadienne.

#### FORMES CHANGEANTES D'ADAPTATION: LE CRI DU NORD-CENTRE DU QUÉBEC

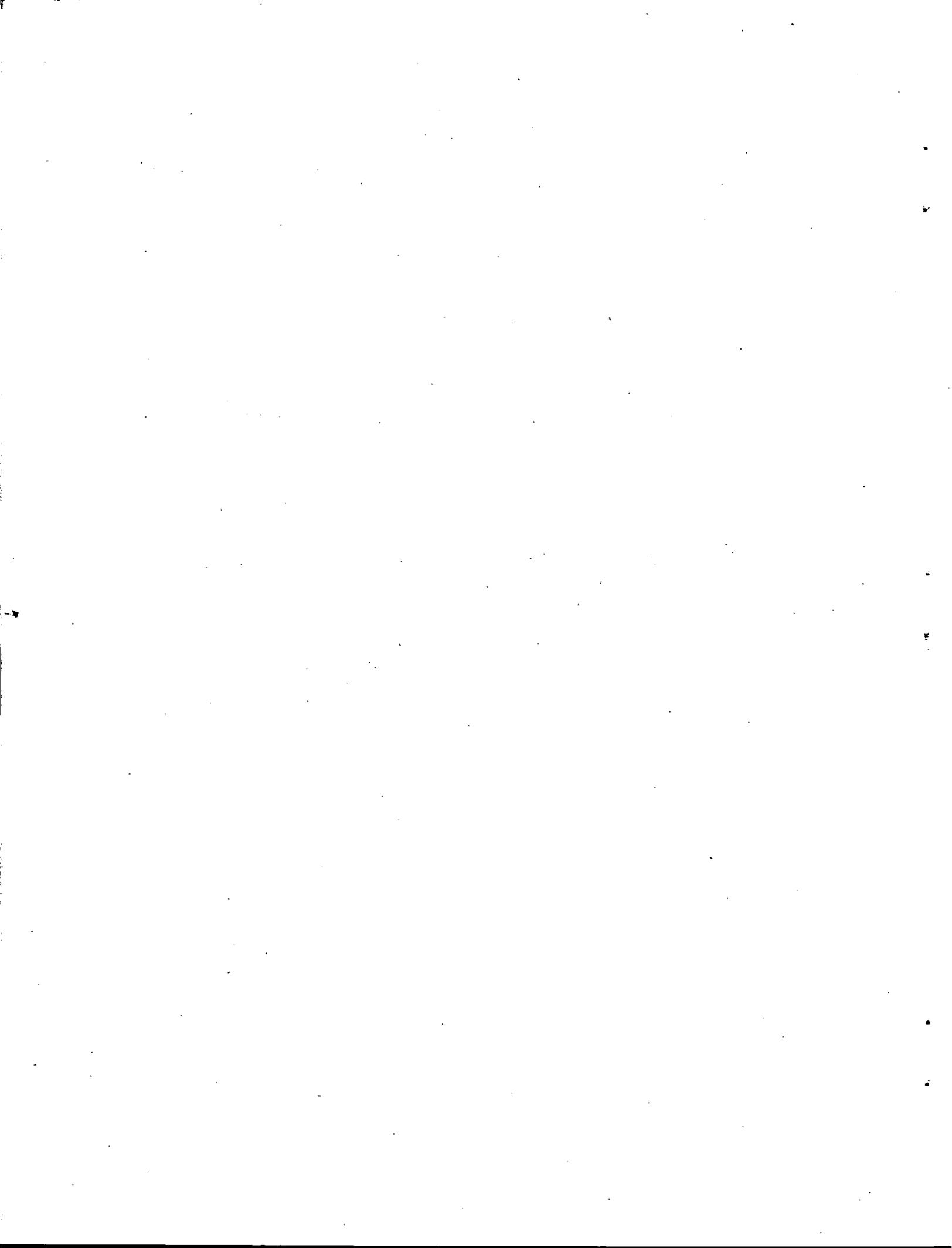
Le Cri du nord-centre du Québec a depuis longtemps élaboré un ensemble d'adaptations sociales et culturelles au monde en changement qui l'entoure. Pour beaucoup, ces adaptations revêtent aujourd'hui encore une signification. Elles comportent une vie sociale axée sur le groupe de chasse et de piégeage au cours de l'hiver, sur le campement d'été au poste de traite, sur la socialisation qui vise à la compétence individuelle et à l'indépendance, sur les relations sociales qui mettent l'accent sur le partage et l'aide mutuelle et sur les techniques de prise de décision qui minimisent le comportement agressif qui pourrait menacer l'harmonie du groupe. L'adaptation culturelle comporte la dépendance d'un pouvoir surnaturel qui anime tous les êtres vivants de l'univers, la réserve et la maîtrise de soi dans les relations interpersonnelles, et le développement d'une personnalité orientée vers l'intérieur plutôt que vers les réalisations, non concurrentielle, réticente, fataliste et calmement patiente face aux privations.

Les nouvelles possibilités de rémunération en espèces dans la coupe du bois à pâte et dans les mines ont attiré certains Indiens vers les camps de bûcherons et les villes du voisinage. Beaucoup d'autres qui résident dans les réserves estiment que l'ancien mode de vie en forêt va disparaître dans un avenir rapproché. Lorsque les Indiens abandonnent la vie en forêt pour s'établir de façon semi-permanente dans la réserve ou dans les villages ou villes des environs, ils doivent trouver les moyens de s'adapter à une vie sociale et économique beaucoup plus complexe que celle qu'ils ont connue auparavant. Ils doivent non seulement apprendre à agir de façon différente, par exemple poinçonner à l'horloge enregistreuse, mais ils doivent aussi apprendre à penser différemment. Chez nombre de Cris, les tensions sociales et culturelles suscitées par cette condition favorisent les mécanismes adaptatifs qui réduisent l'accessibilité aux occasions économiques existantes. Ces mécanismes adaptatifs "négatifs" utilisés par les Cris comportent le rejet d'emplois qui, à leur avis, exigent de jouer et de fournir une interprétation à des rôles plus complexes, ou requièrent qu'on fasse confiance aux intermédiaires ou "courtiers culturels" qui tout en accordant de l'aide nient les autres efforts visant à promouvoir l'autonomie, le développement communautaire ou des programmes semblables. Autrement dit, il y a beaucoup de caractéristiques viables de la vie des Cris, tout à fait distinctes des caractéristiques euro-canadiennes qui empêchent que les occasions sociales et économiques offertes par la société dominante soient suffisamment attrayantes pour que les Cris s'engagent dans la voie du changement. Les jeunes Cris qui cherchent vraiment à synthétiser leurs deux mondes, font face à une adaptation aussi difficile, causée principalement par les contraintes extérieures que nous avons mentionnées plus tôt. En apportant des modifications aux politiques gouvernementales, on pourrait toutefois aider beaucoup à réduire les contraintes extérieures et à accroître la motivation interne et la compétence sociale.

#### PROPOSITIONS CONCERNANT L'AVENIR

A la suite d'une discussion sur les valeurs qui sous-tendent la politique actuelle à l'égard des Indiens, nous formulons quatre propositions qui ont trait à:

- a) l'établissement de réserves économiquement viables;
- b) l'établissement d'une société économique régionale dirigée par les Indiens;
- c) la réorganisation du régime scolaire, afin de favoriser une instruction plus efficace et d'accroître la compétence dans le contexte des sociétés indienne et euro-canadienne;
- d) l'institution d'un programme de développement social des Indiens, afin de promouvoir le relèvement social et politique des Indiens, et d'encourager des relations plus efficaces entre les Indiens et les Blancs.



## PRÉFACE

Ce rapport abrégé de l'Étude du développement chez les Cris présente sous une forme très condensée certaines des principales constatations et propositions d'une étude anthropologique menée parmi les Indiens cris de Mistassini, Waswanipi et Némiscau dans le nord-centre du Québec au cours des années 1966-1968. Le lecteur devrait aussi s'intéresser aux documents techniques plus détaillés et aux monographies annexées au présent rapport abrégé.

D'une façon très générale, nous pouvons dire que les objectifs à long terme de l'étude sont d'abord d'accroître la compréhension des problèmes du sous-développement économique, social et politique des Cris; et en deuxième lieu, de tenter d'ébaucher une série de propositions et de stratégies politiques ayant trait aux Cris et à des groupes indiens similaires, qui aideront à accélérer leur croissance économique ainsi que leur développement social et politique. En conformité avec l'argument de notre proposition originale de recherche, nous nous sommes attachés particulièrement à déterminer: (1) quelle est la meilleure manière d'utiliser l'aide gouvernementale et privée afin de porter au maximum le développement des Indiens; (2) comment mettre au point des techniques pour favoriser une plus grande mobilité géographique et d'emploi chez les Indiens engagés dans les travaux traditionnels qui ne sont plus, à leur avis, rémunérateurs; et (3) les moyens qui permettraient aux Indiens de jouer un rôle plus actif dans les programmes et les activités de développement au niveau local, régional et gouvernemental de façon à promouvoir une prise de conscience et une compréhension plus grandes du pays sans perdre leur patrimoine culturel.<sup>1</sup>

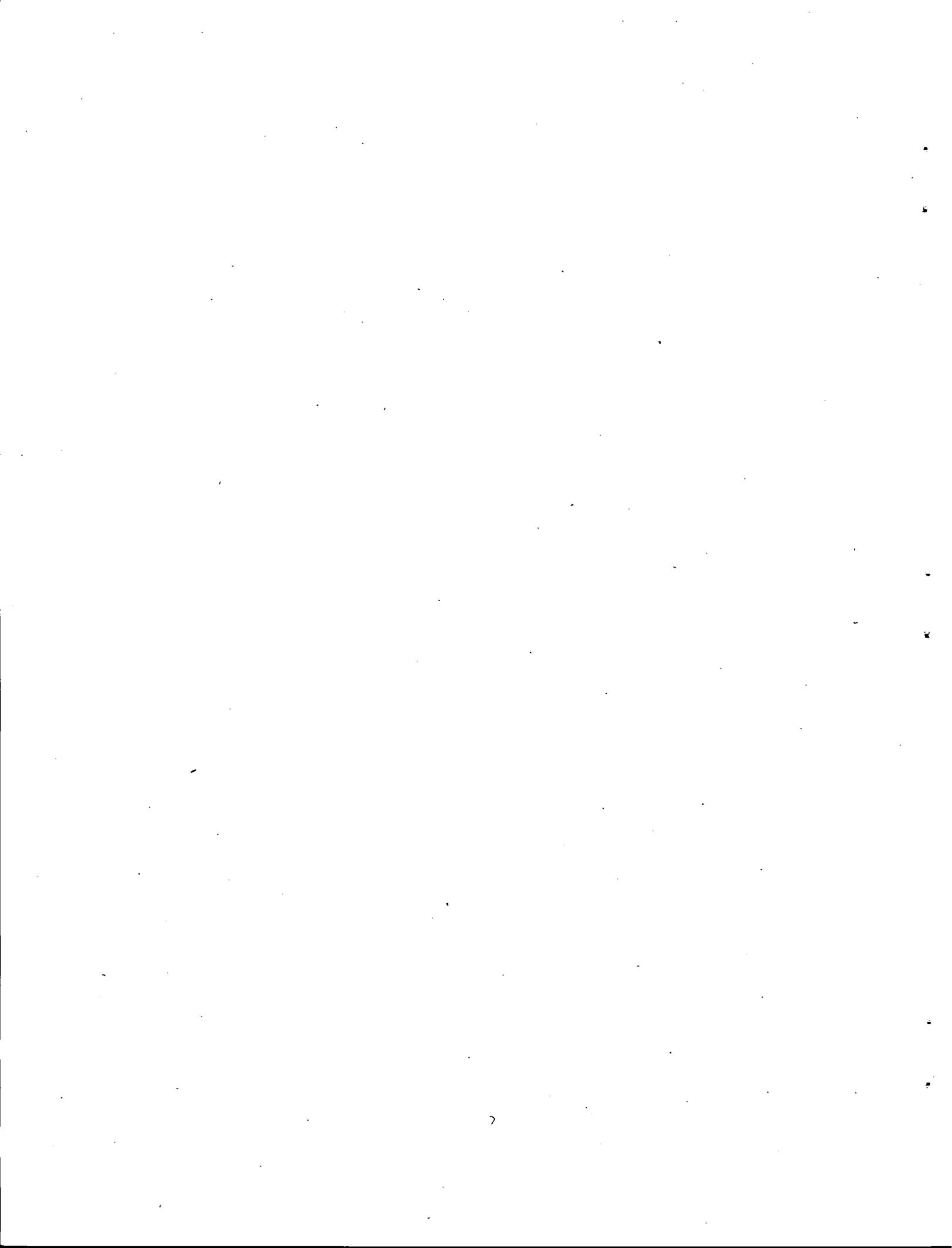
Étant donné la nature de la tâche, ce rapport fait nécessairement la critique de certains programmes, politiques, attitudes et actions de certains groupes gouvernementaux et privés; par contre, il en appuie fortement d'autres. Il y a lieu d'espérer qu'on acceptera la critique de façon constructive plutôt que de la considérer comme une attaque personnelle et que cette critique favorisera la discussion et de nouvelles améliorations. Les erreurs d'interprétation sont inévitables dans une recherche de cette envergure et nous accueillerons bien, à notre tour, les critiques et les suggestions venant des autres.

Enfin, nous tenons à exprimer notre reconnaissance et notre appréciation à l'ARDA, ministère des Forêts et du Développement rural (maintenant ministère de l'Expansion économique régionale), qui a accordé son appui généreux à nos recherches au cours des trois dernières années. Le Centre d'Études Nordiques de l'Université Laval et le Comité sur les recherches nordiques de l'Université McGill ont également mis des fonds à notre disposition.

En plus de l'octroi de ces fonds, nous avons bénéficié de l'aide inestimable du Dr Katherine Cooke, sociologue de l'ARDA; de M. Roméo Boulanger, ancien directeur régional du Québec de la Direction générale des Affaires indiennes ainsi que de son personnel; et de l'assistance la plus importante de toute, celle des Indiens de Mistassini, de Waswanipi et de Némiscau. En ma qualité de directeur de l'étude, j'aimerais aussi exprimer mon appréciation de l'énergie et des efforts créateurs de l'équipe de recherche qui a voué tellement d'intérêt et de temps à la réalisation des objectifs de notre recherche. Tous les membres affectés à cette recherche ont travaillé de telle façon qu'ils ont démontré pleinement la valeur du travail d'équipe dans une entreprise de ce genre.

---

<sup>1</sup>Une discussion plus détaillée sur l'historique et l'orientation du projet figure au chapitre premier intitulé "The Cree Developmental Change Project" in Conflict in Culture: Problems of Developmental Change among the Cree, édité par N.A. Chance, 1968.



## INTRODUCTION

On dit que le développement survient quand les membres d'une société donnée désignent une certaine forme de changement comme constituant un avancement ou "un progrès" et cherchent ensuite à mettre en œuvre ce changement de telle façon que les générations suivantes diffèrent des précédentes sur certains points déterminables. Considéré sous cet angle "subjectif", le développement exige non seulement que les participants soient conscients de la possibilité du changement, mais aussi qu'ils aient l'occasion de travailler activement vers la réalisation des objectifs choisis, selon les besoins et les valeurs qu'ils perçoivent.

Une autre approche au développement, dite "objective", met l'accent sur les caractéristiques structurelles plus universelles du processus, telles que l'acquisition de la technologie industrielle qui exige des réadaptations considérables au sein de la société ou entre les sociétés. Le développement, pris en ce sens, est souvent assimilé à la modernisation.

Vu sous un angle ou sous l'autre, le développement se produit rarement dans un vide social. Lorsqu'un secteur donné de la société organise ses énergies afin de réaliser certains objectifs, il s'écarte des autres secteurs dont les idées et les actions s'orientent vers des fins différentes. Aussi, au fur et à mesure qu'une société se modernise grâce à l'industrialisation, des différences considérables commencent à se faire jour entre un secteur industriel en progrès et un secteur qui change plus lentement, qu'il soit tribal, paysan ou rural. Le secteur progressif se caractérise par des gens qui sont capables d'agir de telle manière qu'ils accroissent leurs occasions et leurs options. Par contraste, les possibilités et les options du secteur sous-développé sont limitées non seulement par l'isolement géographique ou social, le manque d'instruction et la discrimination, mais aussi par ses nombreuses actions inefficaces dont les effets s'annulent.

Le Canada, comme d'ailleurs le reste du monde industrialisé, fait face à une question fondamentale, à savoir comment accroître les possibilités et les options du secteur sous-développé. Lorsque ce secteur comprend les membres de divers groupes culturels qui désirent maintenir leur identité culturelle, la question originale devient encore plus complexe: comment peut-on augmenter les occasions pour ces groupes sans détruire leur droit à être différents culturellement?

La vaste majorité de la population du Canada fait partie d'un secteur industriel avancé. Parmi les membres des secteurs sous-développés figurent la plupart des 230,000 Indiens du Canada. Les données de notre recherche proviennent d'un petit segment de cette minorité culturelle, les 1,500 Indiens de Mistassini, de Waswanipi et de Némiscau, qui vivent dans 10 communautés et établissements qui s'échelonnent de 400 à 800 milles au nord de Montréal dans le nord-centre du Québec. La comparaison de ces résultats avec ceux d'études semblables entreprises dans d'autres parties du Canada, suggère une mosaïque de privations économiques et de dislocations culturelles qui requièrent l'attention immédiate de ceux qui sont en mesure d'agir.

Pendant la majeure partie de l'histoire du Canada, un rideau d'isolement géographique et social a rendu cette population invisible à tous sauf les agents du gouvernement, les

missionnaires et les commerçants. Maintenant que l'industrialisation se propage vers le nord et que les Indiens se déplacent vers le sud, ce rideau se déchire. Les journaux, les revues, les reportages de la télévision et de la radio traitent de plus en plus des conditions de la vie contemporaine des Indiens; ils mettent souvent en relief les problèmes de pauvreté, d'instruction, de maladie, de discrimination et d'absence d'occasions économiques. En constatant que 40 p. 100 des personnes, qui sont reconnues juridiquement comme indiennes, sont en chômage, les comités gouvernementaux et les groupes de recherche privés proposent de nouveaux programmes d'assistance économique et sociale. Les Indiens des "réserves" du nord, des villages "squatter" du sud et des villes expriment de plus en plus ouvertement leurs opinions et leurs stratégies de changement par le truchement d'associations organisées récemment, de groupes de contestation et de mémoires juridiques.

La réaction des Canadiens d'origine ethnique blanche à cette représentation de la pauvreté et de la différence culturelle des Indiens est faite d'inquiétude et de frustration au sujet des mesures à prendre. La plupart des Canadiens considèrent les Indiens comme économiquement et socialement dépossédés. Ils comptent sur l'action des gouvernements, fédéral et provinciaux, pour élever les Indiens à un niveau de vie plus élevé. La politique du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien reflète l'acceptation de cette attitude, puisqu'elle propose de réduire "le gouffre économique et social qui, au cours des années, a empêché de plus en plus les Indiens d'être citoyens à part entière de la société canadienne". Parmi les tentatives faites en ce sens, mentionnons les nouveaux programmes de développement communautaire, d'éducation, de formation professionnelle, de logement et d'autres techniques destinées à stimuler l'autonomie locale, à relever le niveau de vie et à augmenter les services provinciaux.

Malheureusement, cette approche néglige habituellement deux facteurs importants: 1) le manque de compréhension du caractère historique des relations entre Indiens et Blancs qui a limité de façon si dramatique, l'accès des Indiens au secteur industrialisé; 2) les moyens par lesquels les Indiens ont tenté de s'adapter aux tensions causées par ces rapports désavantageux. Dans le premier cas, on ne tient pas compte de l'exploitation fondamentale de l'Indien; le deuxième cas reflète un manque d'appréciation des tentatives de survie culturelle par le truchement de l'adaptation. Et pourtant, exclure ces deux dimensions de la stratégie de la planification du développement des Indiens constitue une erreur grave.

#### ORIGINES HISTORIQUES DU SOUS-DÉVELOPPEMENT

Il arrive trop souvent que les problèmes des Indiens sont perçus dans un contexte historique, ce qui veut dire qu'on ne tient nullement compte des rapports précédents entre les Indiens et les Blancs qui ont profondément affecté le statut actuel des Indiens. De fait, bien des efforts menés en vue de mettre en valeur les ressources humaines et naturelles des Indiens ont été uniformément partiels envers le secteur industriel, plus avancé. Le rapport de 1967 du Secrétariat des plans spéciaux du gouvernement canadien, intitulé "Profil de la pauvreté au Canada" a fait écho à cette idée dans les termes suivants: "Ces gens (les Indiens) étaient utiles aux Blancs comme main-d'oeuvre de l'industrie des fourrures, mais on ne leur donna pas l'occasion de concurrencer les Blancs à leurs propres conditions... car toutes les chances étaient contre eux." Quelles étaient ces contraintes multiples et entrecroisées qui limitaient le développement des Indiens et comment ont-elles influé sur leur présent état économique, social et politique?

Un exemple par excellence de ces rapports de défavorisés a été la promotion de ce qu'Eric Wolf a qualifié "d'économie d'enclave". En 1867, par suite de la promulgation de l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, tous les Indiens ont été assujettis à l'autorité du gouvernement fédéral. Peu de temps après, par suite des pressions exercées par deux millions et demi de colons et d'immigrants de vastes étendues de territoire ont été ouvertes au peuplement par les Blancs. En même temps, l'État a mis de côté des petites réserves "à l'usage et à l'avantage des Indiens". Par le truchement de traités et d'autres accords, les Indiens ont bientôt perdu l'accès à la plupart de leurs territoires traditionnels de

chasse et de pêche et se sont vus relégués sur des terres sans valeur économique et dont la propriété demeurait entre les mains de l'État. Au cours des premières années des contacts entre Indiens et Blancs, les changements sociaux et culturels suscités par ces considérations juridiques et économiques ont été assez minimes. Amenés dans une économie de piégeage par l'attrait des biens et des services de l'Occident, les Indiens pouvaient maintenir intacte en grande partie leur vie sociale et culturelle. Même au cours de la première moitié du présent siècle, l'acquisition d'articles produits par la technologie moderne, par exemple le moteur hors-bord utilisé pour se rendre aux terrains de piégeage, ont permis à plusieurs Indiens de renforcer davantage leur autonomie culturelle.

A la suite de la Seconde Guerre mondiale, une technologie plus avancée et des capitaux plus considérables ont permis aux compagnies d'établir des usines davantage au nord du pays. Dans le nord-centre du Québec, les domaines des compagnies de pâte et papier et des mines entourent maintenant de nombreux villages et réserves. Les Indiens cris qui habitent cette région se sont traditionnellement voués au piégeage, à la chasse et à la pêche, mais leurs aspirations économiques grandissantes, la fluctuation des prix des fourrures, le déboisement des terrains de piégeage par les intérêts forestiers et miniers, ainsi que la perte de l'aide des adolescents qui doivent fréquenter les pensionnats, ont été autant de facteurs qui se sont alliés pour obliger certains Indiens à rechercher de nouvelles formes d'emploi.

Les répercussions économiques, sociales et psychologiques de ces changements à l'endroit des Cris ont donné le premier élan à nos recherches. Malheureusement, nous avons dû constater que la plupart des nouveaux emplois qui deviennent disponibles requièrent une formation technique avancée et d'autres compétences que les Indiens ne possèdent pas généralement, comme le bilinguisme. Bien que les Indiens puissent maintenant profiter de certains cours de formation professionnelle ou d'apprentissage de courte durée, la majorité d'entre eux n'ont qu'un choix (autre que le piégeage, auquel s'ajoute le complément des rations et de l'aide de bien-être de l'État) qui est de rechercher des emplois peu rémunérateurs et non spécialisés qui sont souvent de courte durée.

Comme les Cris du Québec n'ont aucun droit de propriété reconnu dans leurs réserves et que leur statut juridique les exempte de poursuites par des Blancs au sujet d'engagements d'ordre économique, ils ne peuvent presque pas obtenir de crédit des banques et des autres organismes de prêt, la seule exception importante étant la compagnie de la baie d'Hudson.

L'économie d'enclave du régime des réserves se voit renforcée encore davantage par le fait que ce sont les Blancs qui sont chargés de prendre les décisions concernant les quelques industries implantées sur les lieux, par exemple les scieries. Comme ils n'ont presque pas voix au chapitre dans les décisions économiques qui touchent les réserves et qu'ils constatent souvent qu'on les exploite dans les emplois temporaires à l'extérieur des réserves, il n'est guère surprenant que les Indiens manifestent beaucoup de frustration et de confusion.

Nos recherches laissent clairement entendre que les mêmes forces industrielles qui cherchent à mettre en valeur les richesses naturelles du nord du Québec savent aussi le développement des ressources humaines des Indiens. La compétence qui a autrefois permis aux Cris de tirer leur subsistance des forêts et des lacs subarctiques ne peut s'appliquer que d'une façon minimale au nouveau Nord en voie d'industrialisation. On procède si lentement à rendre accessibles des nouvelles compétences appropriées aux Indiens que l'on favorise leur sous-développement et leur intégration économique à la pauvreté.

Les répercussions du secteur industriel du sud du Canada ne se sont pas limitées à la promotion d'une économie d'enclave sous-développée. Elles ont maintenu aussi les Indiens dans une enclave sociale. A la vérité, les communautés enclavées faisaient tout à fait partie de la vie indienne traditionnelle dans bien des régions du nord du Québec, par suite de l'isolement géographique, des conditions écologiques qui limitaient fortement la croissance d'agglomérations humaines considérables.

Le premier lien important avec le monde extérieur s'établit à la suite de l'arrivée en territoire des commerçants de fourrures, des missionnaires et de représentants du gouvernement occasionnels. Que ce soit pour les exploiter économiquement et localement, pour les "protéger" des ravages de la civilisation ou pour d'autres causes, la plupart de ces premiers intermédiaires blancs ont découragé les Cris de rechercher à accroître leurs contacts à l'extérieur de leur propre périmètre culturel. Étant donné l'isolement géographique, la barrière linguistique et d'autres contraintes, les résidents blancs établis dans le nord étaient les seuls intermédiaires culturels d'importance pour l'Indien; ils transmettaient les renseignements pertinents et au cours de ce processus, ils filtraient tout ce qui leur semblait nuisible à leurs propres intérêts ou à ceux de l'Indien. Ce dernier ne disposait d'aucun autre moyen de communication qui aurait pu l'aider à comprendre davantage la grande société.

Bien que l'instruction, la radio et la multiplication des contacts avec les résidents des nouvelles villes aient rapproché le monde extérieur, les Indiens du nord du Québec font face aujourd'hui à plusieurs des mêmes problèmes qui caractérisaient l'époque précédente. Plus les contacts entre les Indiens et les Blancs se multiplient, plus le nombre des intermédiaires blancs s'accroît. La communauté de la réserve de Mistassini, par exemple, située à proximité des villes et des industries, semble recevoir constamment la visite de fonctionnaires de la Direction générale des Affaires indiennes, d'experts en développement économique, de spécialistes de l'habitation, de techniciens et de contremaîtres, d'aides sociaux et de nombreux autres représentants du secteur méridional avancé. Ce qui était vrai des commerçants de fourrures et des autres intermédiaires blancs du passé, l'est aussi de ceux de l'époque actuelle: ils représentent presque tous des sources de pouvoirs économiques et politiques qui sont extérieures aux Indiens en question et leur sont liées.

Beaucoup de ces intermédiaires, qui désirent aider, continuent néanmoins à isoler les Indiens du monde extérieur. Le personnel des Affaires indiennes surveille l'organisation administrative des réserves; des experts en développement économique assument les principales responsabilités de l'établissement de coopératives de pêche, de petites scieries, d'ateliers d'artisanat et d'autres entreprises locales similaires; des spécialistes de l'habitation rencontrent les leaders du village pour discuter des divers types de maisons qu'on peut mettre à la disposition des résidents de la réserve; des techniciens et des contremaîtres blancs ont souvent la responsabilité générale de l'entretien des machines et du matériel lourds et de l'organisation du travail quotidien; les infirmières de la Santé publique demeurent dans les cliniques établies dans les réserves ou les visitent régulièrement; les aides sociaux expliquent les divers régimes d'assistance et remplissent de nombreuses formules officielles. Bien que certains de ces intermédiaires, tels que l'agent de développement communautaire, aient reçu la mission de stimuler les propres efforts de développement social des Indiens dans leurs réserves, leur succès au Québec a été minime.

La formation des résidents des réserves en vue de leur permettre de vivre et de travailler dans la grande société n'existe presque pas. Malgré la diminution de l'isolement géographique et l'accroissement des contacts entre Indiens et Blancs, les réserves (et les "villages") de cette région demeurent encore des enclaves sociales isolées de la société extérieure par les intermédiaires blancs dont l'avenir professionnel est directement en fonction du maintien des Indiens dans la région. Nous ne voulons pas laisser entendre par ces mots qu'on devrait abolir le présent régime des réserves ou éliminer les services gouvernementaux. Étant donné les conditions actuelles de vie des Indiens, ces deux éléments constituent l'une des rares sources de sécurité dont ils disposent dans ce monde difficile et imprédictible. Il convient plutôt d'abolir le blocage que crée le paternalisme des Blancs. Ce n'est que lorsque les Indiens prendront les décisions locales et entretiendront les contacts avec le monde extérieur au lieu des Blancs, qu'ils pourront contribuer utilement à déterminer le caractère et l'organisation de leur propre développement social et culturel.

Les contraintes politiques qui heurtent les Indiens cris nuisent également à leur développement global. Les fonctions traditionnelles du leader sont demeurées intactes chez eux pendant une bonne partie de la période initiale des relations entre Indiens et Blancs; dans les réserves les plus isolées du Québec, elles demeurent en vigueur de nos jours. Toutefois, là où les contacts entre Blancs et Indiens sont plus fréquents, la plupart des chefs traditionnels, qui ne parlent pas l'anglais ou le français et manquent d'autres compétences empruntées au secteur industrialisé, ont cédé la place à ceux qui tirent surtout leurs pouvoirs de leur aptitude à communiquer avec les Blancs, et assez fréquemment, de leur empressement à appliquer les directives de ceux-ci.

Cette tendance a'est précisée dans les conseils de bandes, organisés par la Direction générale des Affaires indiennes afin de promouvoir l'autonomie locale et faciliter la conclusion d'ententes officielles entre les deux groupes. On a établi aussi un Conseil consultatif des Indiens du Québec destiné à permettre aux Indiens de donner leur avis sur les directives gouvernementales. De fait, les Indiens n'ont guère eu l'occasion d'étudier des questions politiques vraiment significatives. Au lieu de cela, ils se sont habituellement vu confier la tâche de mettre en oeuvre une politique gouvernementale déjà établie. D'une manière typique, les conseils des bandes traitent de problèmes tels que l'octroi de nouvelles maisons aux vieilles familles, approuvent l'utilisation de prêts gouvernementaux afin de stimuler le développement économique local et aident à désigner les bénéficiaires du bien-être social.

Comme la mise en oeuvre de la politique gouvernementale relative aux Indiens ne peut réussir qu'avec l'appui de ces groupes quasi politiques, tout changement dans leurs caractéristiques mérite une attention particulière, sujet dont nous parlerons plus longuement par la suite. Pour le moment, on peut considérer que ces dirigeants appartiennent à un nouveau type d'"intermédiaire" indien et à ce titre ils constituent une plaque tournante importante et un catalyseur capable d'influencer désormais sur le développement de leurs compatriotes.

Il ne faut pas oublier dans cette très brève esquisse des contraintes économiques sociales et politiques qui freinent le relèvement des Indiens du Québec, qu'il y a des différences entre les Indiens eux-mêmes. En général, la plupart des Canadiens se rendent compte des différences qui existent dans le degré d'isolement et le niveau de vie des divers groupes indiens. Il est certain, par exemple, que les métallo de Caughnawaga dans la banlieue de Montréal sont parmi les Indiens les plus fortunés du Canada. Les bandes indiennes fort isolées comme les Cris de Némiscau dans le nord-centre du Québec sont, selon les normes du Québec méridional, parmi les plus pauvres. D'autres bandes se situent à mi-chemin. Cette triple distinction a des conséquences importantes lorsqu'il s'agit de comprendre les stratégies de développement entreprises par les Blancs et les Indiens du Canada.

Les Indiens qui sont économiquement avantagés peuvent satisfaire la plupart de leurs besoins économiques et sociaux et, s'ils le désirent, ils peuvent conserver intacts plusieurs de leurs principaux modèles culturels. Les Indiens de Caughnawaga offrent un exemple particulièrement bon. Ils sont économiquement intégrés au grand courant de la vie canadienne et ils ont réalisé les adaptations nécessaires dans leur vie sociale, afin de pouvoir vivre dans le milieu blanc de Montréal qui les entoure. Mais l'intégration économique et l'adaptation sociale n'ont pas entraîné une perte massive de leurs valeurs et de leurs croyances culturelles. S'il est vrai que certains Indiens de Caughnawaga se sont complètement assimilés à la société canadienne et ont été "entraînés dans le remous", beaucoup d'autres ont consacré un temps et une énergie énormes au renforcement de leurs caractéristiques indiennes. Voici un récent exemple de ces efforts: le Conseil tribal de Caughnawaga a réussi à obtenir la nomination par la Direction des Affaires indiennes, d'un expert en langue mohawk afin d'aider leurs jeunes à perfectionner leurs connaissances de leur langue.

D'autre part, l'Indien économiquement défavorisé, qui n'a ni terre, ni argent, ni instruction, ni compétences linguistiques ni autres attributs qui pourraient l'aider à maîtriser quelque peu son milieu, se trouve souvent obligé par les exigences de sa condition

économique à accepter n'importe quel moyen de subsistance qui se présente, qu'il s'agisse de chasse, de piégeage, de pêche ou de travail journalier maigrement rémunéré. Même avec les chèques du bien-être social et les rations gouvernementales, il a très peu de latitude.

Les Indiens qui se situent entre ces deux extrêmes (ceux qui ont au moins la direction nominale de leurs affaires économiques et sociales) représentent une troisième catégorie importante de l'Indien contemporain. Jusqu'à récemment, les membres de ce groupe ont pu remplir beaucoup de leurs fonctions habituelles en tant qu'Indiens. La chasse et le piégeage en hiver, le campement dans les réserves et les postes de traite pendant l'été, représentent un mode de vie qui existe depuis plusieurs centaines d'années au Québec. Toutefois, l'adaptation écologique, sociale et culturelle mise au point au cours de cette période s'applique bien moins de nos jours. Une nouvelle adaptation est nécessaire. La compréhension des caractéristiques de ces nouvelles adaptations aide à expliquer pourquoi la réelle suppression des obstacles au développement des Indiens n'entraînera pas nécessairement l'intégration des Cris au grand courant de la vie canadienne de la façon envisagée par les Blancs.

#### CHANGEMENT DES FORMES D'ADAPTATION

Bien des faits indiquent que les facteurs sociaux et culturels joueront un rôle beaucoup plus décisif dans l'évolution des événements futurs dans la mesure où l'homme nordique exercera une maîtrise technologique plus grande sur le milieu naturel (en ce sens que cette adaptation le libérera des contraintes du milieu physique qui limitent sa gamme d'options humaines). Cet état de choses est particulièrement évident dans les établissements et les stations de recherche administrés par le gouvernement canadien, dont le personnel se compose surtout de "méricidionaux" dont les problèmes d'adaptation ont trait bien plus aux facteurs sociaux et culturels qu'aux facteurs physiques et biologiques. Une adaptation similaire commence seulement à se manifester parmi la population indigène du nord du Québec.

En 1964, au début de notre projet pilote, la bande tout entière de Waswanipi (400 membres) a quitté sa réserve afin de trouver des emplois temporaires ou à plein temps dans les camps de bûcherons ou auprès des prospecteurs miniers. Les 900 Indiens de Mistassini ont été plus sédentaires, bien qu'un plus grand nombre de jeunes gens et quelques femmes quittent maintenant la réserve à la recherche de nouvelles possibilités d'emploi à Chibougamau, Chapais et en d'autres centres régionaux à population blanche. Les quelque 200 membres de la bande encore plus nordique de Némiscau sont encore assez isolés géographiquement et socialement (sauf en ce qui a trait à l'instruction des jeunes) pour que les contacts entre Indiens et Blancs soient encore passablement réduits.

Pour beaucoup de ces Indiens, les tensions du milieu traditionnel et les réactions d'adaptation sont encore très évidentes. La poursuite saisonnière de la fourrure, du poisson et du gibier détermine le cours de leur vie. Chaque automne, de petits groupes de familles apparentées se rendent en canoë à leurs terrains de chasse et de piégeage et ils en reviennent vers la fin du printemps. Pour eux, l'hiver est une période de dur travail et d'isolement social considérable. L'été, au contraire permet plus de détente, de danses, de fêtes nuptiales, de transactions au magasin local de la compagnie de la baie d'Hudson ainsi que d'autres événements sociaux que rend possible l'accroissement temporaire de la population de la réserve.

Les tensions qui sont créées par le milieu physique et reliées aux activités du groupe de chasse, sont considérables. Parmi les dangers particulièrement sérieux, mentionnons les conditions climatiques rigoureuses, les problèmes que causent la maladie, les accidents comme les chutes à travers la glace, les blessures causées par une hache et d'autres infortunes du même genre. Si les Indiens ne réussissent pas à capturer du gibier, ils ont faim et sont menacés par la famine. Ces tensions, qui ont trait au milieu physique, sont constantes, et leur allègement exige souvent l'aide des autres. Il s'ensuit que l'adapta-

tion sociale exige que les groupes de chasse soient assez nombreux afin de pouvoir aider les familles ou les individus immobilisés par la maladie, les accidents ou le manque de nourriture; il faut cependant que ces groupes ne soient pas trop nombreux, car alors ils chasseraient ou piégeraient trop d'animaux dans le territoire désigné.

Parmi les autres adaptations sociales, mentionnons la délimitation des territoires de chasse et de piégeage de façon à réduire les conflits sociaux causés par la concurrence dans la recherche des ressources clairsemées d'une région donnée; les relations sociales entre les membres du groupe de chasse où l'accent est mis sur le partage et l'aide mutuelle; un processus d'enculturation qui insiste sur la compétence et l'indépendance de l'individu dans le bois; une forte solidarité entre proches parents et particulièrement entre les pères, fils et frères qui sont chargés d'assurer la subsistance des membres des groupes de chasse; enfin les techniques de prise de décision et de contrôle social qui restreignent le comportement agressif jugé dangereux pour l'existence du groupe.

Ces adaptations du comportement aux conditions écologiques se renforcent d'un ensemble culturel dans le cadre duquel les Cris communiquent, perpétuent et développent leurs connaissances de leur milieu physique et social. Deux caractéristiques de cette organisation cognitive sont particulièrement prononcées: 1) réserve et maîtrise dans toutes les relations entre personnes et 2) dépendance à l'égard d'une puissance "surnaturelle" qui règne sur tous les êtres vivants de l'univers.

Les aspects non autoritaires de ce mode de cognition se traduisent par une profonde maîtrise interne sur les expressions d'agression, de peur, de douleur, de faim et autres stimuli générateurs de menaces; par une orientation de la personnalité vers l'intérieur plutôt que vers l'action réalisation (ce qu'illustre le fait de se soumettre à la maîtrise des rêves), par l'absence d'esprit de compétition, de vantardise ou de toute forme de glorification personnelle; par une calme endurance des privations et de la misère, une façon fataliste d'envisager le monde, une certaine réticence à parler de soi et une hésitation générale à intervenir dans la vie des autres.

Bien que les Cris souscrivent aux enseignements et à la doctrine de l'Église anglicane, néanmoins, ils conservent intactes plusieurs de leurs croyances surnaturelles traditionnelles. D'après leur système de croyances, l'homme dépend de la puissance d'une force invisible (le Manitou) présente dans tous les êtres vivants, les animaux, les hommes et les esprits ainsi que dans les objets comme les pierres. Le rang de ces entités est fixé selon leur degré de puissance et on leur accorde le respect approprié à ce rang. Cette organisation cognitive définit le comportement des Cris, fournit la raison d'être de la perception, du jugement et de l'explication du monde autour d'eux. A titre d'exemple, non seulement ils classent le rêve comme une forme de réalité dans leur système taxonomique, mais ils le considèrent aussi comme faisant partie du processus de révélation grâce auquel les individus apprennent à connaître le monde extérieur et le monde surnaturel invisible. Ce système de croyances, auquel viennent s'ajouter certains éléments du protestantisme, constitue une partie essentielle de la carte cognitive qui leur permet de percevoir et de comprendre tous les événements et tous les objets. En cette qualité, elle fournit une forme d'adaptation culturelle aux tensions qu'impose aux Cris le milieu physique et social.

Du point de vue du secteur industrialisé du Canada, la plupart des Indiens de Mistassini, de Waswanipi et de Némiscau paraissent grandement sous-développés. Leur faible niveau économique les force à consacrer un maximum d'efforts et de temps à leur pain quotidien. La spécialisation professionnelle n'existe presque pas. La population peu nombreuse, fragmentée en groupes de chasse pendant la majeure partie de l'hiver et en groupes de pêche pendant l'été, n'offre pas une "masse critique" qui puisse permettre la constitution d'une infrastructure sociale et politique nécessaire à la croissance interne. L'isolement géographique et social les empêche réellement de se joindre activement aux membres d'autres bandes indiennes du Québec ou à des communautés non indiennes où le potentiel de développement est plus élevé. L'éducation des jeunes dans des internats éloignés de la réserve est le seul véritable moyen qui leur permette de rejoindre le courant de la vie

canadienne, mais elle fait peu pour promouvoir le développement actuel de la réserve. De nouveaux objectifs sont définis et mis en oeuvre par des gens qui pensent pouvoir orienter le changement dans un sens donné. Comme la plupart des Cris du Québec n'ont jamais expérimenté le changement planifié, ils suivent leur voie traditionnelle. Pour ces Indiens, les adaptations écologiques, sociales et culturelles élaborées au cours de nombreuses générations demeurent en bonne partie valables de nos jours.

Néanmoins, les Cris de Mistassini et de Waswanipi commencent en nombre de plus en plus grand à modifier le caractère de leurs moyens d'existence et de leur organisation sociale. De nouvelles possibilités de rémunération en espèces grâce à la coupe du bois à pâte, l'exploitation et la prospection minières apportent, de fait, des revenus aux Indiens disposés à occuper des emplois temporaires ou permanents à l'extérieur des réserves. Les leaders indiens locaux exercent aussi des pressions pour que leurs réserves disposent d'une base économique viable, pour avoir mieux en main les industries de leurs réserves, pour que les Indiens connaissent mieux les emplois à l'extérieur des réserves et y aient plus facilement accès. Ils font pression pour qu'on répartisse plus justement les travaux de coupe du bois à pâte et qu'on réduise les autres formes de discrimination dans l'emploi, pour qu'on améliore les services de santé et de bien-être et qu'on implante les écoles primaires assez près des réserves afin que les enfants puissent demeurer au foyer. Inutile de dire que pour atteindre la plupart de ces objectifs, il leur faudrait obtenir un pouvoir qui est loin encore de se trouver à leur portée.

Au fur et à mesure que les Indiens de Mistassini et de Waswanipi commencent à abandonner la vie des bois en faveur d'un établissement semi-permanent sur la réserve, dans les villages environnants de "squatters" et dans les villes, ils doivent trouver le moyen de s'adapter à une vie sociale et économique beaucoup plus compliquée que celle qu'ils connaissaient jusque-là. Ce changement de niveau de complexité se traduit par des prises de décisions qui s'orientent davantage vers la communauté que vers le groupe de chasse, par un comportement plus conformiste, un sens plus précis du temps et une foule d'autres mesures qui tendent à provoquer des conflits et des tensions au sein du groupe. Les modes traditionnels de réduction des tensions (par lesquels, à titre d'exemple, un individu ou une famille quitte un groupe de chasse pour un autre) ne sont plus possibles lorsque l'emploi ou d'autres considérations obligent à avoir un domicile permanent toute l'année.

Les conflits entre Indiens et Euro-Canadiens, s'ils ne sont pas aussi aigus que dans d'autres régions du Canada, n'en apparaissent pas moins dans des mesures discriminatoires comme l'interdiction de pénétrer dans les bars et les halls d'hôtel. De plus, les Indiens se sentent souvent mal à l'aise au contact des Blancs, quand ils ne connaissent pas l'étiquette sociale appropriée et les autres coutumes courantes dans le monde blanc. Dans cette région du Québec, la langue est une barrière quasi insurmontable aux échanges d'une culture à l'autre pour les Indiens qui ont appris peu ou pas de français ou d'anglais. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que les Indiens qui vivent temporairement ou en permanence dans les villes et villages blancs se rendent compte que le sentiment de sécurité que leur procurent les visites à leurs réserves est un facteur capital de leur adaptation sociale.

Le fait que les Cris doivent agir de plus en plus en fonction du monde blanc n'implique pas qu'ils peuvent facilement penser en termes euro-canadiens. Comme Pothier l'indique dans ses recherches, c'est tout le contraire, d'où le problème actuel des tensions causés par la culture.<sup>2</sup> Comme nous l'avons déjà indiqué, à bien des égards, l'organisation cognitive des Cris diffère radicalement de celle de la classe ouvrière et de la classe moyenne chez les Blancs. Cette situation se traduit par des attributs non dominants comme la réticence dans l'expression émotive, le manque d'esprit de compétition ou de motivation orienté vers les réalisations et la répugnance à se mêler de ce que font les autres. L'organisation religieuse des Cris diffère beaucoup de celle du protestantisme.

---

<sup>2</sup>Les renvois aux rapports de recherche effectués par Pothier et les autres membres de l'équipe se trouvent à la fin de la présente communication.

L'assimilation précoce de ces attributs chez l'enfant (processus qui le prépare à vivre ensuite dans le bois) entre singulièrement en conflit avec les connaissances culturelles euro-canadiennes lorsque le jeune Cri arrive à l'école ou recherche un emploi salarié. De toute évidence, ce type d'apprentissage discontinu crée une tension considérable chez le jeune homme aux niveaux du comportement et de la connaissance. Dans ces circonstances, il est facile de comprendre pourquoi la jeunesse moderne chez les Cris a un sens confus de son identité, sujet qui a fait l'objet d'un rapport détaillé de Wintrob et Sindell. Afin de s'identifier sciemment avec une façon de vivre plutôt qu'avec l'autre, le jeune Cri doit, soit rejeter ceux avec qui il a maintenu des liens émotifs depuis son enfance, soit réciproquement, rejeter ceux dont il dépend pour l'emploi, le bien-être ou d'autres moyens d'existence économique et sociale. Dans l'un ou l'autre cas, le jeune Cri affronte une sérieuse crise d'identité. A l'école on lui a appris à travailler dur et à se frayer un chemin dans le monde moderne. S'il retourne au foyer, on peut s'attendre à ce qu'il suive plusieurs des vieilles traditions et pratiques de son passé indien, y compris (jusqu'à une date récente du moins) la coutume de laisser ses parents choisir son futur conjoint.

L'adaptation à ces tensions d'origine culturelle peut prendre plusieurs formes. L'Indien peut rejeter soit le nouveau, soit l'ancien système culturel ou bien il peut faire une sorte de synthèse des deux systèmes. Toutefois, comme le soulignent Wintrob et Sindell, le choix de la première option est difficile pour de nombreux jeunes Cris, étant donné que leur séjour à l'école ne leur a pas permis d'apprendre les connaissances techniques nécessaires à la vie dans le bois. Les deux autres options exigent de s'adapter d'une certaine façon à la confrontation permanente des deux cultures. Une forme répandue d'adaptation, qu'a remarqué aussi l'anthropologue George Spindler dans ses études sur les Indiens Menomini, consiste à rejeter tout rôle qui fait appel à des processus cognitivement différents ou à des processus particulièrement complexes de comportement et de pensée. Il n'est pas rare de voir de jeunes Cris refuser un travail de bureau parce qu'ils n'aiment pas suivre un horaire rigide, ou parce qu'ils n'aiment pas les travaux d'écriture, de calcul ou autres tâches qu'ils trouvent complexes.

Les recherches menées par La Rusic sur les relations patron-client entre Indiens et Blancs montrent une réaction semblable: de nombreux Cris préfèrent continuer à avoir affaire à des patrons de type général, tels que le gérant du magasin de la baie d'Hudson, car les conflits cognitifs sont minimes et les complexités des transactions économiques incombent en bonne partie aux autres. Ces intermédiaires culturels de type paternaliste sont chargés d'interpréter le monde blanc aux Indiens et en cette qualité, ils sont préférés aux patrons plus "spécialisés", par exemple au gérant du personnel de la mine, dont les relations avec les clients sont beaucoup plus impersonnelles et sont fatalement limitées par la transaction en question.

L'étude de Tanner sur les villages-satellites ou "squatters", immédiatement adjacents aux villes minières blanches nous en donne un aperçu particulièrement pénétrant, car elle décrit les contraintes sociales et culturelles, internes ou externes, qui limitent la participation des Indiens à un travail salarié à plein temps. Bien que des emplois permanents dans les mines soient accessibles aux Cris, presque tous les Indiens préfèrent le travail occasionnel en prospection minière, tel que le jalonnement des concessions, le découpage des lignes, l'aide aux prospecteurs et aux arpenteurs dans le bois, ou d'autres travaux à temps partiel qui exigent peu d'esprit d'entreprise ou n'engagent pas le travailleur à suivre un horaire régulier. Les prospecteurs et les compagnies minières encouragent le choix de ces occupations. Comme un employeur l'a reconnu: "Si nous employons des Blancs pour jalonner les concessions, nous devons les payer deux fois plus et ils font un moins bon travail."

Les emplois permanents portent sur des travaux en forêt, par exemple, le piégeage et la pêche commerciale sur les lacs nordiques ou encore dans les industries locales. A très peu d'exceptions près, le seul travail industriel entrepris par les résidents des villages-satellites se borne à celui à l'usine de conditionnement du poisson de Matagami, que parraine la Direction générale des Affaires indiennes. Cette entreprise qui fournit une source

fiable d'emploi pendant tout l'été, présente une caractéristique remarquable: tous les employés sont Indiens, ce qui a pour effet d'éliminer efficacement toute possibilité de conflit interculturel, sauf au moment de la visite d'un fonctionnaire de la Direction générale des Affaires indiennes. D'autres caractéristiques importantes sont la nature saisonnière du travail (estival) et les heures irrégulières de travail. La Direction s'attend à ce que les employés travaillent pendant de longues heures après la livraison du poisson aux fins de conditionnement, mais à d'autres périodes ils ont le temps de participer activement aux activités de la communauté locale. L'hiver, les Indiens sont libres et peuvent donc piéger ou travailler à l'occasion.

Les exigences du travail industriel dans les mines du voisinage présentent un tel contraste que les Indiens qui optent pour cette occupation éprouvent de la difficulté à remplir leurs obligations communautaires. Le rythme du travail occasionnel ou à l'usine de conditionnement du poisson, qui laisse beaucoup de temps libre pour participer aux nombreuses fêtes indiennes et à d'autres événements sociaux, est bien différent du travail régulier du mineur. Les cérémonies de mariage ou les réceptions qui durent toute la nuit préparent mal au travail du quart matinal. Le refus de participer menace la solidarité de la communauté et amène les autres Indiens à redoubler d'efforts pour réintégrer le non conformiste. De même, on s'attend à ce que les personnes qui ont un revenu monétaire stable le partagent avec leurs parents et leurs amis moins fortunés; ce modèle de réciprocité est commun dans l'économie de subsistance, mais il attire moins ceux qui ont des comptes bancaires et n'ont plus besoin de cette forme d'aide basée sur la coopération.

Pour ces raisons et d'autres, les quelques Indiens qui ont décidé de travailler en permanence dans les mines s'éloignent habituellement des villages-satellites pour habiter dans les villes blanches. Ceux qui demeurent sur place tentent de concilier leur participation à deux sociétés différentes en adhérant à un modèle de travail occasionnel mêlé aux formes traditionnelles de la vie économique, sociale et culturelle. Contrairement aux espérances de certains planificateurs du développement économique, le fait de demeurer dans des villages indiens à la périphérie des villes minières prospères n'encourage pas l'intégration de l'Indien à la vie industrielle.

Même ces Indiens qui déménagent dans les villes blanches ne s'engagent pas nécessairement à vivre selon le mode de vie blanc. Tanner donne beaucoup de preuves sur la façon dont les Indiens "modifient" les conditions du travail industriel dans le sens des pratiques, valeurs et mode de vie traditionnels. Certains hommes considèrent le travail de mineur comme temporaire et l'abandonnent après quelques mois pour aller piéger, occuper un emploi temporaire ou prendre des vacances. Dans les cas où les Indiens ont noué des liens d'amitié assez larges avec leurs employeurs blancs, qui leur permettent d'être réengagés à leur retour, cette intégration de l'occupation de mineur avec le travail temporaire ou dans le bois fonctionne assez bien.

Dans ces quelques cas où l'exploitation minière devient une occupation semi-permanente, les Indiens aiment à travailler au sein d'une équipe, préférablement composée de parents; le groupe assume alors la responsabilité de la tâche d'une manière semblable au groupe de chasseurs. Comme Tanner l'a fait remarquer, les facteurs culturels influencent aussi la perception du travail minier par l'Indien. Celui-ci attribuera un accident soit à des causes naturelles soit à l'intervention d'une personne qui utilise son pouvoir surnaturel (mistapeo) contre la victime. Après avoir été blessé, un Indien peut décider de quitter la mine à moins que son père ait un pouvoir spirituel assez fort pour le protéger. Ces exemples et d'autres semblables démontrent rapidement jusqu'à quel point les croyances culturelles des Cris débordent sur le milieu du travail industriel. Même à Chapais, où plus d'une dizaine de familles indiennes ont occupé pas mal en permanence des emplois miniers depuis plusieurs années, les traditions sociales et culturelles influencent fortement les rapports sociaux et les courants de pensée.

Ce qu'il importe de souligner ici c'est qu'il y a des caractéristiques sociales, culturelles et psychologiques du mode de vie cri, viables mêmes si elles sont souvent mécon-

nues, qui sont très distinctes de celles des classes ouvrière et moyenne des Euro-Canadiens. Il faut noter aussi que les Cris perçoivent différemment les nombreuses "occasions" économiques et sociales offertes par la société dominante. Ceci peut même comprendre des programmes de formation professionnelle, conçus spécialement pour l'Indien et particulièrement ceux qui préparent l'individu à vivre en dehors de la réserve.

Quand les programmes de développement économique ou social d'une plus grande ampleur sont perçus comme une menace au caractère indien, ils peuvent susciter aussi une réaction adaptative qui va à l'encontre des objectifs du programme. C'est ici que le rôle des organisations entièrement indiennes devient important, car il permet à l'individu de maintenir une forte identité culturelle, tout en vivant dans un contexte qui est en grande partie non indien. Mentionnons par exemple les clubs sociaux indiens dans les écoles de la province ou dans les villes blanches.

Toutefois, les nouvelles organisations politiques des Indiens revêtent une importance beaucoup plus grande. Ces groupes qui retiennent tellement l'attention aujourd'hui, ont une responsabilité formidable vis-à-vis l'avenir des Indiens. Leur réussite en tant que porte-parole des leurs dépend dans une large mesure de l'alliance des élites économiquement à l'aise et mieux instruites et des Indiens "nominalement" favorisés qui ne peuvent plus suivre leur vie traditionnelle; c'est seulement en travaillant ensemble qu'ils peuvent promouvoir efficacement le relèvement social et l'action politique orientés vers l'amélioration de leur propre situation.

Naturellement la stratégie d'élaboration politique et la mise en oeuvre de plans de développement adoptées par le gouvernement du Canada, constituent un facteur fort important influençant l'apparition et la force de ces mouvements politiques.

#### STRATÉGIES DE CHANGEMENT ET LE DÉVELOPPEMENT DES INDIENS: PROPOSITIONS POUR L'AVENIR

"L'objectif premier consiste à aider à fournir aux Indiens les occasions de réaliser leurs possibilités humaines et ainsi de pouvoir contribuer dans la plus large mesure possible à la vie sociale, économique et culturelle du Canada. Cela implique le droit du peuple indien à des chances et à un traitement égaux qui lui permettent d'atteindre l'égalité avec le reste de la population, exprimée en termes de santé et de logement, d'instruction et d'emploi, d'expansion économique et de mise en valeur des ressources, de bien-être social et d'autonomie locale et par-dessus tout, la liberté de participer pleinement à tous les aspects de la vie au Canada."

- Tiré d'une déclaration de politique de la Direction générale des Affaires indiennes, 1968.

Une brève analyse de cet exposé succinct de la politique gouvernementale actuelle révèle rapidement les valeurs qui le sous-tendent et qui l'ont implicitement façonné. Le concept d'une aide nécessaire aux Indiens afin qu'ils contribuent à la vie canadienne emporte l'hypothèse qu'ils ont une contribution importante à faire, c'est-à-dire qu'ils sont dignes de respect. Le droit à des chances égales et à un traitement égal en vue d'atteindre la parité avec les autres Canadiens implique que les Indiens devraient se prévaloir des occasions lorsqu'elles leur sont fournies. A la base de la conviction que les Indiens devraient être libres de participer pleinement à tous les aspects de la vie canadienne se trouve le concept d'intégration au reste du Canada.

Toutefois, on peut soulever d'autres questions. A titre d'exemple, il n'est pas clair si la thèse selon laquelle les Indiens ont une contribution à faire à la vie canadienne se fonde sur le potentiel humain ou sur leur caractère unique de membres d'un groupe culturel distinct. On ne dit rien non plus au sujet des Indiens dont l'attitude adaptative les a conduits à rejeter les objectifs que la grande société canadienne a reconnus comme appropriés plutôt qu'à travailler à leur réalisation.

On qualifie souvent ces Indiens de "pauvres indignes d'attention", de "paresseux" et de "peu débrouillards" qu'on aide vainement à moins qu'ils ne soient prêts à s'aider eux-mêmes. Considère-t-on les Indiens comme encore dignes de respect, lorsqu'ils refusent de faire concurrence à quelqu'un s'ils ont accès à des chances égales? Nous l'ignorons encore, car on ne leur a pas encore donné des chances égales. La signification que la plupart des gens attachent aux chances égales, c'est qu'à compétence égale, tout le monde devrait avoir les mêmes possibilités d'avancement. Ce point de vue ne tient tout bonnement pas compte de la discussion précédente sur les rapports désavantageux que les Indiens ont eu vis-à-vis les Canadiens d'origine blanche depuis de si nombreuses années. Et pourtant, compte tenu de ce passé, on peut élaborer des arguments très solides en faveur d'un traitement privilégié plutôt qu'égal des Indiens pour ce qui est des emplois et des autres programmes économiques, éducatifs et sociaux, c'est-à-dire que l'Indien qui a des titres de compétence inférieurs aurait des chances meilleures plutôt qu'égales.

Enfin, il convient de se demander si les droits des Indiens comportent des chances égales de développer leurs cultures distinctes aussi bien que de participer pleinement à tous les aspects de la vie canadienne. L'accès de plein pied à la société canadienne n'est certes pas ouvert pleinement aux Indiens à l'heure actuelle mais s'il en était ainsi, cela impliquerait encore que la société euro-canadienne a tous les avantages et que ceux-ci devraient être partagés avec les Indiens. Cette forme subtile de paternalisme blanc est trop souvent une caractéristique cachée du concept de l'intégration indienne; c'est un paternalisme qui continue à déprécier l'apport présent et futur des idées et de la culture indiennes à la société euro-canadienne. En agissant ainsi, on encourage encore davantage le maintien de clichés négatifs sur les Indiens et leurs sentiments d'auto-dénigrement.

Les raisons pour lesquelles la tendance à penser en termes de "liberté de participation" est si répandue parmi les non Indiens ne sont pas difficiles à saisir. Les journaux, les périodiques, la télévision et les autres grands moyens d'information ont constamment mis l'accent sur la triste situation économique et sociale des Indiens par rapport à celle des autres Canadiens. Les protestations, faites à l'occasion par les Indiens eux-mêmes, ont mis en lumière encore davantage le "problème" indien. Selon l'opinion courante, la plupart des Euro-Canadiens considèrent que la majorité des Indiens sont économiquement pauvres, dépourvus sur le plan social et pas encore organisés sur le plan politique; ils sont tout simplement "arriérés". On évoque rarement la possibilité que l'Indien puisse aider à la solution des problèmes du Canada moderne; au lieu, on estime que l'Indien doit partager la culture euro-canadienne.

Aussi longtemps que cette attitude prévaudra l'Indien demeurera sous-développé. L'Indien n'a presque pas avantage à s'associer avec le Canadien d'origine ethnique blanche, si cette association doit renforcer sa situation d'infériorité. L'orgueil de soi et de son identité culturelle est nécessaire afin de participer efficacement à la vie régionale ou nationale de son pays. Comment en venir là? Jusqu'à maintenant, cette participation a eu tendance à se faire par bribes quand des Indiens socialement modèles qui manifestaient des caractéristiques culturelles propres à la classe ouvrière ou moyenne, s'infiltraient dans la grande société. Il est évident que cela ne suffit pas. Les efforts en vue de modifier l'attitude de la population blanche à l'égard des Indiens grâce aux grands moyens d'information et à l'éducation ne suffit pas non plus, car ils sont trop lents à agir. Il faut un changement dramatique dans la politique de développement économique, social et politique des gouvernements, fédéral et provinciaux, qui assurera à tous les Indiens, en masse et dès maintenant, le droit à l'autonomie culturelle et aussi l'accès égal aux possibilités du secteur plus avancé du Canada. Exprimé le plus simplement possible, la modification des structures permettra des modifications de comportement qui mènera finalement au changement des attitudes. La législation gouvernementale et l'intervention directe figurent parmi les moyens les plus efficaces de changer les structures des possibilités.

Les prémisses suivantes, tirées des constatations découlant de nos recherches, servent de fondement à nos recommandations:

En premier lieu, le secteur économiquement avancé du Canada n'a pas fourni aux Indiens Cris de la région à l'étude les occasions économiques et sociales, équivalentes à celles qui sont accessibles à la population non indienne.

La population des régions industrialisées du Canada et de ses représentants gouvernementaux ont la responsabilité première de la solution du problème du sous-développement des Indiens.

Le Canada est suffisamment avancé sur les plans économique et social pour être capable d'utiliser ses principales ressources humaines et naturelles dans le Sud afin d'aider à la promotion des Indiens dans le Nord, et ce, de façon beaucoup plus globale et efficace qu'il ne l'a fait jusqu'ici.

Les quelques organismes gouvernementaux et privés qui se préoccupent du développement indien dans le Centre et le Nord du Québec sont rarement pourvus des pouvoirs de prise de décision et des fonds nécessaires à l'application de mesures efficaces pour régler les problèmes décelés, sauf d'une façon très limitée.

Compte tenu des constatations précédentes, on peut difficilement commencer à faire des efforts sérieux pour améliorer appréciablement les conditions économiques et sociales des Indiens tant que les principaux planificateurs fédéraux et provinciaux ne se seront pas engagés, ainsi que leurs organismes, à soutenir réellement et non nominalement le principe des chances égales pour les Indiens. En plus de ces principaux changements structureaux au niveau du gouvernement, on doit changer les attitudes et les valeurs des non Indiens qui résident dans la région, ainsi que le mode de vie social et culturel des Cris, afin qu'ils améliorent leur compétence technique et sociale, ce qui leur permettra de transiger efficacement avec le monde qui les entoure et de promouvoir leur propre essor culturel.

Afin d'accomplir cette tâche, nous proposons quatre groupes de recommandations:

- I. *L'établissement de réserves économiquement viables, dirigées par les Indiens et pourvues de ressources naturelles suffisantes pour assurer des revenus adéquats aux résidents.*

L'élément-clé de cette proposition est le suivant: la communauté et ses représentants devraient avoir la maîtrise des ressources naturelles des terres indiennes, dont la superficie serait accrue.

- II. *L'établissement d'une corporation indienne qui peut directement recevoir des subventions et bénéficier de prêts à longue échéance et à faible taux d'intérêt, afin de promouvoir l'expansion économique de la réserve, d'améliorer et de mettre en place les services publics dans le village et de permettre aux Indiens de mieux utiliser leurs ressources naturelles et économiques.*

Dirigée par les Indiens, cette société devrait être axée sur la région et devrait se composer de membres des diverses bandes de la région.

- III. *Le lancement d'une réforme majeure du système éducatif de façon à atténuer les discontinuités de l'apprentissage, à soutenir des liens affectifs positifs avec les parents, à fortifier l'image de soi comme Indien de l'élève et à maintenir l'estime de soi, de même qu'à le préparer à être compétent économiquement et socialement dans ses transactions avec les institutions de la grande société canadienne.*

Cette réorganisation devrait comporter une représentation indienne au sein des commissions scolaires et des autres associations où le contenu ou les lignes de conduite

des programmes scolaires sont fixés; l'enseignement en langue indienne au cours des premières années du cours primaire; l'élaboration de programmes plus efficaces d'éducation des adultes et d'autres mesures destinées à aider l'Indien à synthétiser sa participation dans les deux mondes. (Le rapport de Wintrob et Sindell, présenté avec le présent ouvrage propose un ensemble préliminaire plus détaillé de recommandations sur l'enseignement).

IV. *L'établissement d'un programme de développement social des Indiens, financé par les gouvernements, fédéral et/ou provincial, qui peut aider à fournir les mécanismes de promotion des nouveaux dirigeants indiens, à accroître les communications avec les autres groupes indiens et non indiens, et à promouvoir la formation de l'infrastructure sociale et politique à l'échelon des communautés locale et régionale.*

On pourrait financer le programme par l'intermédiaire de la corporation mentionnée plus haut. Toutefois, son principal objectif est axé sur le développement social et politique plutôt qu'économique.

En discutant de ces quatre ensembles de propositions, on devrait faire des renvois au rapport de l'étude de Hawthorn; ce rapport donne un ordre prioritaire élevé à la formation appropriée des Indiens ce qui, dans nombre de cas, facilitera leur départ des réserves et l'obtention d'emplois dans les zones urbaines. (La proposition n° 3 déclare: la mise en valeur des ressources disponibles dans les localités devrait être considérée comme jouant un rôle secondaire pour ceux qui ne décident pas de chercher du travail à l'extérieur.) Toutefois, on devrait encourager une mise en valeur plus poussée des ressources locales à l'avantage des "gens qui vivent en bandes à demi-isolées dans la ceinture boisée du Nord." (proposition 17.)

Les Cris de la région à l'étude se distinguent par un fort désir de ne pas quitter la région ainsi que par un potentiel économique appréciable. Étant donné que la plupart des Indiens souhaitent demeurer dans la région, nous préconisons un accès beaucoup plus grand aux ressources naturelles disponibles et une infusion massive de fonds dans les réserves elles-mêmes. Cette proposition est conforme aussi avec la partie du rapport Hawthorn qui concerne les Indiens du Nord:

"Le meilleur espoir du premier groupe (les Indiens des communautés nordiques) semble se trouver dans le développement de nouvelles industries dans le Nord même qui offre de nouvelles possibilités d'emploi aux Indiens et métis de la région. La migration et le déplacement des Indiens du Nord, en somme, promet de meilleurs gains économiques s'ils sont orientés vers les nouveaux centres de croissance du Nord, plutôt que du Nord vers le Sud." (p. 151).

A cet exposé nous ajoutons principalement la recommandation que les Indiens eux-mêmes participent au développement des nouvelles industries et qu'on leur fournisse les moyens de le faire.

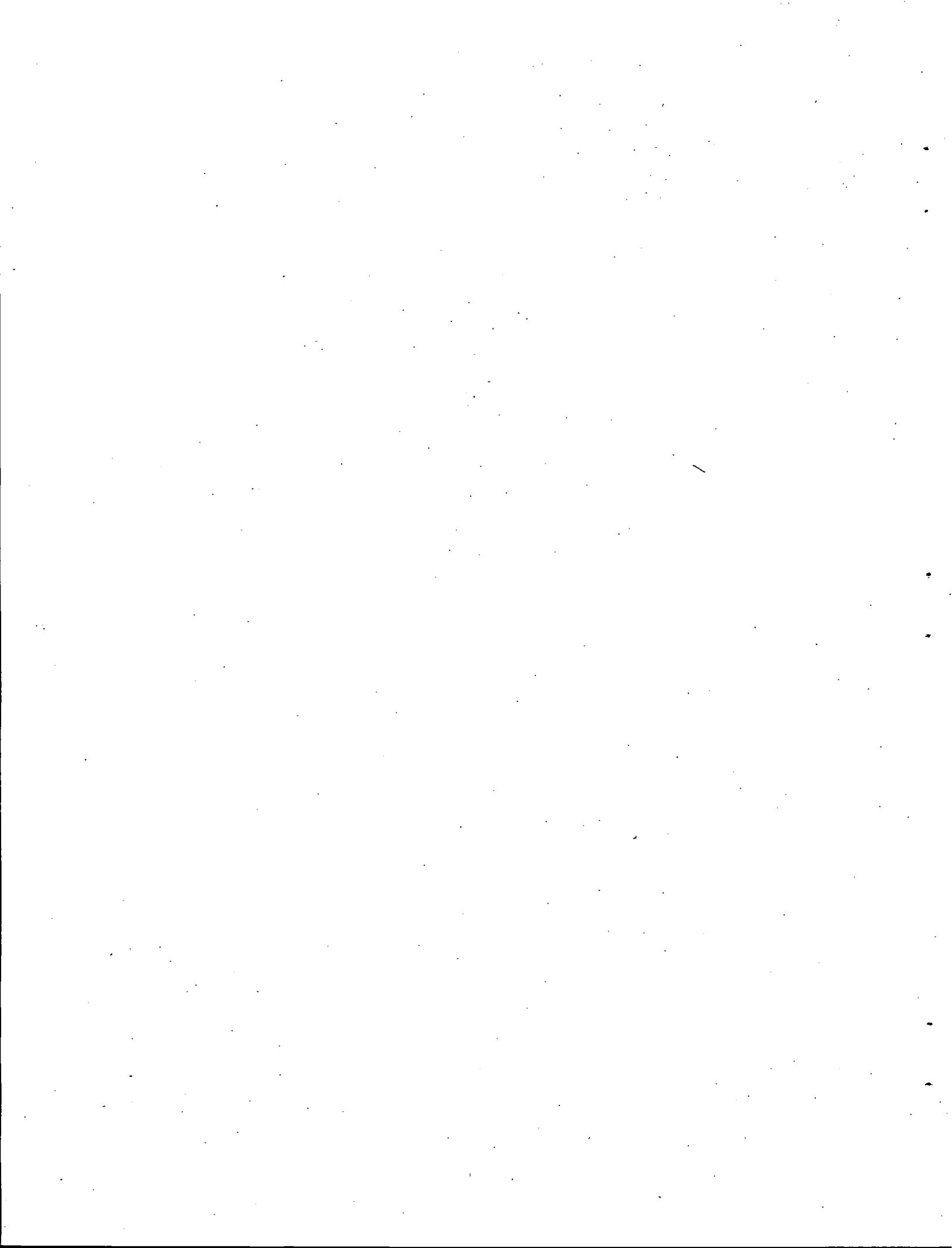
En concluant, soulignons que ce rapport devrait être mis à la disposition des Indiens par l'intermédiaire des conseils attitrés des bandes de Mistassini, de Waswanipi et de Némiscau. Si l'on ne peut pas appliquer les stratégies visant à faire évoluer les Cris, par suite des conditions énumérées dans les prémisses à nos propositions, nous suggérons de préparer un deuxième ensemble de propositions, destiné spécialement aux Cris, que le personnel du projet appuiera le plus entièrement possible, et qui reflétera les objectifs mentionnés ci-dessus.

Si cet effort aboutit à l'échec, nous pourrions suivre et appuyer les propositions communes de nombreuses commissions et études, qui préconisent un nombre minimal de priorités afin de fournir au moins aux Indiens de meilleures chances d'améliorer leurs conditions économiques et sociales. Toutefois, nous sommes convaincus que ces efforts minimaux ne feront qu'encourager une culture de pauvreté, menant à l'intégration des Indiens avec la société canadienne au plus bas échelon. L'aide à la promotion d'une culture indienne viable pourrait beaucoup plus certainement assurer leur entrée dans la société canadienne à un échelon où ils pourront contribuer "le plus pleinement possible à la vie sociale, économique et culturelle du Canada."

# **appendice 1**

**MODERNISATION DES CRIS ÉTABLIS  
EN MILIEU URBAIN ET  
EN MILIEU TRADITIONNEL**

**DAVID E. W. HOLDEN**



## MODERNISATION DES CRIS ÉTABLIS EN MILIEU URBAIN ET EN MILIEU TRADITIONNEL

### INTRODUCTION

L'émigration des Indiens des réserves et des bois vers les villes du Québec crée un cas particulier où se fait sentir un besoin de développement social. Les Indiens qui font partie d'une société sous-développée selon presque tous les critères, sont en contact avec une société industrialisée, hautement complexe, et ils s'y intègrent lentement. Au premier coup d'oeil, ils semblent avoir accès à tous les aspects positifs de leurs contacts, sans avoir aucun des problèmes attachés à l'industrialisation que doivent affronter les autres sociétés non développées ou sous-développées. Toutefois, la nature même du manque de développement personnel et social des Indiens, crée des problèmes aigus quand il s'agit de savoir à quel titre et à quelles conditions on les intégrera à la société moderne.

A l'heure actuelle, le principal danger vient de la migration des Indiens vers les villes minières, déplacement qui les repoussera au bas de l'échelle sociale et qui semble déjà entraîner ce phénomène. On a déjà bien établi les taux d'alcoolisme, de délinquance et de chômage des Indiens qui sont beaucoup plus élevés que les taux correspondants du reste de la population. En outre, la forte proportion d'entre eux qui subsistent, grâce aux allocations de bien-être, ne fait que mettre en relief l'acuité du problème.<sup>1</sup> On a reconnu ces faits et on recherche les moyens d'y remédier. Cependant, avant de remédier à ces problèmes, il faut bien en saisir la nature en termes autres que les symptômes que nous venons de mentionner.

### PLAN

Cette étude porte principalement sur les changements qui sont survenus ou sont en voie de se produire parmi les Indiens qui s'intègrent aux villes minières du nord du Québec. Elle développe la thèse selon laquelle la structure des rôles des gens qui évoluent ou se modernisent, s'écartera des tendances traditionnelles. Ces changements consisteront en l'accroissement du nombre de leurs rôles d'envergure limitée qui sont fonctionnellement disparates et comportent de nombreux rapports avec des personnes relativement étrangères dans un milieu qui n'est pas traditionnel. Ce changement verra leur éloignement des rôles traditionnels qui sont fonctionnellement reliés et impliquent un nombre très limité d'amis et de parents. Cette étude développe une thèse secondaire selon laquelle l'évolution dans la structure des rôles entraînera des changements d'orientation et d'attitude envers le lieu de résidence, l'avenir et les pratiques traditionnelles.

---

<sup>1</sup>Hawthorn, H.B. (Ed.) Étude sur les Indiens contemporains au Canada (Tome I), Besoins et mesures d'ordre économique, politique et éducatif, Ottawa: Direction générale des Affaires indiennes, octobre 1966 (mimeographié).

Les occupations traditionnelles des Cris sont la chasse et le piégeage pendant l'hiver et la pêche au cours de l'été. Les travaux d'apprêt des peaux en vue de les préserver jusqu'à leur vente aux postes de traite à l'été, figurent aussi parmi les occupations hivernales. Ces rôles traditionnels sont reliés intimement à la structure familiale, à la religion et aux rapports traditionnels qui s'exercent depuis longtemps au sein de la bande. A l'opposé, les occupations les moins traditionnelles chez les Cris sont celles qui les obligent à travailler en dehors du milieu familial dans un milieu qui ne leur est pas familier et à accomplir des tâches qui n'ont rien à voir avec les occupations traditionnelles dans le bois. Entre ces deux extrêmes, nous trouvons des occupations qui permettent de maintenir certaines des coutumes, soit de travailler en groupes familiaux avec des parents ou des amis, soit de travailler dans le bois.

La principale hypothèse de l'étude peut s'énoncer comme il suit: les Indiens les plus modernisés seront les plus aptes à avoir les rôles les plus différents de ceux qui sont traditionnels. D'autre part, les Indiens les moins modernisés seront ceux qui conservent leurs rôles traditionnels et les exercent dans les milieux les plus traditionnels. Bref, les Indiens les plus modernisés occuperont des emplois au sein de la société industrialisée moderne, tandis que les moins modernisés continueront de piéger ou de chasser. Entre ces deux groupes, on trouvera ceux qui accomplissent des tâches qui présentent certaines caractéristiques traditionnelles.

Afin d'oeuvrer réellement dans le monde industrialisé, il ne suffit pas d'occuper un emploi inférieur occasionnel, mais bien un poste relativement permanent. C'est seulement en travaillant assez régulièrement qu'une personne parvient à jouer son rôle de façon adéquate. En conséquence, notre concept de l'Indien le plus modernisé sera le suivant: une personne qui est non seulement sortie de son milieu traditionnel et a obtenu un emploi en ville, mais aussi qui ne travaille pas avec ses parents et a une occupation assez permanente. Afin de détenir en permanence un emploi, une personne doit posséder, en sus de la compétence technique nécessaire, les attitudes et les habitudes qui lui permettent de répondre aux besoins de ses employeurs.

Chez les Cris, cette dernière exigence revêt de multiples aspects. A titre d'exemple, on peut se demander quelles sont les variations d'attitudes entre les gens qui vivent en ville et ceux qui habitent en forêt. Y a-t-il des écarts entre le seuil de satisfaction des deux groupes et comment s'établit la corrélation entre ces écarts et les variations dans les attitudes. En outre, quels sont les autres facteurs connexes de ces écarts et est-il possible de prévoir quelles catégories d'Indiens sont les plus aptes à vivre au sein de collectivités blanches et le désirent le plus. L'objet de cette étude est d'examiner certaines de ces questions afin de montrer leurs effets sur les problèmes d'adaptation des Indiens.

#### ÉCHANTILLON

L'échantillon dont nous avons tiré les données présentées ci-dessous, groupe 327 personnes de 15 ans et plus qui habitaient les territoires de Mistassini et de Waswanipi au cours des étés de 1965 et de 1966. Elles font toutes partie du groupe des Cris de la région. Le questionnaire comportait 235 items, dont quelques-uns seulement ont été choisis pour la présente étude. Parmi les items utilisés il y en a sur le degré de satisfaction que la personne interrogée ressent en relation avec son lieu de résidence, sur le désir d'une formation professionnelle et sur le type d'emploi qu'elle recherche. En outre, il y a un certain nombre d'items, destinés à mesurer le degré de modernité tel qu'il se manifeste dans les attitudes (à la Smith et Inkeles)<sup>2</sup> bien que nous n'ayons pas utilisé les mêmes items.

<sup>2</sup>Smith, David Horton et Alex Inkeles, *The OM SCALE: A Comparative Socio-Psychological Measure of Individual Modernity, Social Forces*, Vol. 29, n° 4 (décembre 1966), p. 353-377.

## LES INDIENS "URBAINS" VIS-À-VIS LES INDIENS "NON URBAINS"

Afin de définir les différences entre les Indiens qui habitent les villes et ceux qui vivent dans les "villages" (frontier settlements) et les postes de traite (au moment des entrevues), nous avons comparé leur âge et leur éducation. Le tableau 1 compare l'âge des Indiens "urbains" et "non urbains" selon la décennie de leur naissance. Le tableau 2 compare leurs niveaux respectifs d'instruction. Le nombre des interrogés urbains est bien restreint par rapport à celui des enquêtés non urbains. Les Indiens des villes sont légèrement plus âgés (de quatre mois environ) que ceux des "villages" et des postes de traite. Par contre, les Indiens urbains ont environ un an et demi de plus de scolarisation que les autres. Le tableau 3 montre assez nettement que ce sont les jeunes Indiens qui sont en moyenne les plus scolarisés - environ un an et demi de scolarisation de plus.

Ce n'est que très récemment qu'on a mis des écoles à la disposition des Indiens. Parmi les Indiens de 35 ans et plus, presque aucun n'a fréquenté l'école. Par conséquent, il est quelque peu étonnant que les Indiens mieux instruits des villes soient un peu plus âgés en moyenne que les Indiens moins instruits des "villages" et des postes de traite.

Ces différences n'ont pas suffi à indiquer la variabilité entre les Indiens qui habitent les villes blanches et les autres. Afin de définir ces différences, nous avons eu recours au modèle de modernité globale au niveau des attitudes, proposé par Smith et Inkeles. L'échelle qu'ils ont élaborée et les items qu'ils ont utilisés n'étaient pas disponibles, surtout parce que les données ont été recueillies avant la publication de leur échelle. Toutefois, en se servant de leur échelle comme guide,<sup>3</sup> nous avons choisi un certain nombre d'items pouvant indiquer une dimension semblable. Parmi les items choisis, mentionnons la possession d'articles qui seraient peu utiles dans l'exercice des occupations traditionnelles (chasse, piégeage, pêche), mais seraient utiles ou désirables dans un autre contexte; les réponses aux questions sur ce qui constitue les éléments d'une bonne vie; le genre d'emploi désiré par une personne; les réponses à trois questions fermées en matière d'éducation, d'occupation et de source de conseils; enfin un été de travail dans une exploitation minière, une occupation qui ressemble le moins aux travaux traditionnels. Nous avons choisi huit items sur la liste des facteurs possibles de l'échelle de modernité. Nous les avons choisis, soit parce qu'ils sont reliés d'une manière significative au niveau 0.01 (en se servant de la transformation "z" de Fisher) à la vie dans les villes blanches, soit parce qu'ils sont appréciablement reliés d'une manière significative au niveau 0.05 à la vie urbaine et l'instruction. Les huit items figurent dans le tableau 4.

En construisant une échelle à partir de ces huit items, nous avons tenté d'élaborer une échelle Guttman et nous avons cherché à utiliser la technique d'analyse de configuration de Stuckert,<sup>4</sup> afin de voir si nous pouvions prédire l'urbanisation. Aucune de ces techniques n'a réussi. En conséquence, nous avons utilisé une simple échelle Likert, fondée sur les huit items dichotomiques (voir le tableau 4). Bien qu'il y ait une relation étroite et prévue entre la note obtenue sur l'échelle et la vie dans les villes blanches, les différences entre la population indienne urbaine ou non urbaine ne sont pas significatives (voir le tableau 5).

---

<sup>3</sup>*Ibid.* p. 364-365. L'échelle que nous avons utilisée comme guide est l'échelle complète. Les auteurs ont pu la réduire à une "échelle minimale de modernité individuelle", comportant 14 items. Malheureusement, aucun des items de cette échelle abrégée n'est identique aux questions utilisées en 1965 et 1966 lorsque nous avons recueilli les données de la présente étude.

<sup>4</sup>Stuckert, Robert P., *A configurational Approach to Prediction, Sociometry*, Vol. 21 (juin 1958), p. 225-237.

Bien que les différences entre les Indiens urbains et non urbains ne soient pas significatives au niveau 0.05, elles le seraient si les trois Indiens urbains ayant les plus faibles scores étaient exclus de leur groupe. Ces trois personnes ont été interrogées dans la même ville; elles vivent dans des tentes à la périphérie de l'agglomération et elles ne font pas encore partie du groupe d'Indiens qui vivent et travaillent comme les autres habitants de cette ville. Leurs autres caractéristiques se rapprochent davantage de celles des Indiens qui vivent dans les postes de traite et les "villages" que de celles de leurs congénères des villes blanches. Un groupe de neuf Indiens qui ne vivent pas en ville, ont néanmoins des scores de modernisation assez élevés, ce qui contraste avec les trois autres dont nous venons d'évoquer le cas. Ce groupe a des scores qui se rapprochent davantage de ceux des urbains. Il est intéressant de noter que les Indiens urbains les moins modernisés étaient tous des femmes qui n'avaient jamais fait du travail rémunéré. D'autre part, les Indiens non urbains les plus modernisés étaient ceux qui avaient travaillé à salaire à un moment ou l'autre.

La note de modernisation a également été mise en rapport avec les données d'âge et de scolarisation. Ces deux rapports vont dans le sens prévu. Les Indiens les plus jeunes et les plus scolarisés ont tendance à être les plus modernisés; de plus, les corrélations sont significatives. Toutefois, lorsque nous avons vérifié les corrélations entre la décennie de naissance et le score de modernisation selon l'instruction, le rapport avec l'âge qui était net et significatif est disparu (voir les tableaux 6, 7 et aussi 3). Il n'y a guère lieu de se surprendre que le rapport d'âge disparaisse lorsqu'on vérifie l'instruction. Toutefois, lorsqu'on vérifie l'âge, le rapport demeure significatif entre la note de modernisation et le nombre d'années de scolarisation.

Des constatations énoncées ci-dessus, on peut conclure que l'échelle de modernisation est assez valable, puisque les notes vont dans le sens prévu. De plus, les corrélations avec le lieu de résidence et la scolarisation, obtenues à l'aide de l'échelle de modernisation, sont plus élevées que le total des items qui la composent sauf un. C'est-à-dire que la note totale (huit points) s'allie plus étroitement aux deux critères originaux utilisés pour le choix des items que les items qui composent le score.<sup>5</sup>

Si l'on se sert de critères externes, afin de s'assurer que les critères utilisés dans la détermination de l'échelle sont fidèles au modèle de Smith et Inkelea, l'échelle semble valide. Pour ce qui est du problème des critères internes, une matrice d'intercorrélation a été calculée pour les composantes de l'échelle. En outre, chacun des items a été opposé à la somme des autres items dans l'échelle (voir le tableau 8). Les corrélations ont toutes été positives et, dans chaque cas, la corrélation avec la somme des autres items a été plus grande qu'avec aucun d'entre eux séparément. En outre, toutes, sauf sept des trente-six corrélations, ont été significatives au niveau 0.05.

Comme le score paraît assez valide, il est nécessaire de confirmer sa fiabilité. Nous l'avons fait en faisant une répartition de l'échantillon par l'année où s'est déroulée l'entrevue et en calculant les écarts-types et les moyennes des quatre sous-échantillons. Deux des sous-échantillons sont petits, mais les résultats sont étonnamment semblables pour une comparaison chronologique entre les Indiens urbains et non urbains. Ce qui rend

---

<sup>5</sup>Déterminer la validité des scores offre toujours de difficiles problèmes. On cherche à obtenir une mesure d'un phénomène nommé modernisation. L'échelle que nous avons mise au point est fondée sur trois éléments: a) contenu semblable à une échelle qui existait déjà, dont le contenu s'applique à différentes cultures et qui porte sur la modernité au niveau des attitudes; b) rapport relativement fort avec le lieu de résidence dans un milieu moderne contre un milieu traditionnel; et c) un fort rapport au niveau d'instruction (un moyen d'adaptation des gens à la société moderne). Ces trois critères ont servi à établir l'échelle, qui est plus fortement reliée aux deux derniers critères que les items individuels. Nous avons donc considéré l'échelle comme une mesure valide de la commune caractéristique de modernisation qui existe entre ces trois critères originaux.

ces résultats encore plus étonnants, c'est que les personnes interrogées en 1965 faisaient partie d'une population différente de celle des enquêtés en 1966 (voir le tableau 9).

Des observations faites ci-dessus, nous pouvons conclure que le score paraît être une mesure valide et fiable de ce phénomène que nous avons appelé modernisation. Ainsi donc, la réalité empirique semble se conformer à la prévision selon laquelle il y aurait des différences entre les gens qui se sont adaptés à la société moderne et ceux qui ne s'y sont pas adaptés. Toutefois, cela ne suffit pas à résoudre le problème tout comme on prédit que la différence refléterait une différence d'orientation et d'attitude au sujet d'un certain nombre de variables. Par surcroît, on prédit que les rôles des urbains seraient bien différents de ceux des Indiens non urbains.

#### RÔLES RELIÉS AUX EMPLOIS

Un Indien peut se montrer différent en travaillant à salaire au lieu de s'adonner aux activités traditionnelles de la pêche, de la chasse et du piégeage. Il y a un genre de travail à rémunération qui se modèle assez étroitement sur les travaux traditionnels. Il s'exerce dans la forêt et fait usage des compétences acquises à la chasse et au piégeage. En outre, les Indiens se livrent à de nombreuses occupations qui ne se conforment pas aux traditions. Toutefois, le travail salarié constitue la première rupture des usages traditionnels. Comme l'Indien travaille à salaire surtout pendant l'été et qu'il consacre l'hiver à cette activité fort importante qu'est le piégeage des animaux à fourrure, nous avons défini les travaux des Indiens interrogés pendant deux étés et un hiver (voir le tableau 10). Selon la paradygme, il était plus probable que les Indiens urbains auraient des emplois que ceux qui vivaient à l'extérieur des villes. Cette prévision se fondait aussi sur leur plus grande accessibilité au marché du travail en raison de sa proximité. Toutefois, elle ne s'est pas matérialisée. Il semble que la disponibilité des emplois rémunérés dans la forêt est telle que les Indiens non urbains ont un accès aussi facile à ce genre d'emplois que les urbains. Les Indiens non urbains remplissent des emplois qui font usage de leurs connaissances de la forêt et les employeurs qui les engagent les recherchent pour avoir recours à leurs connaissances.

Le tableau 10 révèle une anomalie intéressante qui a trait au pourcentage assez élevé des Indiens urbains qui n'ont pas répondu à la question au sujet de leurs occupations. Une explication est possible: les Indiens urbains qui ont un emploi sont disposés à le décrire, tandis que les sans-emploi ont honte de leur situation ou pensent que cela les présente sous un mauvais jour à l'interviewer blanc et ne répondent pas. Cette attitude indiquerait qu'ils ont appris qu'il y a une norme pour le travail en ville. Si cette explication préliminaire est vraie, alors les Indiens les plus modernisés qui sont sans emploi, seront les plus enclins à ne pas répondre à cette question plutôt que de révéler qu'ils sont sans travail. Le tableau 11 semble confirmer cette prévision. Elle montre que les Indiens qui ont des scores de modernisation de quatre points ou plus et qui forment près d'un cinquième de la population en chômage, fournissent près du quart des abstentions à la question touchant au travail "cet été". Le coefficient de corrélation entre le score de modernisation et l'abstention à la question au sujet du travail estival au lieu de l'aveu de chômage est de  $r = 0.12$ . Ce coefficient est significatif au niveau 0.05 ( $\chi^2 = 15.92$ ,  $df = 7$ ).

L'une des constatations les plus étonnantes faites au sujet de la population étudiée est la suivante: parmi les 327 personnes interrogées, seulement 19 ont eu des emplois pendant les deux étés et l'hiver visés par l'enquête ou ont fréquenté l'école pendant l'hiver et travaillé pendant les deux étés. Les autres ont occupé des emplois seulement pendant une partie du temps et, pendant le reste du temps, n'ont rien fait ou se sont livrés à des activités traditionnelles. Le score moyen de modernisation des 19 personnes qui semblent le mieux adaptées à la société moderne a été de 3.52, ce qui est presque exactement l'écart-type au-dessus de la moyenne de la population. Le score de modernisation pour ceux qui ont travaillé ou fréquenté l'école dans une ou deux périodes est de 2.68 et 2.35 respectivement. Le score de ceux qui n'ont ni fréquenté l'école, ni occupé des emplois dans aucune des trois périodes, est de 1.97 (voir le tableau 12). Il y a un

rapport positif entre le score de modernisation et la régularité avec laquelle la personne a participé activement au système économique ou éducatif des Blancs ( $r = +.2085$ ).

Le tableau 13 indique les occupations des personnes interrogées vivant dans les villes des Blancs ou à l'extérieur pendant les trois périodes visées. La plupart des Indiens qui ne vivaient pas en ville, étaient, soit sans emploi, soit occupés à des travaux traditionnels en tout temps. La proportion des Indiens occupés à des travaux non traditionnels a varié entre un maximum de 34 p. 100 pour les Indiens urbains pendant "l'été dernier" et un minimum de 15 p. 100 pour les non-urbains au cours de "l'hiver dernier".

Le fait qui ressort de l'examen des tableaux précédents et du tableau 14, c'est le manque quasi complet de stabilité dans les occupations des personnes interrogées qui se livrent à des travaux non traditionnels. En outre, le régime traditionnel de la chasse et du piégeage en hiver, ou de la pêche ou de l'inactivité en été prédomine encore. Ceux qui ne suivent pas le régime dominant semblent se livrer pendant un certain temps à une occupation, puis ils cessent de travailler ou changent d'occupation et travaillent à autre chose. Seulement quatre des 327 adultes enquêtés déclarent avoir eu la même occupation au cours de la période dont la durée a excédé légèrement une année. Seulement 19 ont travaillé constamment ou ont fréquenté l'école pendant toute la période.

Une constatation explique partiellement la situation: de nombreux Indiens préfèrent les occupations saisonnières pendant l'été afin d'être libres de se consacrer au piégeage pendant l'hiver. En outre, beaucoup des emplois qui leur sont ouverts exigent très peu de compétence. Le manque de stabilité professionnelle semble être en fonction de l'inaptitude des Indiens à se conformer au système de comportement que les employeurs attendent et désirent; il peut être attribuable aussi aux employeurs qui préfèrent engager des personnes de leur groupe ethnique. De toute façon, les Indiens semblent être les premiers à être mis à pied lorsqu'il y a un manque de travail et les derniers à être engagés lorsqu'il y a du travail.

Répondons maintenant à la question posée au début de cette partie: les personnes qui ont les meilleurs scores de modernisation ont-elles des types d'emploi différents, ou ont-elles tendance à avoir les mêmes types d'occupation que les Indiens moins modernisés? Le tableau 15 montre que bien qu'il ne semble pas y avoir de rapport entre la possession d'un emploi et la modernisation, les personnes qui ont les meilleures notes de modernisation ont tendance à avoir des emplois différents de celles qui ont des scores plus faibles, une fois qu'elles ont commencé de travailler. Les gens qui affichent des scores élevés ont tendance à travailler dans les mines, avec les prospecteurs, comme ouvriers ou comme guides. D'autre part, les personnes qui ont des scores plus faibles, ont tendance à obtenir des emplois dans la construction, les scieries, le creusage de tranchées, le bûcheronnage et l'artisanat. Il est intéressant de noter que les Indiens qui ont les scores les plus élevés ont tendance à fréquenter l'école pendant l'hiver. Les différences ne sont pas grandes et des personnes dont le score est faible peuvent occuper des emplois, détenus habituellement par des gens dont le score est élevé, et vice versa. Toutefois, la tendance est nette. La plupart des gens qui occupent des emplois où le score de modernisation est faible, ont tendance à travailler avec d'autres Indiens dans un milieu indien. Les travaux de construction et de scierie dont les enquêtés ont fait part, sont exécutés aux postes de traite. Par contre, les interrogés qui ont un score élevé semblent travailler plus souvent aux côtés des Blancs.

Bref, malgré la prédiction que les urbains auraient plus d'emplois que les non-urbains, aucune différence n'a été constatée. Au lieu de cela, les Indiens urbains qui ne travaillent pas, ont tendance à ne pas répondre à la question au sujet de leur occupation. Cette attitude laisse entrevoir que les urbains avaient acquis quelque notion de l'existence d'une norme de travail dans la société blanche. La tendance plus forte des interrogés ayant une note élevée de modernisation à ne pas répondre qu'à avouer qu'ils sont en chômage, a confirmé cette supposition. L'enquête a permis aussi d'établir qu'il y a une forte instabilité d'emploi chez les Indiens et de fortes possibilités de chômage. Toutefois, nous avons confirmé l'existence d'un rapport positif entre la stabilité d'emploi et le

score de modernisation élevé des enquêtés. Enfin, nous avons constaté que les interrogés qui ont les meilleurs scores de modernisation ont aussi les meilleures possibilités d'obtenir des emplois qui comportent beaucoup de contacts avec les Blancs, tandis que ceux qui ont un faible score de modernisation ont tendance à obtenir des emplois où ils n'ont guère de contacts avec les Blancs.

## ORIENTATION ET ATTITUDES

### a) Orientation et lieu de résidence

L'enquête a montré que des différences existent entre les Indiens qui habitent les villes blanches et ceux qui vivent à l'extérieur. Ces différences s'associent à des variables qui sont la mesure de l'adaptation des Indiens à la société dominante. Cette partie de l'enquête vise à montrer comment les différences expliquées précédemment se reflètent dans l'orientation des Indiens au sujet de leur lieu de résidence et de l'avenir de ce lieu.

Les questions destinées à mesurer l'orientation des Indiens au sujet de leur lieu de résidence étaient les suivantes: "Aimez-vous vivre ici à . . . ?", le nom de l'endroit étant précisé; "Comment cet endroit se compare-t-il aux autres?"; et, "Les gens d'ici seront-ils plus ou moins dans une meilleure situation à l'avenir?". Ces trois questions ont été posées en fonction du score de modernisation et de la permanence de l'emploi. Comme il y a des différences entre les gens qui demeurent dans les villes et ceux qui n'y demeurent pas, cette variable fut incluse aussi.

A la première question, à savoir s'ils aiment leur lieu de résidence ou non, 85 p. 100 des interrogés répondent affirmativement. Cette affirmation s'associe toutefois de façon négative avec la note de modernisation et avec la permanence de l'emploi (voir les tableaux 16 et 19). Le rapport négatif à la modernisation est statistiquement significatif au niveau 0.05. La séparation des Indiens urbains des Indiens non urbains a inversé le rapport pour ceux qui vivent à l'extérieur des villes (voir les tableaux 17 et 20). De plus, le pourcentage de ceux qui aiment leur lieu de résidence a décliné légèrement. Les rapports pour ceux qui vivent dans des "villages" et des postes de traite demeurent essentiellement inchangés (voir les tableaux 18 et 21), sauf qu'un rapport négatif plus marqué existe entre la permanence d'emploi et l'attachement au lieu de résidence pour les Indiens vivant à l'extérieur des villes blanches. Apparemment, un pourcentage plus élevé de ceux qui travaillent régulièrement que de ceux qui travaillent à l'occasion préfèrent vivre dans les villes blanches.

A la question comparant leur lieu de résidence avec les autres endroits, la plupart répondent que leur lieu de résidence est préférable ou aussi agréable. Quarante-trois pour cent des interrogés répondent que leur lieu de résidence est préférable aux autres (voir le tableau 22). Toutefois, ce pourcentage est devenu majoritaire (52 p. 100) pour les Indiens habitant les villes blanches (voir le tableau 23). Dans l'ensemble, il y a un rapport négatif entre la note de modernisation et la continuité de l'emploi, face à cette question (voir les tableaux 25, 26 et 27). Le sens du rapport demeure le même pour le groupe urbain et le groupe non urbain. Et, bien qu'il y ait un rapport négatif relativement marqué, entre la note de modernisation et l'appréciation de la collectivité en comparaison des autres dans le cas des interrogés urbains, ce rapport n'est pas significatif.

L'orientation vers l'avenir des Indiens qui s'intègrent à la société moderne influera fortement sur leur adaptation à cette société et sur leur empressement à faire les changements nécessaires. La troisième question vise à mesurer cette variable. La plupart des enquêtés répondent qu'ils prévoient une amélioration de leur sort; la majorité de ceux qui pensent ainsi n'est pas plus forte chez les Indiens habitant les villes blanches (voir les tableaux 28, 29 et 30). En outre, l'enquête a permis de découvrir un rapport positif et significatif entre l'orientation favorable vers l'avenir et le score de modernisation. Ce rapport est plus marqué chez les Indiens habitant les "villages". La compa-

raison de cette variable à la continuité de l'emploi révèle un rapport faible (voir les tableaux 31, 32 et 33).

En somme, la plupart des interrogés sont attachés à leur lieu de résidence, ont une impression favorable ou neutre de ce lieu par rapport aux autres et croient que les conditions vont s'améliorer.

#### b) Désir de formation professionnelle

Nous trouvons d'autres indices de l'adaptation des Indiens aux conditions modernes dans leur acquisition de nouveaux rôles professionnels et dans leur désir d'obtenir ces rôles. Il est à présumer que les plus modernisés et les plus expérimentés seront ceux qui désireront davantage recevoir une formation plus poussée. L'enquête a déterminé cette tendance de même que le genre de formation désirée. Environ 49 p. 100 des interrogés souhaitent recevoir une formation (voir les tableaux 34 et 37). La comparaison des réponses à cette question avec la note de modernisation et la continuité de l'emploi a révélé des rapports positifs mais assez faibles.

A la suite de la subdivision des interrogés selon le lieu de leur résidence, le rapport demeure faible mais il est plus marqué chez les Indiens urbains qui travaillent régulièrement. Aucun des rapports n'est significatif. En conséquence, bien que le sens des rapports est conforme aux prévisions, ils sont trop faibles pour les définir autrement que comme des possibilités (voir les tableaux 34 à 39).

Au sujet du genre de formation désirée, la plupart des interrogés mentionnent des compétences non spécialisées et moins de la moitié (64) citent des occupations qui s'exercent en dehors de la forêt. En outre, près d'un tiers d'entre eux (45) ne sont pas sûrs du genre de formation qu'ils désirent. Ces résultats laissent supposer que seulement un faible pourcentage des interrogés, même parmi les plus modernisés, saisit pleinement les exigences de vie d'un milieu comme celui des villes minières du nord (voir le tableau 40).

#### c) Usage du tambour dans la forêt

Enfin, la modernisation comprend l'adaptation à l'orientation religieuse de la société moderne. Dans cette société, on se moque et on méprise les pratiques traditionnelles des Indiens. Par conséquent, les Indiens sont portés à rejeter les coutumes des leurs lorsqu'ils sont interrogés par des enquêteurs blancs. L'enquête a porté sur une des pratiques traditionnelles: l'usage du tambour pendant la chasse dans la forêt. Les Indiens croient apparemment que l'emploi du tambour facilite le repérage et la capture des animaux. Seulement 30 p. 100 des interrogés déclarent qu'ils utilisent le tambour dans la forêt; 64 p. 100 le nient et les autres (6 p. 100) refusent de répondre à la question ou donnent une réponse ambiguë (voir le tableau 41).

Nous avons établi une corrélation négative entre l'usage du tambour et le degré de modernisation indiquée par le score chez les Indiens urbains et non urbains (voir les tableaux 41, 42 et 43). Toutefois, le rapport avec la continuité d'emploi, quoiqu'il soit dans le sens prévu, est trop faible pour avoir une signification statistique (voir les tableaux 44, 45 et 46). Nous avons constaté aussi une corrélation négative entre l'utilisation du tambour à la chasse et la vie urbaine (voir le tableau 47).

Seul le chef du groupe de chasse se sert du tambour. Il s'agit habituellement du plus vieux ou du meilleur chasseur. Il s'agit de la personne qui a démontré le plus souvent ses qualités de bon chasseur. Par conséquent, nous avons mis en relation l'âge et l'usage du tambour (voir le tableau 48). Le rapport constaté est dans le sens prévu mais il est faible et n'a pas de signification statistique. Ce résultat n'est pas totalement imprévu, car beaucoup des jeunes hommes interrogés qui affirment avoir recours au tambour, ont également de faibles notes de modernisation. La chasse à l'aide du tambour ne disparaîtra

vraisemblablement pas à la mort des vieux Indiens, mais se maintiendra encore quelque temps. Les Indiens urbains modernisés seront probablement les premiers à perdre cette coutume. Les données du tableau 43 indiquent que les Indiens non urbains conservent cette coutume.

## SOMMAIRE ET CONCLUSIONS

Cette étude porte essentiellement sur les changements qui surviennent lorsque des groupes traditionnels s'adaptent à la société industrialisée moderne. Nous avons mis au point une échelle de modernisation afin d'exprimer certaines des différences qui existent entre les Indiens qui se sont adaptés à la vie urbaine et ceux qui habitent la forêt. Nous avons ensuite utilisé cette échelle afin de comparer les différences. Nous avons constaté l'existence d'écart entre les Indiens urbains et ceux qui habitent la forêt; en outre, nous avons mis à jour des différences d'instruction et d'âge. L'écart d'âge est disparu lorsque ce rapport a été croisé avec le degré d'instruction.

Nous avons examiné les rôles occupationnels et constaté plusieurs changements. Les Indiens urbains, même s'ils ne sont pas plus susceptibles d'avoir un emploi salarié que leurs congénères de la forêt, tendent tout de même à obtenir des emplois qui ressemblent moins aux occupations de la forêt. Les Indiens urbains paraissent aussi plus conscients de la norme de travail de la société blanche. L'extrême instabilité d'emploi de presque tous les interrogés a constitué la constatation la plus remarquable de l'enquête. Seulement un p. 100 environ des interrogés ont conservé le même emploi rémunéré pendant une période excédant légèrement une année.

La plupart des enquêtés sont attachés à leur lieu de résidence, ont une impression favorable ou neutre de cet endroit par rapport aux autres et estiment que les conditions de vie vont s'améliorer avec le temps.

La note de modernisation ne paraît pas influencer sur la formation professionnelle. Le seul rapport positif est le suivant: les Indiens urbains qui travaillent de façon assez continue semblent les plus intéressés aux cours de formation. Pour ce qui est du genre de formation, seulement quelques-uns mentionnent des occupations qui ne touchent pas à la forêt et la plupart de ceux qui ont exprimé leur désir de formation la souhaitent pour des emplois exigeant peu de compétence.

Enfin, nous avons établi une corrélation entre l'usage du tambour dans la forêt et les groupes les moins modernisés qui y demeuraient. Les Indiens urbains les plus modernisés ont tendance à ne pas se servir du tambour à la chasse.

En conclusion, il existe une corrélation entre la modernisation de l'Indien et les variables suivantes: l'instruction, le lieu de résidence, l'occupation et les changements d'attitude et d'orientation. Par conséquent, pour activer la modernisation de ce dernier, il est nécessaire d'effectuer des changements au moins dans ces cinq secteurs. Il ne suffit pas de faire un changement et de laisser les autres suivre le mouvement. Tous les secteurs, c'est-à-dire la personne tout entière est touchée par les changements; afin d'éviter les problèmes, il faut consacrer des efforts à tous ces secteurs.

Tableau 1 - Lieu de résidence et âge

<i>Lieu de résidence</i>	Décennie de naissance								<i>Total</i>
	1880	1890	1900	1910	1920	1930	1940	1950	
Ville blanche	1	3	2	3	7	16	14	-	46
"Village" ou poste de traite	1	10	24	38	46	53	98	11	281
<b>TOTAL</b>	<b>2</b>	<b>13</b>	<b>26</b>	<b>41</b>	<b>53</b>	<b>69</b>	<b>112</b>	<b>11</b>	<b>327</b>

$r = -.0243 \quad p > .05$

(en se servant de la transformation de Fisher)

Note 1: Moyenne d'âge de l'échantillon: 34.5 années.  
 Moyenne d'âge des interrogés  
 dans les villes blanches : 34.8 années.  
 Moyenne d'âge des interrogés  
 dans les "villages" et les  
 postes de traite : 34.8 années.

Note 2: Les villes "blanches" comprennent Chibougamau, Chapais et Matagami.  
 Les "villages" et les postes de traite comprennent: Poste de Mistassini, Lac  
 Doré, Rivière Waswanipi, Miquelon, Lac Bachelor et Némiscau.



Tableau 2 - Lieu de résidence et scolarisation

<i>Lieu de résidence</i>	Année complétée									<i>Total</i>
	<i>Aucune</i>	1-2	3-4	5	6	7	8-10	11-12	<i>ES</i>	
Ville blanche	25	-	2	1	3	4	8	2	1	46
"Village" ou poste de traite	193	5	12	16	9	5	36	4	1	281
<b>TOTAL</b>	<b>218</b>	<b>5</b>	<b>14</b>	<b>17</b>	<b>12</b>	<b>9</b>	<b>44</b>	<b>6</b>	<b>2</b>	<b>327</b>

$r = .1236 \quad p < .05$



Tableau 3 - Décennie de naissance et scolarisation

<i>Décennie de la naissance</i>	<i>Année complétée</i>									<i>Total</i>
	<i>Aucune</i>	<i>1-2</i>	<i>2-3</i>	<i>5</i>	<i>6</i>	<i>7</i>	<i>8-10</i>	<i>11-12</i>	<i>ES</i>	
1880	2	-	-	-	-	-	-	-	-	2
1890	13	-	-	-	-	-	-	-	-	13
1900	25	-	-	1	-	-	-	-	-	26
1910	41	-	-	-	-	-	-	-	-	41
1920	47	-	1	-	1	-	4	-	-	53
1930	57	-	3	3	1	2	2	1	-	69
1940	31	5	9	11	10	7	32	5	2	112
1950	2	-	1	2	-	-	6	-	-	11
<b>TOTAL</b>	<b>218</b>	<b>5</b>	<b>14</b>	<b>17</b>	<b>12</b>	<b>9</b>	<b>44</b>	<b>6</b>	<b>2</b>	<b>327</b>

$r = -.5745$        $p. < .01$



Tableau 4 - Items choisis pour l'échelle de modernité

Corrélation avec:

	<i>Habite les villes blanches</i>	<i>Année scolaire complétée</i>
1. Possession d'une machine à laver	.3887**	.0459
2. A travaillé au moins pendant un été dans les mines	.4300**	.0997
3. A répondu "elle travaille ou a de l'argent" à la question: "Pourquoi pensez-vous qu'une personne vit bien?"	.1353*	.0044
4. A répondu une "profession" à la question "Y a-t-il un autre emploi que ceux que j'ai mentionnés que vous aimeriez ajouter à la liste?"	.1258*	.2800**
5. A mentionné un quotidien en réponse à la question "Quels journaux, périodiques ou revues lisez-vous?"	.1109*	.5534**
6. A préféré "Les enfants devraient fréquenter l'école plus longtemps" à "Les enfants devraient laisser l'école et retourner apprendre les coutumes indiennes."	.2628**	.3341**
7. A préféré "Les Indiens devraient cesser de piéger et obtenir des emplois" à "Les Indiens devraient continuer de piéger."	.1868**	.2668
8. A préféré "Les gens devraient écouter les Blancs" à "Les gens devraient écouter les personnes âgées."	.2585**	.0945

Note: \*  $p < .05$   
 \*\*  $p < .01$



Tableau 5 - Lieu et score de modernisation

<i>Lieu</i>	Score de modernisation								<i>Total</i>
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Villes blanches	-	-	3	11	18	9	3	2	46
"Villages" et postes de traite	47	74	67	48	36	5	4	-	281
<b>TOTAL</b>	47	74	70	59	54	14	7	2	327

$r = .4755$        $p < .01$

Moyenne de l'échantillon = 2.24,  $\sigma_r = 1.32$

Moyenne dans villes blanches = 4.09,  $\sigma_w = 1.16$

Moyenne à l'extérieur des villes blanches = 1.94,  $\sigma_o = 1.41$



Tableau 6 - Âge et score de modernisation

<i>Décennie de la naissance</i>	Score de modernisation								<i>Total</i>
	0	1	2	3	4	5	6	7	
1880	-	1	-	-	1	-	-	-	2
1890	2	5	3	-	1	2	-	-	13
1900	7	10	2	6	1	-	-	-	26
1910	7	16	6	7	4	1	-	-	41
1920	9	13	11	11	4	4	1	-	53
1930	8	13	19	12	12	2	1	2	69
1940	14	13	26	22	28	5	4	-	112
1950	-	3	3	1	3	-	1	-	11
<b>TOTAL</b>	47	74	70	59	54	14	7	2	327

$r = -.2508$        $p < .01$



**Tableau 7 - Scolarisation et score de modernisation**

Année scolaire complétée	Score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Aucune scolarisation	41	65	46	35	22	8	-	1	218
1-2	-	-	3	-	1	1	-	-	5
3-4	1	2	6	2	2	1	-	-	14
5	2	3	5	5	2	-	-	-	17
6	2	1	2	3	2	1	1	-	12
7	-	-	2	1	5	1	-	-	9
8-10	1	3	6	12	17	1	3	1	44
11-12	-	-	-	1	2	-	3	-	6
École secondaire	-	-	-	-	1	1	-	-	2
<b>TOTAL</b>	<b>47</b>	<b>74</b>	<b>70</b>	<b>59</b>	<b>54</b>	<b>14</b>	<b>7</b>	<b>2</b>	<b>327</b>

$r = .4306$        $p < .01$



**Tableau 8 - Matrice des intercorrélations des composantes de l'échelle de modernisation**

	1	2	3	4	5	6	7	8	Somme des autres items
	r =	r =	r =	r =	r =	r =	r =	r =	r =
1. Possession d'une machine à laver	-	.29	.03	.18	.04	.12	.13	.16	.43
2. A travaillé dans les mines		-	.11	.14	.13	.16	.10	.03	.40
3. Les gens vivent bien parce qu'ils ont un emploi ou de l'argent			-	.14	.02	.14	.11	.23	.51
4. Aimerais avoir un emploi professionnel				-	.03	.20	.08	.11	.45
5. Lit un quotidien					-	.16	.17	.15	.43
6. A déclaré: "Les enfants devraient fréquenter l'école..."						-	.29	.26	.57
7. A déclaré: "Les Indiens devraient cesser de piéger..."							-	.32	.59
8. A déclaré: "Les gens devraient écouter les Blancs..."								-	.61

Note: Les corrélations égales ou supérieures à .11 sont significatives au niveau 0.05.



Tableau 9 - Essai et contre-essai de la fiabilité du score de modernisation en fonction du lieu et de l'année de l'entrevue

Score de modernisation	Interrogés en				Total
	1965		1966		
	En ville	Hors ville	En ville	Hors ville	
0	-	19	-	28	47
1	-	27	-	47	74
2	-	33	3	34	70
3	7	14	4	34	59
4	7	12	11	24	54
5	1	1	8	4	14
6	-	3	3	1	7
7	-	-	2	-	2
<b>TOTAL</b>	<b>15</b>	<b>109</b>	<b>31</b>	<b>172</b>	<b>327</b>
Moyenne	3.60	1.89	4.32	1.97	2.24
Écart-type	.61	2.02	1.64	1.66	1.32

• • •

Tableau 10 - Travail salarié "l'été dernier", "l'hiver dernier" et "cet été" selon le lieu de résidence

Activité	Été dernier		Hiver dernier		Cet été	
	En ville	Hors ville	En ville	Hors ville	En ville	Hors ville
	%	%	%	%	%	%
Aucun travail	26	34	2	3	2	34
Pas de réponse	17	20	41	12	59	31
Chasse, piégeage, pêche et travaux ménagers	22	13	35	65	17	7
Travail salarié et fréquentation scolaire	35	33	22	20	22	28
<b>TOTAL</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>	<b>100</b>
	(46)	(281)	(46)	(281)	(46)	(281)

**Tableau 11 - Activité "l'été dernier", "l'hiver dernier"  
et "cet été" et le score de modernisation**

Activité "l'été dernier"	Le score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Aucun travail	19	30	22	21	10	5	1	-	108
Pas de réponse	10	13	19	12	8	-	1	-	63
Travail	18	31	29	26	36	9	5	2	156
	<u>47</u>	<u>74</u>	<u>70</u>	<u>59</u>	<u>54</u>	<u>14</u>	<u>7</u>	<u>2</u>	<u>327</u>
<i>Activité "cet été"</i>									
Aucun travail	19	27	17	18	10	1	2	-	94
Pas de réponse	17	23	33	14	17	6	3	2	115
Travail	11	24	20	27	27	7	2	-	118
	<u>47</u>	<u>74</u>	<u>70</u>	<u>59</u>	<u>54</u>	<u>14</u>	<u>7</u>	<u>2</u>	<u>327</u>
<i>Activité "l'hiver dernier"</i>									
Aucun travail	3	5	4	5	2	2	-	-	21
Pas de réponse	9	10	8	4	12	5	4	1	53
Travail	35	59	58	50	40	7	3	1	253
	<u>47</u>	<u>74</u>	<u>70</u>	<u>59</u>	<u>54</u>	<u>14</u>	<u>7</u>	<u>2</u>	<u>327</u>

**Tableau 12 - Saisons d'emploi ou de fréquentation scolaire  
et score de modernisation**

N° de saisons au travail	Score de modernisation								Total	
	0	1	2	3	4	5	6	7		
0	30	39	39	29	23	5	1	-	166	1.97
1	10	22	12	14	16	3	4	1	82	2.68
2	6	12	16	13	10	1	1	1	60	2.35
3	1	1	3	3	5	5	1	-	19	3.52
TOTAL	<u>47</u>	<u>74</u>	<u>70</u>	<u>59</u>	<u>54</u>	<u>14</u>	<u>7</u>	<u>2</u>	<u>327</u>	

$r = +.2085$        $\chi^2 = 44.31$        $p < .01$        $df = 21$

Tableau 13 - Activité selon le lieu de résidence et la saison

Type d'activité	Saison					
	Été dernier		Hiver dernier		Cet été	
	En ville	Hors ville	En ville	Hors ville	En ville	Hors ville
Exploitation minière	13	7	5	2	8	4
Prospection	-	6	-	11	-	7
Travail journalier	1	7	-	-	-	-
Sciage	1	10	3	12	-	-
Construction de maisons	-	13	-	-	-	9
Bûcheronnage	1	45	-	-	-	49
Jalonnement de concessions minières	-	-	-	-	2	6
Guide	-	-	-	-	-	5
Fréquentation scolaire	-	-	1	19	-	-
Artisanat	-	6	-	-	-	-
Travaux ménagers	10	36	3	19	-	4
Pêche	-	-	-	-	8	16
Chasse et piégeage	-	-	13	165	-	-
Aucun travail et pas de réponse	20	151	21	53	28	181
<b>TOTAL</b>	<b>46</b>	<b>281</b>	<b>46</b>	<b>281</b>	<b>46</b>	<b>281</b>

Tableau 14 - Continuité de l'emploi et lieu de résidence

Lieu de résidence	Nombre de saisons au travail				Total
	0	1	2	3	
Villes blanches	26	8	8	4	46
"Villages" et postes de traite	140	74	52	15	281
<b>TOTAL</b>	<b>166</b>	<b>82</b>	<b>60</b>	<b>19</b>	<b>327</b>

$r = -.004$

**Tableau 15 - Activité selon la saison et le score de modernisation**

Activité	Score de modernisation								Score moyen													
	0		1		2		3			4		5		6								
	A	B	C	A	B	C	A	B		C	A	B	C	A	B	C						
Exploitation minière	1	-	-	3	2	1	-	3	1	6	2	6	5	-	2	3	-	2	2	-	-	3.10
Prospection	-	-	2	-	-	2	2	-	1	1	6	1	3	4	1	-	-	-	-	1	-	2.92
Travail journalier	2	-	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-	3	-	-	1	-	-	-	-	-	2.63
Sciage	-	2	-	3	3	-	4	5	-	4	4	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	2.04
Construction de maisons	3	-	1	5	-	-	1	-	3	2	-	3	1	-	1	-	-	1	1	-	-	2.14
Jalonnement de concessions minières	-	-	1	-	-	-	-	-	4	-	-	2	-	-	1	-	-	-	-	-	-	2.25
Bûcheronnage	7	-	5	12	-	14	13	-	7	9	-	10	3	-	11	1	-	2	1	-	-	2.08
Guide	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	3	-	-	1	-	-	-	-	-	-	2.80
Fréquentation scolaire	-	-	-	-	3	-	-	2	-	-	5	-	-	6	-	-	1	-	-	3	-	3.45
Artisanat	3	-	-	2	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	1.00
Travaux ménagers	3	3	1	8	5	1	4	9	1	10	2	1	19	3	-	2	-	-	-	-	-	2.48
Pêche	-	-	3	-	-	6	-	-	2	-	-	6	-	-	6	-	-	1	-	-	-	2.38
Chasse et piégeage	-	30	-	-	48	-	-	40	-	-	36	-	-	23	-	-	1	-	-	-	-	1.91
Population:	193513	336125	265919	325532	353623	736	44	-	2.24													

Note 1: A = 1'été dernier  
 B = 1'hiver dernier  
 C = cet été

Note 2: L'un des items du score original était l'exploitation minière.  
 Nous avons éliminé cet item dans cette table.

**Tableau 16 - Réponses à la question "Aimez-vous vivre ici à.....?" et le score de modernisation**

Réponse	Score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse et pas d'opinion	1	-	4	1	1	1	-	-	8
Oui	43	68	55	53	41	9	5	2	276
Non	3	6	11	5	12	4	2	-	43
<b>TOTAL</b>	<b>47</b>	<b>74</b>	<b>70</b>	<b>59</b>	<b>54</b>	<b>14</b>	<b>7</b>	<b>2</b>	<b>327</b>

r = -.1539      p < .05

**Tableau 17 - Réponses à la question "Aimez-vous vivre ici à .....?"  
selon le score de modernisation pour les Indiens habitant les villes blanches**

<i>Aime vivre ici</i>	Note de modernisation								<i>Total</i>
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse et pas d'opinion	-	-	-	-	1	1	-	-	2
Oui	-	-	2	10	14	7	2	2	37
Non	-	-	1	1	3	1	1	-	7
<b>TOTAL</b>	-	-	3	11	18	9	3	2	46

$r = +.1822$        $p > .05$

•      •      •

**Tableau 18 - Réponses à la question "Aimez-vous vivre ici à .....?"  
selon le score de modernisation pour les Indiens habitant les "villages" et les postes de traite.**

<i>Aime vivre ici</i>	Score de modernisation								<i>Total</i>
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse et pas d'opinion	1	-	4	1	-	-	-	-	6
Oui	43	68	53	43	27	2	3	-	239
Non	3	6	10	4	9	3	1	-	36
<b>TOTAL</b>	47	74	67	48	36	5	4	0	281

$r = -.1732$        $p. < .05$

•      •      •

**Tableau 19 - Réponses à la question "Aimez-vous vivre ici à .....?"  
selon la continuité d'emploi**

<i>Aime vivre ici</i>	Nombre de saisons au travail				<i>Total</i>
	0	1	2	3	
Pas de réponse et pas d'opinion	5	-	2	1	8
Oui	146	66	49	15	276
Non	15	16	9	3	43
<b>TOTAL</b>	166	82	60	19	327

$r = -.0872$        $p > .05$

•      •      •

**Tableau 20 - Réponses à la question "Aimez-vous vivre ici à .....?"  
selon la continuité d'emploi pour les Indiens habitant les villes blanches**

	Nombre de saisons au travail				Total
	0	1	2	3	
<i>Aime vivre ici</i>					
Pas de réponse et pas d'opinion	1	-	-	1	2
Oui	21	6	7	3	37
Non	4	2	1	-	7
<b>TOTAL</b>	<b>26</b>	<b>8</b>	<b>8</b>	<b>4</b>	<b>46</b>

$r = +.0016$        $p > .05$

● ● ●

**Tableau 21 - Réponses à la question "Aimez-vous vivre ici à .....?"  
selon la continuité d'emploi pour les Indiens habitant  
les "villages" et les postes de traite**

	Nombre de saisons au travail				Total
	0	1	2	3	
<i>Aime vivre ici</i>					
Pas de réponse et pas d'opinion	4	-	2	-	6
Oui	125	60	42	12	239
Non	11	14	8	3	36
<b>TOTAL</b>	<b>140</b>	<b>74</b>	<b>52</b>	<b>15</b>	<b>281</b>

$r = -.3700$        $p < .01$

● ● ●

**Tableau 22 - Réponses à la question "Comment cet endroit se compare-t-il  
aux autres?" selon le score de modernisation**

Réponse	Score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse, pas sûr	4	5	5	2	1	-	-	-	17
Avantageusement	26	26	25	29	23	8	2	-	139
Même	16	25	27	15	17	3	1	2	106
Désavantageusement	1	18	13	13	13	3	4	-	65
<b>TOTAL</b>	<b>47</b>	<b>74</b>	<b>70</b>	<b>59</b>	<b>54</b>	<b>14</b>	<b>7</b>	<b>2</b>	<b>327</b>

$r = -.0846$        $p > .05$

● ● ●

**Tableau 23 - Réponses à la question "Comment cet endroit se compare-t-il aux autres?" selon le score de modernisation pour les Indiens habitant les villes blanches.**

Comment cet endroit se compare-t-il?	Score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse, pas sûr, n'a jamais vu d'autres villes	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Avantageusement	-	-	-	9	8	6	1	-	24
Même	-	-	1	1	8	2	1	2	15
Désavantageusement	-	-	2	1	2	1	1	-	7
<b>TOTAL</b>	-	-	3	11	18	9	3	2	46

$r = -.0122$        $p > .05$

●      ●      ●

**Tableau 24 - Réponses à la question "Comment cet endroit se compare-t-il aux autres?" selon le score de modernisation pour les Indiens habitant les "villages" et les postes de traite**

Comment cet endroit se compare-t-il aux autres?	Score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse, pas sûr, n'a jamais vu d'autres endroits	4	5	5	2	1	-	-	-	17
Avantageusement	26	26	25	20	15	2	1	-	115
Même	16	25	26	14	9	1	-	-	91
Désavantageusement	1	18	11	12	11	2	3	-	58
<b>TOTAL</b>	47	74	67	48	36	5	4	-	281

$r = -.1350$        $p > .05$

●      ●      ●

**Tableau 25 - Réponses à la question "Comment cet endroit se compare-t-il aux autres?" selon la continuité d'emploi et le lieu de résidence**

Comment cet endroit se compare-t-il?	Nombre de saisons au travail				Total
	0	1	2	3	
Pas de réponse, pas sûr, n'a jamais vu d'autres endroits	7	4	5	1	17
Avantageusement	81	36	18	4	139
Même	50	23	23	10	106
Désavantageusement	28	19	14	4	65
<b>TOTAL</b>	166	82	60	19	327

$r = -.1620$        $p < .01$

●      ●      ●

Tableau 26 - Réponses à la question "Comment cet endroit se compare-t-il aux autres?" selon la continuité d'emploi et le lieu de résidence, pour les Indiens habitant les villes blanches

<i>Comment cet endroit se compare-t-il?</i>	Nombre de saisons au travail				<i>Total</i>
	0	1	2	3	
Pas de réponse, pas sûr	-	-	-	-	-
Avantageusement	18	3	2	1	24
Même	5	3	4	3	15
Désavantageusement	3	2	2	-	7
<b>TOTAL</b>	<b>26</b>	<b>8</b>	<b>8</b>	<b>4</b>	<b>46</b>

$r = -.2707$        $p > .05$

Tableau 27 - Réponses à la question "Comment cet endroit se compare-t-il aux autres?" selon la continuité d'emploi et le lieu de résidence pour les Indiens habitant les "villages" et les postes de traite.

<i>Comment cet endroit se compare-t-il?</i>	Nombre de saisons au travail				<i>Total</i>
	0	1	2	3	
Pas de réponse, pas sûr	7	4	5	1	17
Avantageusement	63	33	16	3	115
Même	45	20	19	7	91
Désavantageusement	25	17	12	4	58
<b>TOTAL</b>	<b>140</b>	<b>74</b>	<b>52</b>	<b>15</b>	<b>281</b>

$r = -.1231$        $p > .05$

Tableau 28 - Réponses à la question "Les gens d'ici seront-ils dans une situation meilleure ou pire dans l'avenir?" selon le score de modernisation

	Score de modernisation								<i>Total</i>
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Ne répondent pas, ne savent pas	7	10	8	5	1	1	-	-	32
Meilleure	29	36	42	38	36	9	5	2	197
Même situation	3	13	10	8	12	2	2	-	49
Pire	8	15	10	8	5	2	-	-	49
<b>TOTAL</b>	<b>47</b>	<b>74</b>	<b>70</b>	<b>59</b>	<b>54</b>	<b>14</b>	<b>7</b>	<b>2</b>	<b>327</b>

$r = +.0992$        $p > .05$

**Tableau 29 - Réponses à la question "Les gens d'ici seront-ils dans une situation meilleure ou pire dans l'avenir?" selon le score de modernisation pour les Indiens habitant les villes blanches**

	Score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Ne répond pas, ne sait pas, ne se préoccupe pas de l'avenir	-	-	2	1	1	-	-	-	4
Meilleure	-	-	1	7	11	7	2	2	30
Même situation	-	-	-	2	5	1	1	-	9
Pire	-	-	-	1	1	1	-	-	3
<b>TOTAL</b>	-	-	3	11	18	9	3	2	46

$r = +.0783$        $p > .05$

•      •      •

**Tableau 30 - Réponses à la question "Les gens d'ici seront-ils dans une situation meilleure ou pire dans l'avenir?" selon le score de modernisation, pour les Indiens habitant les "villages" et les postes de traite**

	Score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Ne répond pas, ne sait pas, ne se préoccupe pas de l'avenir	7	10	6	4	-	1	-	-	28
Meilleure	29	36	41	30	26	2	3	-	167
Même situation	3	13	10	6	6	1	1	-	40
Pire	8	15	10	8	4	1	-	-	45
<b>TOTAL</b>	47	74	67	48	36	5	4	-	281

$r = +.0917$        $p > .05$

•      •      •

**Tableau 31 - Réponses à la question "Les gens d'ici seront-ils dans une situation meilleure ou pire dans l'avenir?" selon la continuité d'emploi**

	Nombre de saisons au travail				Total
	0	1	2	3	
Ne répond pas, ne sait pas	20	6	4	2	32
Meilleure	103	46	36	12	197
Même situation	19	16	11	3	49
Pire	24	14	9	2	49
<b>TOTAL</b>	166	82	60	19	327

$r = -.0582$        $p > .05$

•      •      •

Tableau 32 - Réponses à la question "Les gens d'ici seront-ils dans une situation meilleure ou pire dans l'avenir?" selon la continuité d'emploi, pour les Indiens habitant les villes blanches

	Nombre de saisons au travail				Total
	0	1	2	3	
Ne répond pas, ne sait pas	3	-	1	-	4
Meilleure	18	6	4	2	30
Même situation	2	2	3	2	9
Pire	3	-	-	-	3
<b>TOTAL</b>	<b>26</b>	<b>8</b>	<b>8</b>	<b>4</b>	<b>46</b>

$r = -.0394$        $p > .05$

• • •

Tableau 33 - Réponses à la question "Les gens d'ici seront-ils dans une situation meilleure ou pire dans l'avenir?" selon la continuité de l'emploi pour les Indiens habitant les "villages" et les postes de traite

	Nombre de saisons au travail				Total
	0	1	2	3	
Ne répond pas, ne sait pas	17	6	3	2	28
Meilleure	85	40	32	10	167
Même situation	17	14	8	1	40
Pire	21	14	9	2	46
<b>TOTAL</b>	<b>140</b>	<b>74</b>	<b>52</b>	<b>15</b>	<b>281</b>

$r = -.0459$        $p > .05$

• • •

Tableau 34 - Désir de formation professionnelle selon le score de modernisation

Désire une formation professionnelle	Score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse	21	28	38	25	21	3	3	-	139
Oui	22	35	28	31	30	7	4	2	159
Non	1	7	2	1	2	2	-	-	15
Pas interrogé	3	4	2	2	1	2	-	-	14
<b>TOTAL</b>	<b>47</b>	<b>74</b>	<b>70</b>	<b>59</b>	<b>54</b>	<b>14</b>	<b>7</b>	<b>2</b>	<b>327</b>

$r = +.0743$        $p > .05$

• • •

Tableau 35 - Désir de formation professionnelle selon le score de modernisation, pour les Indiens habitant les villes blanches

<i>Désire une formation professionnelle</i>	Score de modernisation								<i>Total</i>
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse	-	-	-	9	8	2	-	-	19
Oui	-	-	1	2	9	3	3	2	20
Non	-	-	-	-	-	2	-	-	2
Pas interrogé	-	-	2	-	1	2	-	-	5
<b>TOTAL</b>	-	-	3	11	18	9	3	2	46

$r = +.0268$        $p > .05$

•      •      •

Tableau 36 - Désir de formation professionnelle, selon le score de modernisation pour les Indiens habitant les "villages" et les postes de traite

<i>Désire une formation professionnelle</i>	Score de modernisation								<i>Total</i>
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse	21	28	38	16	13	1	3	-	120
Oui	22	35	27	29	21	4	1	-	139
Non	1	7	2	1	2	-	-	-	13
Pas interrogé	3	4	-	2	-	-	-	-	9
<b>TOTAL</b>	47	74	67	48	36	5	4	-	281

$r = +.0847$

•      •      •

Tableau 37 - Désir de formation professionnelle, selon la continuité de l'emploi

<i>Désire une formation professionnelle</i>	Saisons au travail				<i>Total</i>
	0	1	2	3	
Pas de réponse	74	27	28	10	139
Oui	69	54	30	6	159
Non	9	1	2	3	15
Pas interrogé	14	-	-	-	14
<b>TOTAL</b>	166	82	60	19	327

$r = +.0277$        $p > .05$

•      •      •

Tableau 38 - Désir de formation professionnelle selon la continuité de l'emploi,  
pour les Indiens habitant les villes blanches

<i>Désire une formation professionnelle</i>	<i>Saisons au travail</i>				<i>Total</i>
	<i>0</i>	<i>1</i>	<i>2</i>	<i>3</i>	
Pas de réponse	12	4	2	1	19
Oui	8	4	6	2	20
Non	1	-	-	1	2
Pas interrogé	5	-	-	-	5
<b>TOTAL</b>	<b>26</b>	<b>8</b>	<b>8</b>	<b>4</b>	<b>46</b>

$r = +.2423$        $p > .05$

Tableau 39 - Désir de formation professionnelle selon la continuité de l'emploi,  
pour les Indiens habitant les "villages" et les postes de traite

<i>Désire une formation professionnelle</i>	<i>Saisons au travail</i>				<i>Total</i>
	<i>0</i>	<i>1</i>	<i>2</i>	<i>3</i>	
Pas de réponse	62	23	26	9	120
Oui	61	50	24	4	139
Non	8	1	2	2	13
Pas interrogé	9	-	-	-	9
<b>TOTAL</b>	<b>140</b>	<b>74</b>	<b>52</b>	<b>15</b>	<b>281</b>

$r = -.0065$        $p > .05$

Tableau 40 - Quel genre de formation professionnelle désirez-vous acquérir?

<i>Type</i>	<i>Nombre des intéressés</i>
Pas de réponse	143
Bûcheronnage	8
Construction	8
Mécanique	16
Conduite de machines/d'autos	6
Prospection	6
Exploitation minière	2
Jalonnement de concessions minières	2
Dessin	3
Commis, secrétaire, sténographe	4
Aide sociale	1
Charpentier	3
Couture	21
Infirmière	10
Art ménager	4
Cuisine	4
Hôtesse	1
Économie ménagère	1
Anglais/français	1
Ne sait pas, n'importe quel type d'emploi	44
Pas interrogé	29
<b>TOTAL</b>	<b>327</b>

**Tableau 41 - Score de modernisation selon l'usage du tambour dans le bois**

Usage du tambour dans le bois	Score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse	2	1	3	2	2	0	1	-	11
Oui	22	29	24	12	8	3	-	-	98
Non	22	39	42	43	42	11	6	2	207
Parfois	-	3	1	1	2	-	-	-	7
Ne sait pas	1	2	-	1	-	-	-	-	4
<b>TOTAL</b>	<b>47</b>	<b>74</b>	<b>70</b>	<b>59</b>	<b>54</b>	<b>14</b>	<b>7</b>	<b>2</b>	<b>327</b>

$r = -.2465$        $p < .01$

●      ●      ●

**Tableau 42 - Score de modernisation selon l'usage du tambour,  
pour les Indiens habitant les villes blanches**

Usage du tambour dans le bois	Score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse	-	-	-	1	-	-	1	-	2
Oui	-	-	-	-	2	1	-	-	3
Non	-	-	3	10	16	8	2	2	41
Parfois	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Ne sait pas	-	-	-	-	-	-	-	-	-
<b>TOTAL</b>	<b>-</b>	<b>-</b>	<b>3</b>	<b>11</b>	<b>18</b>	<b>9</b>	<b>3</b>	<b>2</b>	<b>46</b>

$r = -.2611$        $p > .05$

●      ●      ●

**Tableau 43 - Score de modernisation selon l'usage du tambour,  
pour les Indiens habitant les "villages" et les postes de traite**

Usage du tambour dans le bois	Score de modernisation								Total
	0	1	2	3	4	5	6	7	
Pas de réponse	2	1	3	1	2	-	-	-	9
Oui	22	29	24	12	6	2	-	-	95
Non	22	39	39	33	26	3	4	-	166
Parfois	-	3	1	1	2	-	-	-	7
Ne sait pas	1	2	-	1	-	-	-	-	4
<b>TOTAL</b>	<b>47</b>	<b>74</b>	<b>67</b>	<b>48</b>	<b>36</b>	<b>5</b>	<b>4</b>	<b>-</b>	<b>281</b>

$r = -.2010$        $p < .01$

●      ●      ●

Tableau 44 - Usage du tambour dans le bois selon la continuité de l'emploi

<i>Usage du tambour dans le bois</i>	Saisons au travail				<i>Total</i>
	0	1	2	3	
Pas de réponse	7	3	-	1	11
Oui	50	25	19	4	98
Non	101	51	41	14	207
Parfois	3	2	-	-	7
Ne sait pas	5	1	-	-	4
<b>TOTAL</b>	<b>166</b>	<b>82</b>	<b>60</b>	<b>19</b>	<b>327</b>

$r = -.0491$        $p > .05$

●      ●      ●

Tableau 45 - Usage du tambour dans le bois selon la continuité de l'emploi pour les Indiens habitant les villes blanches

<i>Usage du tambour dans le bois</i>	Saisons au travail				<i>Total</i>
	0	1	2	3	
Pas de réponse	1	1	-	-	2
Oui	2	-	1	-	3
Non	23	7	7	4	41
Parfois	-	-	-	-	-
Ne sait pas	-	-	-	-	-
<b>TOTAL</b>	<b>26</b>	<b>8</b>	<b>8</b>	<b>4</b>	<b>46</b>

$r = -.0513$        $p > .05$

●      ●      ●

Tableau 46 - Usage du tambour dans le bois, selon la continuité de l'emploi, pour les Indiens habitant les "villages" et les postes de traite

<i>Usage du tambour dans le bois</i>	Saisons au travail				<i>Total</i>
	0	1	2	3	
Pas de réponse	6	2	-	1	9
Oui	48	25	18	4	95
Non	78	44	34	10	166
Parfois	3	2	-	-	7
Ne sait pas	5	1	-	-	4
<b>TOTAL</b>	<b>140</b>	<b>74</b>	<b>52</b>	<b>15</b>	<b>281</b>

$r = -.0523$        $p > .05$

●      ●      ●

Tableau 47 - Usage du tambour dans le bois selon le lieu de résidence

Usage du tambour dans le bois	Lieu de résidence		Total
	Ville blanche	"Village" ou poste de traite	
Pas de réponse	2	9	11
Oui	3	95	98
Non	41	166	207
Parfois	-	7	7
Ne sait pas	-	4	4
<b>TOTAL</b>	<b>46</b>	<b>281</b>	<b>327</b>

$r = -.2166$        $p < .01$

•      •      •

Tableau 48 - Usage du tambour dans le bois selon la décennie de naissance

Décennie de naissance	Usage du tambour dans le bois					Total
	Pas de réponse	Oui	Non	Parfois	Ne sait pas	
1880	-	1	1	-	-	2
1890	-	1	11	1	-	13
1900	-	10	15	1	-	26
1910	-	17	24	-	-	41
1920	1	18	33	1	-	53
1930	4	15	47	2	1	69
1940	6	34	67	2	3	112
1950	-	2	9	-	-	11
<b>TOTAL</b>	<b>11</b>	<b>98</b>	<b>207</b>	<b>7</b>	<b>4</b>	<b>327</b>

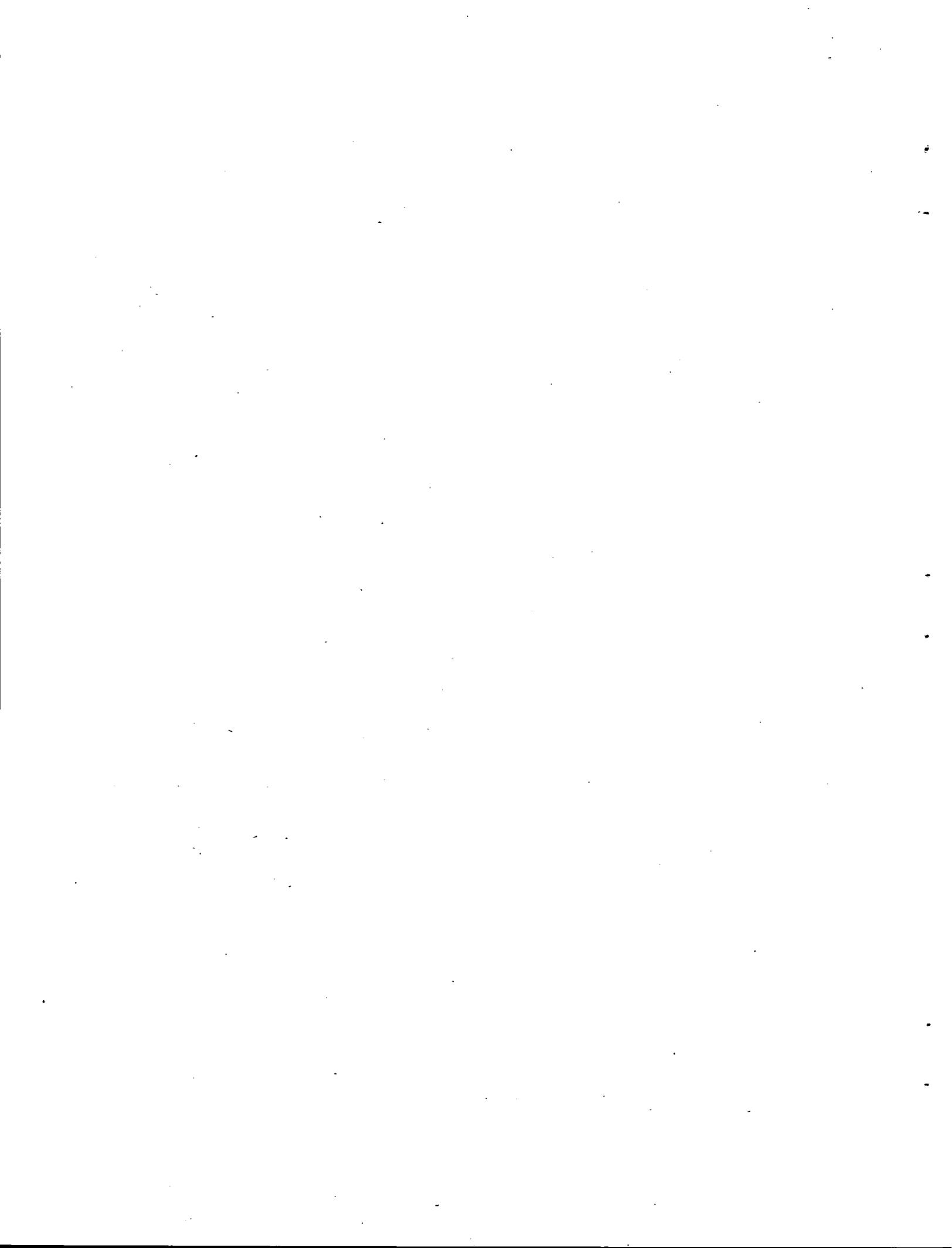
$r = +.0215$        $p > .05$

•      •      •

## **appendice 2**

**DE CHASSEURS À PROLÉTAIRES:  
LA PARTICIPATION DES INDIENS CRIS  
À L'ÉCONOMIE SALARIALE DES BLANCS  
DANS LE CENTRE DU QUÉBEC**

**IGNATIUS E. LA RUSIC**



**DE CHASSEURS À PROLÉTAIRES:  
LA PARTICIPATION DES INDIENS CRIS  
À L'ÉCONOMIE SALARIALE DES BLANCS  
DANS LE CENTRE DU QUÉBEC**

**INTRODUCTION**

A la suite de leur contact initial avec les Européens au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les Indiens cris du centre du Québec ont élaboré une économie fondée sur le piégeage qui s'identifiait presque à leur économie de chasse aborigène. L'apport de produits européens et le développement de nouveaux modes de commerce<sup>1</sup> ont apporté quelques changements, mais la culture indienne est demeurée en grande partie semblable à ce qu'elle était avant l'arrivée des Européens. Les Cris ont utilisé un certain nombre d'éléments de la culture matérielle des Européens pour améliorer leurs chances de survie dans le milieu inhospitalier du nord du Québec. Pour obtenir ces choses, les Cris se livrèrent à la traite des fourrures; c'était le seul produit que leur niveau de technologie leur permettait de retirer de la région.

Cette arrivée et ce maintien dans l'économie du piégeage peuvent être considérés comme un mécanisme visant à protéger quelques-uns des aspects fondamentaux de la culture aborigène indienne (Pothier, 1968b). Ainsi, la culture fondée sur la chasse s'est préservée sous une forme quelque peu modifiée et a pu fleurir aussi longtemps que le commerce des fourrures a existé.

Au cours de la troisième ou de la quatrième décennie du siècle, la valeur d'échange des fourrures s'est amenuisée peu à peu et a atteint un point où elle ne permettait plus l'acquisition des articles requis, provenant de la culture euro-canadienne. Dès lors, les Cris durent commencer à traiter avec l'économie et la culture euro-canadienne selon des conditions différentes: ils venaient de perdre leur "autonomie". Ils durent recourir au travail salarié ou aux prestations d'assistance sociale pour suppléer à leur revenu et continuer à chasser neuf mois par année.

Dans un rapport antérieur (La Rusic, 1968), j'ai examiné l'économie traditionnelle des Indiens de Waswanipi, en soulignant le rôle de la Compagnie de la baie d'Hudson (qui sera désignée ci-dessous par le sigle C.B.H.) dans le système. Les autres établissements dans la région à l'étude seraient semblables à ceux de Waswanipi, et la plupart des observations faites à leur sujet s'appliqueraient aussi aux Cris. J'ai indiqué que la C.B.H. constituait à toutes fins utiles le "monde blanc" pour les Cris, jusqu'au milieu des années 40; l'établissement des services de la Direction générale des Affaires indiennes (DGAII) à cette époque a créé un autre lien tenu avec les Blancs. Les Cris étaient si isolés qu'ils en sont venus à dépendre de l'économie euro-canadienne sans s'en rendre compte. Il y a donc bon nombre de Cris dans certains des établissements que nous avons étudiés

---

<sup>1</sup>Voir par exemple les discussions anthropologiques sur le développement des tendances du régime foncier dans la région (Leacock, 1954, Hickerson, 1968, etc.).

(par exemple Némiscau) qui se considèrent encore comme des "chasseurs"<sup>2</sup> qui continueront de piéger et de chasser la plus grande partie de leur vie et garderont certains attributs culturels du chasseur comme leur religion (voir Pothier, 1968b); mais il n'y a plus de "chasseurs" dans notre région aujourd'hui. Nous avons affaire à des gens qui chassaient au début de leur vie et qui évoluent vers un autre type. Le présent rapport traite de la nature et du succès relatif des tentatives des Cris contemporains de s'adapter à une économie salariale. C'est jusqu'à un certain point une chronique d'une société de chasseurs, qui se transforme en prolétariat d'une société industrielle.

#### LA PARTICIPATION DES INDIENS À L'ÉCONOMIE DES BLANCS

Depuis l'arrivée des Blancs dans la région étudiée, quelques Indiens au moins ont participé à la vie économique des Blancs pour satisfaire à leurs propres besoins. Par exemple, la C.B.H. et les commerçants à leur propre compte ont toujours eu recours aux services de guides, de préposés à l'entreposage, de réparateurs, etc. Ces personnes étaient peu nombreuses et toutes dépendaient dans une certaine mesure du piégeage et de la chasse pour se nourrir (Anderson, 1961). Au cours du siècle, quelques emplois auprès des Blancs devinrent disponibles lorsque les prospecteurs et les arpenteurs arrivèrent dans la région, mais ils n'étaient pas très nombreux. Toutefois, cela a donné aux Indiens leur première occasion de travailler en dehors du monde de la C.B.H.

Les Indiens ont effectivement travaillé chaque été pour la C.B.H. ou pour les autres marchands au sein de la brigade des canots. C'était un convoi de canots utilisés par le trafiquant pour apporter ses fourrures à la baie James ou au sud, au lac Saint-Jean, et ses provisions d'hiver au poste de traite. On ne doit pas considérer cela comme une participation à une économie salariale, mais plutôt comme une partie du processus global de transport des produits échangés au campement d'hiver. D'une part, ils n'avaient probablement pas le choix, car ils avaient besoin de tous les hommes en santé pour manoeuvrer les canots. Ils n'étaient pas rémunérés non plus en argent, mais plutôt en nature et en revendants-bons, même jusqu'au vingtième siècle (Anderson, 1961). Dans ce contexte, les postes de traite à Mistassini, Waswanipi, Némiscau, etc., peuvent être considérés comme des relais entre le campement d'hiver des Indiens et le marché à la baie James ou au lac Saint-Jean. Dans un certain sens, la brigade des canots s'apparentait à un effort communautaire pour obtenir certains produits de l'économie euro-canadienne.

Le travail salarié a commencé à devenir disponible dans les années 50.<sup>3</sup> Aux fins de la présente étude, nous pouvons supposer que les Indiens de notre région avaient participé à l'économie salariale depuis 1955, mais un grand nombre de Mistassins, tous les gens de Némiscau, et près de la moitié des gens de Waswanipi n'y ont pas participé de façon significative jusque vers 1964.

Chacune des bandes est entrée dans l'économie salariale des Blancs par son propre chemin, mais il y a certains parallèles fort intéressants. Dans cette section, nous présenterons un bref résumé de l'historique de la participation de chaque bande et nous analyserons brièvement ces similitudes.

---

<sup>2</sup>Je me sers du vocable "chasseur" dans le sens limité utilisé par les anthropologues Service (1962) et Pothier (1968).

<sup>3</sup>Les Indiens de Waswanipi ont peut-être fait de la pêche commerciale dans les années 30, mais mes renseignements à ce sujet ne sont pas concluants.

## Bande de Mistassini

Au début des années 50, comme mesure de conservation, le gouvernement québécois a commencé à réglementer les prises de castors en fixant des quantités limites et des saisons. Dans la région de Mistassini, en 1950 ou 1951, le gouvernement a interdit le piégeage du castor pour permettre à l'espèce de reconstituer son effectif. Cette mesure a privé les Mistassins de leur principal article d'échange et pour assurer leur subsistance, on a dû les soutenir soit en leur fournissant des "rations"<sup>4</sup> ou en les faisant participer à l'économie salariale. Ce dernier soutien a nécessité une migration du poste. La Direction générale des Affaires indiennes a encouragé les jeunes hommes à aller travailler au sud à Oskélanéo dans les camps de bûcherons pour la Compagnie Internationale de Papier du Canada (C.I.P.). En 1952, vingt et un jeunes hommes, la plupart célibataires dans la vingtaine ou ayant presque atteint leur majorité, sont allés à Oskélanéo dans un avion nolisé par la Direction générale des Affaires indiennes. Près d'Oskélanéo, les Mistassins ont travaillé pour la C.I.P. essentiellement aux mêmes conditions que les bûcherons au lac Bachelor (mentionnés dans mon rapport précédent). Ils ont travaillé sous les ordres d'un Indien qui était parti de Mistassini un certain nombre d'années auparavant et qui avait appris l'anglais. L'année suivante, douze autres travailleurs ont émigré à peu près dans la même région. C'était des chefs de famille, bien que la plupart fussent jeunes. En 1954, dix autres familles, composées d'hommes plus âgés, ont émigré vers Oskélanéo, mais huit d'entre elles sont revenues à Mistassini un an après. Les autres qui avaient émigré là les années précédentes sont restées jusqu'à six ans, et quelques familles s'y trouvent encore.

Les Mistassins vivaient sous la tente et se déplaçaient assez fréquemment au fur et à mesure que l'on changeait l'emplacement de la coupe de bois. Ces chantiers se trouvaient toujours dans des régions isolées; ainsi, les Mistassins n'ont jamais pu communiquer avec le monde des Blancs lorsqu'ils étaient à cet endroit. D'après ce qu'on a pu en savoir, tous les hommes ont travaillé à forfait comme bûcherons, exception faite du chef actuel des Mistassins, que les Indiens ont appelé leur "patron" (woods boss), lorsqu'ils sont devenus insatisfaits de leur premier "contremaître" indien.

Pour la majorité des Mistassins, l'expérience d'Oskélanéo s'est terminée en 1958, alors que la plupart des familles étaient de retour au poste de Mistassini et tentaient de redevenir chasseurs. Toutefois, les prises de fourrures étaient encore insuffisantes pour assurer leur subsistance, et il leur fallait toujours trouver de l'ouvrage l'été ou vivre de l'assistance sociale. En 1964, l'exploitation forestière a commencé dans la région de Waswanipi, au lac Bachelor. Le ministre anglican qui résidait au poste a entendu parler des possibilités d'embauche et a encouragé un groupe de familles indiennes à y émigrer pour l'été lorsqu'il est devenu évident que la plupart ne seraient pas employés au poste. Les Mistassins ont installé leurs tentes près du lac Bachelor, formant ainsi un campement des leurs près de l'emplacement de la coupe, comme ils l'avaient fait à Oskélanéo. Les deux entreprises étaient à peu près identiques. En 1965, un nombre encore plus élevé d'Indiens y ont travaillé, mais un nombre moindre s'y sont rendus en 1966, parce qu'ils n'avaient pas connu beaucoup de succès l'année précédente. En 1967, environ une douzaine d'hommes sont venus, et tous, sauf un vieil homme, ont laissé leurs familles à Mistassini et ils sont demeurés au campement avec les bûcherons québécois.

En 1953, une autre occasion s'est offerte aux Mistassins, de participer en grand nombre à l'économie salariale. Plusieurs sociétés minières exécutaient alors des gros travaux

---

<sup>4</sup>Les "rations" sont une sorte de prestation d'assurance sociale en nature. Les Indiens reçoivent un papier qui leur donne droit de se procurer plusieurs livres de divers articles du magasin local. Pour de plus amples renseignements, voir mon étude antérieure (La Rusic, 1968: 11-12).

dans la région de Chibougamau et elles avaient grand besoin de préposés au jalonnement de concessions minières. L'un des ingénieurs a rassemblé un groupe de quelque vingt-quatre Mistassins, la plupart du groupe du lac Doré, et lui a appris les rudiments de ce type de travail. Les Indiens ont fait leur apprentissage sur place sous la direction de l'ingénieur, qui a eu recours à un interprète indien. Certains membres de ce groupe de vingt-quatre ont travaillé de façon intermittente pour des sociétés d'exploration minière depuis lors. Les amis et les parents ont reçu la même instruction pratique des membres du premier groupe, de sorte que pratiquement chaque jeune homme a exercé ce genre de métier de temps à autre et est capable de l'exercer. Cependant, il est à noter qu'on n'a pas engagé les Indiens au même titre que les Blancs, c'est-à-dire qu'aucun Indien n'occupait un emploi à temps plein. Ils n'obtiennent pas non plus de contrat à long terme et les mêmes taux de salaire. Certains Indiens ont reçu des sous-contrats pour la pose de bornes ou le jalonnement des concessions minières mais ces contrats ne sont pas très rémunérateurs et constituent essentiellement un moyen de faire travailler les Indiens à forfait (Tanner, 1968; La Rusic, 1968, pour des descriptions d'Indiens faisant ce type de travail).

La plus récente participation des Mistassins au travail salarié, a été la pêche commerciale organisée par la Direction générale des Affaires indiennes, et en tant que guides pour les touristes aux chalets de pêche du gouvernement. Le recrutement pour les deux genres de travail a été assez bien normalisé. Dans le cas de la pêche, les surveillants de la Direction générale des Affaires indiennes font savoir aux Indiens qu'ils ont besoin de pêcheurs. Ceux qui acceptent reçoivent du matériel et ils travaillent sous la direction d'un surveillant blanc. Parfois on demande à des hommes que l'on considère comme "bons" ou "fiables" de venir travailler. Dans la mesure où on pouvait le déterminer, il n'y a pas eu de tentative, les premières années, pour localiser les Indiens qui étaient connus comme étant de "bons" pêcheurs. En contraste, il existe une certaine sélection dans le choix des guides pour le tourisme. Le travailleur doit connaître un peu la langue anglaise et c'est une condition d'emploi essentielle. Toutefois, sauf cette condition, il y a simplement un appel général pour des hommes et ceux qui se présentent sont généralement acceptés. Ces dernières années, les surveillants ont tenté de recruter les mêmes hommes plusieurs années de suite. Cependant, tant dans le guidage que dans la pêche commerciale, on n'a pas eu recours à des Mistassins en tant que surveillants, on n'en a pas recruté pour occuper cette fonction, et aucun n'a avancé dans le système.

#### Bande de Waswanipi

Selon les Indiens de Waswanipi, leur première participation majeure à l'économie salariale des Blancs a été en 1955. Cet été-là un homme est venu au poste chercher un groupe d'hommes pour déboiser et niveler l'emprise de la voie ferrée alors en construction.<sup>5</sup> Les informateurs ont parlé d'une quarantaine à une soixantaine d'hommes travaillant sous la coupe d'un contremaître-adjoint, qui surveillait le travail sous la direction d'un contremaître blanc. En 1956, il y a eu une entreprise semblable qui a donné du travail au même nombre d'hommes. Les chiffres quarante ou soixante sont peut-être un peu élevés, parce

---

<sup>5</sup>Les Indiens ont peut-être un peu participé au travail salarié antérieurement. Quelques Indiens ont évoqué l'existence d'une scierie dans la région de Senneterre, qui n'employait que des Indiens. Toutefois, ce renseignement m'est parvenu vers la fin de notre enquête sur place et personne d'autre ne m'en a parlé. Peut-être que quelques Indiens avaient émigré auparavant dans la région de Senneterre (au cours des années 20 ou 30) et avaient effectué ce travail. Il est certain qu'il y a des Indiens de Waswanipi qui se sont déplacés partout dans la région étudiée et même à l'extérieur. On trouve des Indiens de Waswanipi qui ont épousé des femmes d'autres bandes vivant aussi loin que Sammaur (communication personnelle de Camille Guy). Je pense que 1955 a été la première année où les Indiens de Waswanipi ont participé à l'économie salariale dans une mesure appréciable.

qu'ils engloberaient tous les hommes en santé qui se trouvaient alors au poste. Cela semblerait être le seul cas d'Indiens travaillant pour le National-Canadien soit à la construction soit à l'exploitation.

Dans un rapport antérieur (La Rusic, 1968), j'ai parlé de la portée de l'avènement de l'avion sur le niveau de rémunération des Cris (voir aussi Anderson, 1961). Bien que l'avion ait sans doute eu une influence considérable dans la région, on ne devrait pas le considérer comme la cause nécessaire et suffisante de la participation des Indiens de Waswanipi à l'économie salariale. Certainement la baisse des revenus provenant du piégeage hivernal a été un facteur important, comme l'a été le désir d'acquérir plus de biens matériels de l'économie euro-canadienne. Mais l'utilisation de nouveaux modes de transport a probablement fortement touché les Cris à un moment déterminé, ainsi que la pénurie d'emplois d'été. La Direction générale des Affaires indiennes a réagi à la situation grave en 1957 et 1958, lorsqu'elle a commencé la pêche commerciale dans la région de Waswanipi à titre de projet d'assistance. Bien qu'on la désigne souvent sous le nom d'*Indian Fisheries Cooperative*, c'est en fait une activité de la Direction générale, qui comprend la cueillette et la commercialisation du poisson pris par un groupe d'Indiens pendant l'été. Aux premiers stades de l'entreprise à Waswanipi, on n'a nommé aucun Indien à titre de surveillant, mais présentement quelques-uns occupent cette fonction, bien qu'ils travaillent sous la surveillance étroite de l'agent de développement de la Direction générale des Affaires indiennes. Comme à Mistassini, il n'existe pas de moyen précis pour s'assurer que les "bons" pêcheurs aillent pêcher, on leur offre des rations ou du matériel spécial pour les attirer. Il n'y a pas de contact entre les Indiens et les Blancs. Toutes ces affaires s'effectuent par le truchement de l'agent de développement de la Direction générale. (Vers la fin du présent rapport, il y aura une discussion plus complète de la pêche commerciale.)

Les Indiens de Waswanipi, comme les Mistassins, ont commencé à couper du bois à pâte en 1964, et cela constitua un autre départ important dans l'économie salariale. Il existe deux versions expliquant comment ils ont commencé à y participer. Les fonctionnaires de la Direction générale des Affaires indiennes prétendent qu'ils ont demandé à l'entrepreneur forestier d'embaucher des Indiens. Lorsqu'on a interrogé l'entrepreneur à ce sujet, il a simplement déclaré que les Indiens ont commencé à venir le trouver pour du travail et qu'il a fait le nécessaire pour leur obtenir du crédit et financer l'achat de scies mécaniques, etc. Le travail s'effectuait dans la région du lac Bachelor, et les Indiens de Waswanipi ont reçu une aire de coupe différente de celle des Mistassins. En d'autres mots, l'aire de coupe était divisée en trois grandes sections: sur la première, (le "bon bois") se trouvaient les bûcherons blancs du Québec, sur la deuxième se trouvent les Mistassins et sur la troisième, les Indiens de Waswanipi, ces deux derniers groupes travaillant dans le "mauvais bois". Les seuls contacts directs avec les Blancs se sont effectués par l'intermédiaire de l'entrepreneur ou de son contremaître (woods boss), bien que les Indiens et les Blancs se rencontrassent au camp des bûcherons aux repas. Toutefois, pendant un mois, en 1966, lorsque j'ai pris la plupart de mes repas en compagnie des Indiens et des Blancs, je n'ai pas observé d'interaction directe entre eux dans la salle à manger. Tous les hommes se mettaient en ligne pour se faire servir, comme dans une cafétéria, et ils se rendaient à leurs tables. Les Indiens avaient tendance à manger à la même table et ils conversaient entre eux en langue crise, mais jamais avec les Blancs. Il en était de même dans la salle de récréation où Indiens et Blancs jouaient au pool séparément. Bref, il n'y avait presque pas d'interaction qui en valût la peine.

Les seuls autres secteurs de l'économie salariale à laquelle participent les Indiens de Waswanipi sont ceux du travail de guide et de l'exploration minière. Dans les deux cas, ils restent simplement dans leurs communautés et attendent qu'un Blanc vienne chercher un "Indien" pour exécuter une certaine besogne. C'est uniquement du travail occasionnel qui dure de quelques jours à un mois.

#### Bande de Némiscau

Les Indiens de Némiscau ont participé tardivement à l'économie salariale. C'est seulement au cours des récentes années qu'ils ont eu l'occasion d'y participer, lorsque la

Direction générale des Affaires indiennes a introduit la pêche commerciale dans la région. La méthode de recrutement est identique à celle utilisée pour recruter les Indiens de Waswanipi, sauf qu'à Némiscau, les gens ne sont que trop heureux de passer l'été dans un endroit où le prix des aliments et des produits est de moitié inférieur à celui de Némiscau, et on a presque pas besoin de les persuader. Comme Pothier le mentionnait dans son étude (Pothier, 1968a), la région de Némiscau est la plus éloignée de celles étudiées et le coût du transport des produits y est extrêmement élevé, ce qui explique le coût de la vie élevé à cet endroit.

### Analyse

La première question qui nous vient aux lèvres, lorsqu'on étudie ces chroniques sur les Indiens cris qui commencent à participer à l'économie salariale, peut se formuler d'une manière très simple: "Pourquoi ces Indiens ont-ils commencé d'y participer?" Dans une étude antérieure (La Rusic, 1968), j'ai émis l'hypothèse que les Indiens de Waswanipi ont été catapultés dans l'économie salariale par suite du déclin du commerce des fourrures. Ce déclin, qui fut constaté dans l'ensemble de la région étudiée, était dû à la baisse du marché des fourrures ainsi qu'à la diminution des prises résultant d'un abus de piégeage. J'ai utilisé le mot "catapultés" au lieu d'"attirés" parce qu'il semble qu'aussi longtemps qu'il existera un supplément au revenu, sous forme de prestations d'assurance sociale, les Indiens hésiteront à participer au travail salarial. Il y a certainement beaucoup de réticence à émigrer l'été à d'autres endroits qu'aux camps de pêche. L'expérience des Mistassins dans la région du lac Bachelor en est la preuve, ainsi que le peu d'empressement dont font preuve les gens de Némiscau à émigrer à Matagami pour profiter du marché du travail, bien qu'ils aient eu un besoin significatif de revenu supplémentaire. La répugnance n'est pas aussi marquée chez les jeunes gens, surtout chez ceux qui ont fréquenté l'école (Wintrob et Sindell, 1968), mais la plupart des gens plus âgés ne sont pas anxieux de participer à l'économie salariale. Si la Direction générale des Affaires indiennes fournissait de l'assistance sociale au cours de l'été pour permettre à ces gens de passer leur temps à faire de la chasse de subsistance, ils ne participeraient probablement pas du tout à l'économie salariale.

En fait, l'attrait d'un salaire permanent sur le marché du travail est décevant à première vue. Si le travail s'effectue loin du poste, ou si l'homme ne peut augmenter ses gains avec la chasse de subsistance, il faudrait que le salaire atteigne au moins \$300 par mois pour se comparer favorablement à une ration d'assistance sociale de \$100, si cette dernière situation laisse à l'homme la liberté de chasser. A Waswanipi, les Indiens font preuve de peu d'empressement à participer à la coupe du bois, parce que, pendant qu'ils travaillent, ils doivent nourrir leurs familles avec des aliments achetés au magasin (store food), vu qu'il n'est pas possible de suppléer à leur alimentation avec la nourriture tirée de la forêt dans l'aire de coupe. Un sondage effectué auprès d'une douzaine d'hommes révèle qu'il faut environ \$60 par semaine pour nourrir une famille de quatre ou cinq enfants, et cela avec une alimentation de piètre qualité. Il ne reste plus à l'homme qu'à peine \$50 par mois après les déductions et après avoir payé les aliments. (Je reviendrai sur ce sujet au chapitre de la coupe du bois plus loin dans ce rapport.) Une telle situation a poussé quelques Indiens de Waswanipi à suggérer qu'il serait préférable de pouvoir obtenir une ration, si cela laissait la liberté d'aller pêcher pour assurer sa subsistance, là où il est possible de nourrir une famille avec un tel régime.

Il serait exact de répondre à la question posée plus haut en disant que la plupart des Indiens ont été poussés vers l'économie salariale par la faim, c'est-à-dire l'absence ou l'insuffisance des rations de la Direction générale des Affaires indiennes. Les taux actuels des rations dans la région permettent seulement aux familles de masquer leur faim. Au chapitre sur la pêche commerciale, dans le présent rapport, je suggérerai que certains Indiens seraient sans doute plus à l'aise avec des rations qu'en faisant de la pêche commerciale, où, de fait, ils perdent de l'argent.

Il est particulièrement significatif que les Indiens ne sont pas arrivés sur le marché du travail individuellement. Ils sont toujours arrivés au sein d'un groupe de travailleurs. Dans une série de descriptions de carrières, colligées par Tanner et moi-même (notes prises sur le terrain, "McGill Cree Project", 1967), on retrouve sans cesse la même déclaration concernant l'obtention du premier emploi: "Un homme est venu au poste pour chercher des Indiens et je l'ai accompagné avec mon ami (mon frère, mon oncle, etc.) pour travailler avec lui." On n'a jamais considéré les Indiens que comme des manoeuvres, et à quelques exceptions près, aucun n'a été promu à un poste plus important que celui pour lequel il avait été embauché en premier. Ces exceptions se limitent à l'exploration minière, où quelques hommes, en surveillant d'autres, ont appris certains des aspects plus complexes du jalonnement des concessions minières (i.e. la cartographie, à l'aide d'un magnétomètre ou d'une boussole, etc.) et, occasionnellement, ils obtiennent de l'ouvrage qui est normalement exécuté par des Blancs. Toutefois, il est à noter qu'ils ne sont pas rémunérés au même taux que les Blancs; leur principal avantage consiste en ce qu'ils ont plus de journées de travail.

Même les Indiens qui dirigeaient parfois les équipes indiennes ne pouvaient pas briguer des postes de surveillance. Ils travaillaient simplement comme aides du contremaître, (straw-bosses) ils ne recevaient pas de formation, et n'avaient pas le même statut et la même rémunération que les Blancs. En pratique, l'aide du contremaître était quelqu'un qui interprétait les ordres du contremaître blanc et qui surveillait le travail, sans en avoir l'autorité.

Il est évident que les Indiens ne recevaient aucune formation spéciale pour le travail qu'ils accomplissaient. On supposait toujours que le travail qu'ils exécutaient avait un certain caractère "indien". Même dans les opérations de coupe du bois, on considérait les Indiens comme des employés particuliers. "Ils font du travail propre." "Ils ne causent pas d'incendies de forêt, etc.". Ils n'ont pas besoin de formation pour cette sorte de travail; "cela leur vient naturellement." En fait, ils apprennent toujours en regardant un ami ou un parent. Puisqu'ils ne reçoivent pas de formation officielle, ils ne peuvent accéder à d'autres emplois que ceux dans lesquels les Blancs les moulent en tant qu'Indiens.

Même lorsque le travail équivaut à celui des Blancs, comme dans la coupe du bois, le contremaître utilise à son avantage le statut spécial des Indiens. Lorsque les Indiens de Waswanipi se sont plaints de travailler dans le "mauvais bois", le contremaître et l'entrepreneur leur ont rétorqué: "Vous n'avez pas les mêmes responsabilités que les bûcherons québécois. Ils ont de grosses familles à nourrir et ils doivent payer des maisons, ils doivent profiter du "bon bois" pour pouvoir soutenir leurs familles. Vous n'avez pas les mêmes dépenses et le gouvernement paye vos frais d'hospitalisation et de médecin et vous bénéficiez d'assistance sociale, etc., etc., etc."

Dans la section qui suit, j'étudierai le déploiement de la population active indienne dans la région. Il est bien évident que les Cris travaillent encore dans les mêmes industries aux mêmes conditions et au même niveau qu'ils avaient lorsqu'ils sont arrivés il y a douze ans. A ce moment-là, on les a employés comme de la main-d'oeuvre à bon marché, c'est-à-dire des aborigènes disponibles et volontaires dans la nouvelle colonie du nord. Ils pouvaient constituer les groupes de travailleurs à bon marché. Ils étaient commodes, car ils étaient là toute l'année, ils formaient une population active presque captive, aux besoins de laquelle on n'était pas obligé de satisfaire comme ceux des travailleurs blancs du sud: la sécurité d'emploi, l'avancement, la parité de salaire, l'emploi permanent, ou même la dignité d'être accepté sur un pied d'égalité en tant qu'être humain; les Cris sont devenus un atout important pour les gens qui s'occupaient de développer les industries minière et touristique de la région.

#### ASPECTS ACTUELS DE L'EMPLOI

En visitant la région étudiée, on s'aperçoit immédiatement que les Indiens ont une existence économique fort différente de celle des Blancs. Cette impression se précise

lorsqu'on étudie les taux de chômage à Matagami, Chapais, Chibougamau et aux autres établissements où il y a aussi des Blancs. Il n'y a relativement pas de Blancs en chômage dans ces endroits. Les travailleurs itinérants, qui composent la majeure partie de la population active dans l'industrie des pâtes, (et dans une certaine mesure dans l'industrie minière) ne demeurent pas dans la région lorsqu'ils ne travaillent pas. Les seuls gens en chômage que l'on rencontre sont les Indiens, et ils sont nombreux.

Les renseignements recueillis sur les pages suivantes, (tableaux I à VII), indiquent l'ampleur du chômage chez les Indiens. Ils ont été recueillis au cours des étés de 1965, 1966 et 1967, les documents les plus détaillés venant de Mistassini. Là, d'août à la fin de septembre de 1967, on a fait un sondage auprès de tous les domiciles, pour déterminer les tendances de l'emploi pendant l'été. L'échantillonnage représente de 85 à 90 p. 100 de la population.<sup>6</sup> On a interviewé au total 171 adultes, ou on a recueilli des données sur leurs activités d'été de sources fiables (membres de la famille, parents ou voisins, etc.). On a obtenu des données complètes de 164 Indiens, qui ont formé la base de l'échantillonnage. Vingt personnes de ce groupe, ou 12.2 p. 100, étaient des pensionnés ou étaient des malades chroniques et ont été omis à des fins d'analyses des tendances de l'emploi, ce qui laissait 144 personnes, que l'on peut considérer comme représentant la population active.

Les renseignements sur les Indiens de Waswanipi sont moins précis, mais l'échantillonnage représente près de 100 p. 100 de la population, avec moins de 5 p. 100 d'abstention. Les renseignements ont été recueillis au cours des années indiquées sur les tableaux, et proviennent d'entrevues personnelles et de données, recueillies à l'aide d'un recensement.<sup>7</sup>

Les tableaux sont présentés aux pages suivantes et ils seront suivis d'une discussion.

---

<sup>6</sup>Il n'y a pas de raison de supposer que le 10 à 15 p. 100 qui manque représente un groupe en particulier, ou que cela fausse l'échantillonnage. Certaines des familles qui devaient être interviewées sont parties à l'improviste pour aller dans le bois au début de septembre, et quelques autres se trouvaient à l'extérieur du poste lorsqu'on a fait les visites.

<sup>7</sup>Les renseignements pour 1965 ont été recueillis par Samson et Najmi (notes prises sur le terrain, "McGill Cree Project", 1965), et pour les années suivantes, par l'auteur, au cours des voyages à ces établissements. Les chiffres pour les villes sont fondés sur les renseignements recueillis en 1967 par Tanner (notes prises sur le terrain, 1967, et Tanner, 1968), au lac Doré et à Matagami. Les chiffres de Chapais sont les miens. Je remercie vivement mes collègues de leur collaboration, mais la responsabilité de l'utilisation des données de base me revient.

**Tableau I - Population active des Indiens de Waswanipi  
par activité économique - Été 1965\***

<i>Type d'activité</i>	<i>Pourcentage</i>	<i>Nombre</i>
Coupe du bois à pâte	56	35
Pêche commerciale	20	13
Exploration minière	14	9
Travail de guide (autour des établissements)	7	4
Autres	3	2
<b>TOTAUX</b>	<b>100</b>	<b>63</b>

\*Samson a fait un échantillonnage de 68 à 90 personnes, qu'il appelle la "population active". Par cela, il désigne les travailleurs disponibles. Il a enlevé de son échantillonnage les cinq étudiants et les vieillards pour obtenir le total de 63 personnes ci-dessus. Cela ne comprend pas les chômeurs.

(SOURCE: Samson, 1966: 2 et 16-17).

**Tableau II - Population active chez les Indiens de Waswanipi  
par activité économique - Été de 1967**

(sauf les résidents de Chapais et de Matagami)

<i>Type d'activité</i>	<i>Pourcentage</i>	<i>Nombre</i>
Coupe du bois à pâte	28.5	16
Pêche commerciale	25.0	14
Exploration minière	5.4	3
Travail de guide	7.1	4
Travaux divers	7.1	4
Opérations de scierie	3.6	2
Autres	3.6	2
Chômeurs	19.7	11
<b>TOTAUX</b>	<b>100.0</b>	<b>56</b>

**Tableau III - Population active de Chapais, du lac Doré et de Matagami  
par activité économique - Été de 1967**

<i>Activité</i>	<i>Lac Doré</i>		<i>Matagami</i>		<i>Chapais</i>		<i>Total</i>	
	<i>%</i>	<i>Nombre</i>	<i>%</i>	<i>Nombre</i>	<i>%</i>	<i>Nombre</i>	<i>%</i>	<i>Nombre</i>
Mines			7.0	2	66.6	12	21.0	14
Usine de conditionnement du poisson*			26.0	7			10.5	7
Pêche commerciale*			19.0	5			7.5	5
Exploration minière	57.0	12	7.0	2	5.5	1	23.0	15
Travaux divers	9.5	2	19.0	5	11.0	2	13.5	9
Autres			4.0	1			1.5	1
Chômeurs	33.5	7	19.0	5	16.6	3	23.0	15
<b>TOTAUX</b>	<b>100.0</b>	<b>21</b>	<b>100.0</b>	<b>27</b>	<b>100.0</b>	<b>18</b>	<b>100.0</b>	<b>66</b>

\*Voir La Rusic, 1968, ou Tanner, 1968, pour des précisions au sujet des différences entre le travail dans les usines de conditionnement du poisson et la pêche commerciale.

**Tableau IV - Stabilité de l'emploi - échantillonnage des hommes à Mistassini**  
Été de 1967 - du 1<sup>er</sup> juin au 15 septembre

<i>Activité</i>	<i>Pourcentage</i>	<i>Nombre d'hommes</i>
Employés à temps plein	18.3	30
Employés à temps partiel	53.1	87
En chômage tout l'été	16.5	27
Pensionnés et infirmes*	12.2	20
<b>TOTAUX</b>	<b>100.0</b>	<b>164</b>

\*Les vingt hommes qui figurent dans la dernière catégorie ont été retranchés de l'échantillonnage et les autres 144 figurent dans les prochains tableaux.

● ● ●

**Tableau V - Population active de Mistassini**  
par activité économique importante\* - Été de 1967

<i>Type d'activité</i>	<i>Pourcentage</i>	<i>Nombre</i>
Scierie (D.G.A.I.)	5.5	8
Pêche commerciale (D.G.A.I.)	6.9	10
Construction d'habitations (D.G.A.I.)	14.9	20
(Sous-total: D.G.A.I.)	(27.3%)	(38)
Guide	21.5	31
C.B.H.	3.5	5
Exploration minière	16.0	23
Coupe du bois à pâte	6.2	9
Autres	7.6	11
Chômeurs	18.7	27
<b>TOTAUX</b>	<b>100.0</b>	<b>144</b>

\*Certains Indiens de Mistassini ont travaillé à plusieurs ouvrages. Seuls les plus longs travaux paraissent au tableau.

● ● ●

**Tableau VI - Durée de l'emploi pour les Indiens de Mistassini**  
au cours des 15 semaines de l'été de 1967,  
du 1<sup>er</sup> juin au 15 septembre

<i>Semaines d'emploi</i>	<i>Pourcentage</i>	<i>Nombre d'hommes</i>
15	20.8	30
10 à 14	15.3	22
5 à 9	11.1	16
1 à 4	34.0	49
Aucune	18.8	27
<b>TOTAUX</b>	<b>100.0</b>	<b>144</b>

**Tableau VII - Activité économique des 144 Indiens de Mistassini  
en semaines-hommes\* pour 15 semaines au cours de  
l'été de 1967, du 1er juin au 15 septembre**

<i>Activité</i>	<i>Pourcentage en semaines-hommes</i>	<i>Nombre semaines-hommes</i>
Scierie et construction d'habitations au poste (D.G.A.I.)	4.7	124
Pêche commerciale (D.G.A.I.)	5.7	151
Travail à l'usine de conditionnement du poisson (D.G.A.I.)	1.7	45
(Sous-total: D.G.A.I.)	(12.12)	(320)
Travaux divers au poste provenant de la C.B.H. ou de l'établissement touris- tique du gouvernement provincial	5.1	136
Guide pour les touristes	12.2	326
Exploration minière	7.1	187
Coupe du bois à pâte	1.1	29
Autres	2.1	57
Chômeurs	60.2	1,605
<b>TOTAUX</b>	<b>100.0</b>	<b>2,660</b>

\*1 semaine-homme - 1 homme employé pendant 1 semaine  
 Nombre maximal de semaines-hommes par personne - 15  
 Nombre maximal de semaines-hommes pour 144 hommes - 15 x 144 = 2,660



Une discussion sur la participation actuelle des Cris à l'économie salariale des Blancs présente un certain nombre de complications. De nombreuses variables interviennent simultanément de sorte que lorsque l'on discute un sujet donné, il faut toujours apporter des qualifications. Par exemple, il y a des différences fort importantes entre les divers établissements de la région. Pothier (1968a) a commenté sur l'ampleur de ces différences dans sa discussion sur la complexité des communautés, et en termes de typologie, il ressort évidemment que pour traiter la situation de l'emploi dans la région, on doit se reporter à une localité en particulier.

De la même façon, il importe de préciser la période de l'année à laquelle on se reporte. Les tendances de l'emploi varient beaucoup de l'été à l'hiver, et pour faire une analyse approfondie, il faudrait considérer l'emploi des Indiens pendant l'été; l'emploi occasionnel des Indiens l'année durant; et les occasions d'emplois pendant toute l'année. Et on devrait se situer pour chacune de ces facettes de la question face à une industrie du piégeage plutôt instable et sur son déclin. Le commentaire suivant a trait principalement à la situation de l'emploi au cours de l'été, bien qu'il y ait des ramifications qui s'appliquent à l'emploi occasionnel ou permanent, accessible aux Indiens, au cours de l'année entière.

Une statistique capitale que l'on peut tirer des tableaux II, III et V est le taux de chômage. Ces tableaux présentent une énumération des Indiens qui ont travaillé un certain temps dans l'une des activités mentionnées. Fait à noter, les renseignements ont été recueillis à certaines périodes pendant l'été et ne tiennent pas compte du genre de travail, permanent ou occasionnel. Comme le souligne Tanner (Tanner, 1968), la plupart de ces emplois sont de nature temporaire; et on a tendance à présenter un taux de chômage artificiellement bas. Par exemple, si un homme travaille à l'exploration minière pendant une semaine et "reste assis à ne rien faire" pendant trois semaines en attendant un autre emploi, les tableaux indiquent simplement qu'il travaille à l'exploration minière, et ne mentionnent pas qu'il s'est trouvé en chômage les 3/4 du temps.

Afin de montrer la gravité du chômage dans la région de Mistassini, on y a fait un recensement fort précis au cours de l'été et du début de l'automne de 1967 (du 15 août au 30 septembre). On a obtenu des descriptions d'emploi pour la période du 1<sup>er</sup> juin au 15 septembre pour 164 hommes. Les tableaux V et VI présentent un résumé de ces descriptions d'emplois. Ces renseignements indiquent un taux de chômage absolu de 18.8 p. 100 pour l'été, et révèlent que seulement 20.8 p. 100 des hommes ont été employés à plein temps. En outre, de ceux qui ont été employés à temps partiel, seulement 34 p. 100 ont pu trouver un travail qui a duré jusqu'à un mois.

Pour obtenir des statistiques plus précises, on a établi les tableaux V et VII. Le tableau VII indique l'importance relative de chaque genre d'emploi dans l'économie indienne et fournit un éventail plus complet de l'emploi. Le vocable "semaines-hommes" a été conçu à cette fin. Le renseignement le plus frappant qui ressort du tableau VII est que le véritable taux de chômage dépasse 60 p. 100. Cela, en fait, est plus représentatif de la situation que l'on trouve dans le travail sur le terrain, que les chiffres de 20 p. 100 indiqués dans les tableaux IV et VI. Mais le tableau VII donne des renseignements fondamentaux sur l'importance relative des divers emplois dans le cadre économique de la région de Mistassini.

Il est fort symptomatique que la Direction des Affaires indiennes, qui a plusieurs programmes spéciaux en voie d'exécution en cette région, se trouve seulement à fournir 12 p. 100 des semaines-hommes de travail à Mistassini. De fait, le programme entier de construction d'habitations, les pêches commerciales et la scierie fournissent moins d'emplois à Mistassini que le travail de guide, en réalité, seulement un peu plus de deux fois le nombre de semaines-hommes que la Compagnie de la baie d'Hudson et quelques autres employeurs occasionnels aux environs du poste. La prospection minière paraît aussi avoir un caractère occasionnel. Bien que 23 hommes y participent (16 p. 100 de l'échantillon), seulement 7.1 p. 100 des semaines-hommes d'emploi en découlent.

On peut objecter que les principales sources d'emploi, la construction de maisons et la scierie qui l'alimente, n'ont atteint leur plein rendement qu'en septembre. Toutefois, il demeure évident que même si le programme avait fonctionné à fond pendant tout l'été, à savoir pendant toute la période visée par mon rapport, il n'aurait pas pu fournir plus d'un total de cinq cents semaines-hommes d'emploi, c'est-à-dire environ 20 p. 100 du total requis pendant l'été.<sup>8</sup>

Ces constatations démontrent que les projets de la Direction des Affaires indiennes qui devraient être créateurs d'emplois, comme la pêche commerciale et la construction d'habitations, doivent avoir une très grande envergure pour agir appréciablement sur l'économie. Autre point encore plus important: on a sous-estimé (c'est certes le cas de l'auteur) l'apport du métier de guide comme source d'embauche. Les Cris qui travaillent comme guides (principalement au service des chalets de pêche du gouvernement du Québec) ont les emplois les plus stables. Et malgré son état de sous-développement, cette industrie fournit 12.2 p. 100 de l'embauche. Malheureusement, aucun de ces emplois n'est à l'échelon de la surveillance ou de la gestion. En contraste, la pêche commerciale qui a bénéficié de fortes subventions de la Direction générale des Affaires indiennes, qui a été au centre des préoccupations de cette dernière et a fait l'objet assurément des plus fortes mises de fonds, a fourni seulement 7.5 p. 100 de l'embauche. Par contre, quelques Indiens sont parvenus à des postes clés.

Bien que nous ne possédions pas de données comparables sur l'embauche dans les autres localités, les aperçus sur Mistassini peuvent servir à apprécier leur situation. Les

<sup>8</sup>Ce chiffre se fonde sur l'emploi de 40 hommes à temps continu dans le cadre de ce projet, ce qui est le maximum possible si l'on considère la quantité de travail à accomplir. Sur cette base, il y aurait encore de 1,200 à 1,300 semaines-hommes de chômage en 1967, soit un taux d'environ 50 p. 100.

chiffres d'emploi que Tanner (1968) et moi-même (1968) avons colligés à ce sujet sont probablement trop optimistes et nos deux études ont souligné ce point. Tanner a inclus quelques résumés de carrières d'Indiens afin d'indiquer ses réserves. Des aperçus semblables de trente Indiens de Waswanipi révèlent les mêmes tendances instables et erratiques de l'embauche, entrecoupée de périodes fréquentes et parfois longues de chômage entre les emplois. J'estime que le taux de chômage pendant l'été dans toute la région s'élève à environ 50 p. 100. Le tableau d'embauche de l'hiver serait, il va de soi, différent, puisque la plupart des Indiens se livrent au piégeage. Toute estimation de l'emploi hivernal exigerait une approche plutôt différente au problème de l'analyse du niveau d'emploi. Comme Tanner l'a suggéré dans son étude, la saison d'hiver, pauvre en occasions d'emplois, conduit<sup>9</sup> presque tous les gens à travailler dans le bois où ils souffrent de sous-emploi pendant presque toute l'année.

Les difficultés qu'éprouve celui qui cherche un emploi peuvent être plus pleinement appréciées si l'on dispose les postes disponibles dans la région dans une typologie de durée et de stabilité. J'ai tenté de faire une telle analyse dans mon précédent rapport dans la table *Parameters and Attributes of Job Choices* (1968:29).<sup>10</sup> Dans ma typologie, seuls les emplois dans la coupe du bois à pâte et l'exploitation minière sont stables à l'année. Les emplois d'été stables se limitent à la pêche commerciale, à la coupe du bois à pâte et au métier de guide dans les camps isolés. L'exploitation minière ne peut être considérée comme emploi d'été car les conditions d'embauche excluent l'engagement saisonnier. Tous les autres types de travaux doivent être classés comme occasionnels (à l'exception de quelques emplois de commis à la Compagnie de la baie d'Hudson, ou de postes à la Direction générale des Affaires indiennes). Ceci englobe les travaux à la scierie, à l'usine de conditionnement du poisson, la prospection minière, les fonctions de guide (pour la pêche et la chasse à l'orignal) dans les communautés et les emplois intermittents à la Compagnie de la baie d'Hudson ou à la Direction générale des Affaires indiennes.

Si donc un Indien de notre région désire obtenir un emploi régulier d'été, il a un choix restreint: pêche commerciale, coupe du bois à pâte ou travail de guide dans un camp de pêche isolé. Il ne peut jamais obtenir d'emploi régulier au sein de l'agglomération indienne. Il doit passer l'été sur des lacs isolés ou dans un camp de bûcherons. S'il veut travailler pendant toute l'année, il a deux choix (à l'exception encore une fois de quelques postes à la Compagnie de la baie d'Hudson et à la Direction générale des Affaires indiennes), l'exploitation minière ou la coupe du bois à pâte. Pour la plupart des gens de notre région, s'engager dans l'une ou l'autre de ces voies entraîne un changement de domicile.

Ce bref aperçu de la situation actuelle montre que la participation des Indiens au marché du travail est tout au plus marginale. A l'heure présente, la population indienne constitue avant tout une source de main-d'oeuvre non spécialisée à laquelle on peut faire appel au besoin. Sauf dans le métier de guide, où ses services sont indispensables au fonctionnement des entreprises (et où il occupe le plus bas échelon) sa situation n'est pas à l'abri de la concurrence des Blancs. Étant donné le présent déclin du piégeage, qui va repousser un nombre toujours croissant d'Indiens sur le marché du travail salarié, il va falloir trouver des sources entièrement nouvelles d'emploi pendant toute l'année si l'on désire que l'économie salariale soit considérée comme autre chose qu'un refuge contre la faim pour les Cris.

---

<sup>9</sup> La partie suivante qui traite des pêches commerciales met ce fait en lumière.

<sup>10</sup> Reproduit dans ce rapport au tableau VIII, page 70.

## DEUX SOLUTIONS DE RECHANGE AU PIÉGEAGE

Dans la section précédente, j'ai présenté une vue générale de la participation de l'Indien à l'économie salariale. Dans la présente section, je vais traiter des deux plus importantes catégories d'emploi dans la région: la coupe du bois à pâte et la pêche commerciale. La première offre l'exemple d'Indiens qui tentent d'exploiter, de leur propre gré, une industrie qui commence à prendre son essor dans la région à l'étude; la deuxième offre l'exemple d'un programme gouvernemental pour réduire le chômage.

### La coupe du bois à pâte

J'ai déjà parlé assez longuement de la coupe du bois à pâte dans mon rapport précédent sur Waswanipi. A première vue, on peut penser que la coupe du bois à pâte peut constituer un type idéal de travail pour la majeure partie de la population active indienne, qui est si mal préparée à l'économie salariale. Cette occupation est assez rémunératrice. Le rythme de travail peut varier, la mise de fonds nécessaire est faible, le travail s'effectue en forêt, les groupes familiaux peuvent y participer à la façon des groupes de chasseurs, il n'y a pas de problème linguistique (du moins au plus bas échelon), l'interaction avec les Blancs est faible, et ainsi de suite.

Ce métier présente toutefois certains désavantages, dont l'Indien est profondément conscient. J'ai mentionné la discrimination qui s'exerce contre l'Indien pour ce qui est de l'octroi de secteurs forestiers pauvres. Ce facteur peut réduire de moitié son salaire net, tout en lui imposant un travail plus ardu et pénible qui met également le matériel à plus dure épreuve. Cette discrimination suffirait presque à elle seule à décourager quiconque. Mais il y a d'autres désavantages aussi.

Les camps de bûcherons sont situés dans des régions isolées, où l'approvisionnement en vivres est difficile et coûteux. Le bûcheron itinérant du Québec se loge au camp forestier où il est nourri moyennant \$1.65 par jour. Sa famille ne l'accompagne pas. Par contre, l'Indien vit avec sa famille et il doit se procurer les vivres dans les magasins environnants pour nourrir sa femme et ses enfants. Pour une famille de cinq ou six personnes, les comptes d'épicerie peuvent varier entre \$40 et \$60 par semaine. Et le choix est maigre. La viande qui est à la base de la diète indienne, est tellement dispendieuse que les enfants en ont rarement une ration suffisante. Un homme a déclaré: "Mes enfants n'ont mangé que de la viande en conserve depuis plus d'un an." Et pourtant, les comptes d'épicerie de cette famille qui compte six petits enfants, s'élèvent à environ \$200 par mois.

Les hommes peuvent manger au réfectoire du camp et la plupart le font. Mais il reste toujours la famille à nourrir, ce qui est une tâche très difficile lorsque le magasin le plus rapproché se trouve à six ou sept milles de distance (\$4 aller-retour en taxi). A la lumière de ces observations, il n'y a pas lieu de se surprendre que les familles partent parfois pour une semaine afin de camper sur les bords d'un lac, de chasser et de pêcher. Ils savent que leurs familles mangent mal quand ils coupent du bois. Il leur est impossible de chasser près de la zone d'exploitation forestière; le garde-chasse avertit les Indiens de ne pas chasser à moins de dix milles de la route et de manger leur gibier à une distance semblable. La pêche est possible à petite échelle si les lacs sont poissonneux. Notons toutefois que le lac Bachelor a été vidé de ses poissons en quelques mois, il y a trois ans. La décision de devenir bûcheron suppose que l'Indien accepte de nourrir sa famille à l'épicerie; pour le Cri cela veut dire que la famille mangera mal.<sup>11</sup>

---

<sup>11</sup> Voir Speck (1935) pour un exposé sur l'importance de la nourriture tirée de la forêt (bush food). Wintrob et Sindell soulignent aussi l'importance de ce type d'aliment de nos jours.

Il y a aussi le milieu de l'exploitation forestière. Il y a toujours un camp aux environs qui compte de 100 à 300 hommes, (sans femme et pour la plupart gros buveurs), qui recherchent les femmes et les jeunes filles indiennes et les traitent comme des prostituées. Après avoir subi pendant quelques semaines une situation de ce genre, il n'y a pas lieu de se surprendre que certaines familles préfèrent aller pêcher ou préfèrent envoyer les jeunes filles vivre avec des parents, dans des camps de pêche éloignés, afin de les protéger. Cette situation peut expliquer en bonne partie pourquoi les Indiens de Mistassini ont laissé leurs familles au poste en 1967.

Dans ces circonstances, il n'y a pas lieu de se surprendre que certains Indiens ne s'intéressent pas à la coupe du bois à pâte s'ils ont la possibilité d'obtenir des rations des services de bien-être. Mais comme Hawthorn l'a souligné (1966:115), la réception d'allocations de bien-être "détourne de travailler pour sa subsistance seulement lorsque les occasions d'emploi se limitent à des types d'occupations ardues, risquées ou sans attrait qui ne fournissent aussi qu'un simple revenu de subsistance". La coupe du bois à pâte, comme solution de rechange au piégeage hivernal, qui est l'une des deux occupations permanentes offertes dans la région, peut ainsi afficher un aspect plutôt déplaisant. Ceci aide à expliquer pourquoi le bûcheronnage ne les a pas attirés fortement, en particulier dans la région de Waswanipi.

Dans un contexte différent, par exemple si on leur donnait de bons secteurs forestiers à exploiter et s'ils disposaient de logements attrayants dans une ville indienne, la coupe du bois à pâte pourrait alors revêtir une importance considérable dans la vie future des Indiens. Ceux de Waswanipi entrevoient la possibilité de travailler dans l'industrie, tout en habitant une réserve qui ne serait pas sur la route principale, mais serait suffisamment rapprochée pour leur permettre de se rendre quotidiennement, par autobus, au chantier. L'attrait à long terme de l'industrie pour certains des jeunes Indiens en particulier, serait en fonction de l'accès à des postes supérieurs à celui de simple bûcheron. Il faudrait aussi que les grandes compagnies modifient leur attitude pour ce qui est de l'embauche des Indiens. Au cours des trois étés de l'enquête sur place, nous avons pu constater que la plus importante compagnie de pâte à papier de la région n'avait pas un seul Indien à son emploi, et ce à quelque niveau que ce soit.

De fait, beaucoup des observations faites ici au sujet de la coupe du bois à pâte pourraient bien ne plus être guère applicables dans quelques années. Il y a une tendance vers la mécanisation dans l'industrie qui se réalisera pleinement d'ici 1970. Les hommes travailleront alors en équipe de trois ou quatre, un d'entre eux conduisant un genre de tracteur, communément appelé "Timber jack", tandis que ses coéquipiers couperont les arbres avec leurs scies mécaniques. Lorsqu'on appliquera cette nouvelle méthode d'exploitation, le style de travail changera complètement, passant du genre "brousse" au type "industriel" (voir Tanner, 1968, pour l'explication de ces termes). L'horaire de travail ne pourra plus être flexible, car les machines devront travailler tous les jours.

Le tableau III de mon précédent rapport (La Rusic, 1968:29), qui est reproduit au tableau VIII (page 70) du présent rapport, met en relief les autres caractéristiques de la coupe du bois à pâte qui évolueront appréciablement par suite de la mécanisation des opérations. Il est probable que les revenus, calculés à la pièce, s'élèveront à au moins \$20 par jour pour chaque membre de l'équipe. La compagnie de pâte à papier explique que c'est la production minimale au niveau de laquelle il serait profitable de mettre la machine à la disposition de l'équipe de travailleurs. Le rythme facultatif du travail, qui caractérise l'exploitation forestière actuelle, ne serait plus possible. Au moins un membre de chaque équipe devra acquérir une compétence nouvelle et assez étendue, et l'interaction avec les Blancs s'intensifiera. Le conducteur de la machine devra parler soit français, soit anglais, pour transiger avec les mécaniciens.

Au moment de mon départ de la région à l'automne de 1967, il n'y avait aucun indice qu'on préparait, d'une façon quelconque, les Indiens à ces changements inévitables. L'un de mes derniers gestes a été de demander à un groupe de bûcherons s'ils avaient quelque suggestion à faire pour améliorer l'exploitation forestière pour l'Indien. La première

TABLEAU VIII - Paramètres et attributs des divers emplois

Emploi	Revenu quotidien	Nouvelles spécialisations exigées	Interaction des blancs	Emplacements	Niveaux de fonds minimale	Stabilité	Saison	Genre de travail	Langue de travail
Coupe de bois à pâte	\$10.00	Limitées	Réduite	5 endroits, tous en terrain boisé près du lac Bechebor	Tronçonneuse	Assurée	Toute l'année	Milieu forestier	Sans importance
Scierie	\$10.00	Appréciables	Importante	Près de la rivière Waswanipi	Nulle	Inexistante	Toute l'année	Milieu industriel	Français et anglais
Pêche commerciale	Inférieure à 5 dollars	Limitées	Nulle	Lacs éloignés	Canot et hors-bord	Assurée	Été	Milieu forestier	Cri
Établissement de traitement du poisson	\$15.00	Limitées	Réduite	Matagami	Nulle	Plus ou moins assurée	Été	Milieu modifié	Cri et anglais
Recherche minière	\$10.00 - 20.00 <sup>a</sup>	Appréciables	Notable	Variés, mais toujours en milieu boisé	A peu près nulle	Inexistante	Toute l'année, surtout l'été	Milieu forestier	Anglais ou français
Service de guide	\$12.00 <sup>**</sup>	Limitées	Importante	Miguelon, rivière Waswanipi, camps éloignés	Canot et hors-bord	Inexistante (sauf dans les camps éloignés)	Été	Milieu forestier	Anglais
Exploitation minière	\$25.00	Nombreuses	Importante	Chapais, Matagami, Dumarsaisville	Vêtements de mineur - \$50.00	Assurée	Toute l'année	Milieu industriel	Français
Piégeage	Voir texte	Limitées	Nulle	Territoire de chasse familial	Au moins \$1,500	Assurée	Hiver	Milieu forestier	Cri

<sup>a</sup> Nourriture gratuite en sus. Dans le cas de travail à forfait, le tarif est de 25 à 30 dollars par jour.

<sup>\*\*</sup> Pourboires compris.

réponse faite était pour rire: "Eh bien, vous pouvez suggérer qu'ils tuent le chef de l'exploitation forestière." (On se rappelle qu'il donnait les secteurs forestiers pauvres aux Indiens.) Ils ont ensuite affirmé que les jeunes gens devraient apprendre à conduire les machines afin qu'ils puissent travailler en équipe avec les hommes plus âgés. En agissant ainsi, pensaient-ils, les Indiens pourraient continuer à obtenir des emplois pendant quelques années encore. Enfin, ils n'entrevoyaient pas d'avenir pour les Indiens travaillant en équipe avec des Blancs.

### Pêche commerciale

En 1958 ou 1959, la Direction générale des Affaires indiennes entreprit la pêche commerciale dans notre région. Les premiers essais eurent lieu à Waswanipi et plus tard, en 1962 ou 1963, elles englobèrent le lac Mistassini. Comme la Direction générale des Affaires indiennes considère la pêche commerciale comme un projet important de mise en valeur, on devrait noter certains points. Dans la région de Waswanipi, comme j'ai noté dans mon rapport précédent, le revenu quotidien du pêcheur n'a pas atteint \$5 en 1966. Dans la région de Mistassini, en 1967, les revenus ont également été très faibles et certains pêcheurs ont même perdu de l'argent. Toutefois, les revenus ne constituent pas l'aspect le plus significatif de la pêche commerciale, car il est possible de justifier l'existence de la pêche commerciale même si le revenu par pêcheur est très faible, pourvu qu'il y ait des facteurs de compensation, tels que l'abondance de la "nourriture tirée de la forêt" ou la formation à un emploi. Ce qui paraît bien significatif cependant, c'est que la Direction générale des Affaires indiennes accorde tant d'importance à la pêche commerciale, et consacre tellement de temps et d'argent à une exploitation qui offre de l'emploi à si peu d'Indiens. Au cours des années 1966 et 1967, la pêche commerciale n'a pas fourni plus de 40 emplois à la population active indienne de la région entière.

Le lieu du travail constitue un autre facteur de la pêche dont on doit tenir compte. La pêche commerciale se fait complètement à l'écart de la société blanche. Au plus, trois à six Indiens, parmi tous les travailleurs de l'entreprise, doivent entrer en contact avec les Blancs autres que ceux de la Direction générale des Affaires indiennes. En outre, toute cette organisation de "coopérative" de pêche est imprégnée de paternalisme.

D'après les renseignements tirés des entrevues avec les représentants de la Direction générale des Affaires indiennes et avec certains Indiens, vers la fin des années cinquante, la Direction générale a commencé à s'inquiéter du manque de revenus des Indiens de la région pendant l'été. Le revenu provenant des fourrures déclinait et la Direction générale devait, soit accroître les allocations de bien-être social, soit fournir des occasions d'emploi d'un autre genre. Elle a choisi de mettre sur pied la pêche commerciale. Elle a centré ses premiers efforts dans la région de Waswanipi où abonde l'esturgeon. Il convient de noter que toute pêche commerciale se heurte à de nombreuses difficultés dans notre région. En premier lieu, il y a le problème du transport du poisson au marché de Montréal. En l'absence de bonnes routes et installations d'expédition, les points d'expédition se limitent à Matagami, Senneterre ou Chibougamau. De là, des boîtes de poisson frais sur glace peuvent être expédiées à Montréal, mais non sans quelques risques de pertes à l'occasion. Le problème crucial est de faire parvenir le poisson à ces points. Au début, on expédiait par avion le poisson des lacs éloignés au point d'expédition, où on le mettait en boîte, sur glace, et l'expédiait à Montréal. L'esturgeon convenait bien à ce genre d'opération. Le poisson ne meurt pas dans le filet et on peut le garder vivant jusqu'à ce que leur nombre soit suffisant pour justifier l'envoi d'un avion. De cette façon, il suffisait de fournir un petit émetteur radiophonique à un groupe de pêcheurs indiens d'un lac isolé, grâce auquel ils pouvaient mander un avion chaque fois qu'ils avaient suffisamment de poisson pour charger un avion. Les Indiens se servaient d'une méthode fort simple pour garder le poisson: ils l'attachaient par la queue à une ligne plongeant dans l'eau. Par une matinée appropriée, lorsqu'ils avaient suffisamment de poisson et que le temps était beau, ils appelaient par la radio pour obtenir l'envoi d'un avion. Les Indiens tuaient ensuite les esturgeons et les mettaient en boîte. Ce travail était terminé au moment de l'arrivée de l'avion. On pouvait alors expédier le poisson sans glace au point d'expédition à la tête de ligne.

Naturellement, le transport du poisson par avion n'est pas du tout économique et peut se justifier seulement pour l'envoi de poissons de luxe comme l'esturgeon. On a donc cherché à réaliser quelques économies en installant des glaciers sur les lacs où doit se faire la pêche et en transportant le poisson par voie d'eau jusqu'à la tête de ligne. Il semble possible d'expédier des poissons bon marché, comme le doré, grâce à ce mode de transport.

Si la pêche commerciale au lac Waswanipi portait sur l'esturgeon et le doré, celle de Mistassini visait la truite de lac. La pêche commerciale en ce dernier lac a commencé en 1962 à titre de projet pilote et a connu de l'expansion depuis. Après la première année d'expérimentation, on a cessé l'envoi par avion du poisson du lac Mistassini. On a conclu plutôt des arrangements pour transporter le poisson par voie d'eau à un point près de la route qui suit la rivière la Perche, d'où on l'achemine par camion à Chibougamau.

Les efforts du personnel de la Direction générale des Affaires indiennes, dans le domaine de la pêche, ont été voués principalement à la recherche de solutions aux problèmes de l'entreposage et du transport du poisson. A Mistassini par exemple, en 1966, deux fonctionnaires des Affaires indiennes ont travaillé à plein temps à ces questions, tandis que l'agent indien y consacrait une partie de son temps. En outre, les Indiens les plus qualifiés de Mistassini se sont occupés du service de transport du poisson à Chibougamau ou de la réparation du matériel nécessaire à ce service. En 1967, la Direction générale des Affaires indiennes a posté encore plus de personnel à Mistassini, et a accru le nombre de ses cadres à Pointe-Bleue et à Québec. Le directeur à Québec a fait de nombreux voyages au lac Mistassini; un des commis de la Pointe-Bleue a aidé au maintien de la liste de paie; un surveillant a travaillé à temps entier à la Pointe 21, où il dirigeait les opérations; on a engagé à temps entier un Indien de la Pointe-Bleue ainsi qu'un Indien de Mistassini pour s'occuper du transport du poisson. En outre, la Direction générale des Affaires indiennes a employé à temps continu quatre ou cinq autres Indiens de Mistassini qui ont vu à la mise en boîte du poisson, et ainsi de suite.

Tous ces hommes s'occupaient de la manutention des prises de seulement quatre équipes d'Indiens de Mistassini, à savoir huit familles indiennes qui consacraient tout leur temps à la pêche. Quatre autres familles de Mistassini ont pêché pendant des périodes plus courtes qui vont d'une à trois semaines. La Direction générale des Affaires indiennes a fait venir deux familles indiennes de la Pointe-Bleue pour qu'elles pêchent sur le lac. Mais pendant la majeure partie de l'été, il y a eu plus de surveillants que d'équipes de pêcheurs à l'oeuvre.

La Direction générale a détaché non seulement beaucoup de personnel à cette entreprise, mais elle y a consacré aussi des fonds importants. Les installations de la Pointe 21 ont coûté \$50,000 au bas mot à la Direction générale. En outre, le hangar à bateaux que l'on a construit en 1966-1967 près de la rivière la Perche a coûté environ \$5,000. Cette installation était nécessaire, pour abriter le bateau utilisé par le personnel de cadre, lors de ses visites à la Pointe 21. Les Indiens n'ont pas perdu de temps pour souligner que le bateau lui-même valait \$8,000, quoique ce soit un chiffre exagéré.

Il est douteux que la pêche commerciale puisse être considérée comme rentable en quelque endroit que ce soit de notre région. Même si l'on effectuait des économies au niveau de l'exploitation, de telle façon que les Indiens reçoivent un prix plus élevé pour le poisson, il y a lieu de douter que les lacs de la région puissent soutenir la pêche commerciale. Bien qu'il ne soit pas possible d'étayer cette hypothèse sur des rapports scientifiques, il importe de noter que les Indiens, comme les Blancs de la région, soutiennent qu'il est très facile d'épuiser les réserves en poisson d'un lac. Ils affirment que le poisson croît lentement par suite de la brièveté de l'été et du peu de nourriture à sa disposition dans les eaux. La diminution des prises de poissons dans les régions de Waswanipi et Mistassini en 1967, laisse entrevoir que ces conjectures sont peut-être, en vérité, bien fondées. Bref, on peut douter de la possibilité de faire la pêche commerciale sur tout lac de la région à l'étude. En outre, il est même possible que les ressources de la pêche sportive soient en voie de disparaître au rythme où on poursuit actuellement

la pêche commerciale. Cette éventualité n'a pas échappé au personnel du ministère des Terres et Forêts du Québec. Il a refusé d'accorder des droits de pêche plus étendus à la Direction générale des Affaires indiennes pour ce qui est du lac Mistassini, en raison de ces craintes.

En guise de conclusion, il faut souligner qu'on ne devrait pas considérer la pêche commerciale comme offrant des possibilités d'emploi à long terme. Il s'agirait plutôt d'un genre de travail élaboré afin d'éviter le paiement de prestations de bien-être social. L'expérience de la pêche commerciale peut revêtir une importance considérable pour apprécier les préférences des Indiens relatives au genre de travail, ou pour connaître les attitudes différentes des jeunes et vieux vis-à-vis le travail. Cependant, étant donné la pénurie de protéines dans la diète estivale et leur coût élevé, il semble discutable, tout au moins et peut-être téméraire, d'exporter les protéines du poisson vers le sud afin de gagner de l'argent qui servira à acheter des protéines en conserves dispendieuses, particulièrement lorsque les premières constituent de la "bonne" nourriture tirée de la forêt.

#### QUELQUES COMMENTAIRES EN GUISE DE CONCLUSION

Lorsque quelqu'un a tracé un tableau plutôt sombre des événements, il peut raisonnablement s'attendre à la question suivante: "Quel remède suggérez-vous à cet état de choses?" En guise de réponse, on peut faire une déclaration bien générale et réciter, par exemple, une partie de la litanie plutôt profonde des 91 propositions de Hawthorn (1966: 13-20) qui figurent parmi les ensembles les plus complets et certainement les plus longs. Le problème c'est que le relèvement des Indiens serait fonction de l'application simultanée de la plupart de ces propositions. Leur application fragmentaire aurait probablement peu d'effet significatif. Sous cet angle, on peut comparer son rapport à un document aussi général que le rapport Carter sur la fiscalité qui se révèle brillant à l'analyse, mais dont les recommandations sont trop révolutionnaires et menaçantes à l'endroit d'une classe particulière de la société, pour être appliquées intégralement. On rend un hommage peu sincère au rapport en empruntant certaines de ses recommandations, par bribes, bien que l'auteur ait souligné qu'une telle approche est stérile. Dans le cas des propositions de Hawthorn, il importe de souligner que de nombreux articles requièrent une intervention simultanée, non seulement aux échelons fédéral et provincial mais parfois à l'échelon des municipalités et des industries locales. Il est utile d'analyser le type de collaboration nécessaire et en vérité de préconiser son adoption, mais il serait illusoire de prévoir qu'elle se réalisera très rapidement.

Une réponse plus franche (et plus réaliste) à la question de savoir quels remèdes apporter, peut sembler aussi sombre que l'analyse précédente. Il n'y a tout bonnement aucune solution au présent foyer des problèmes entre Indiens et Blancs dans notre région. En outre, au fur et à mesure que les Indiens accroîtront leurs contacts avec le monde blanc dans le contexte actuel, la situation va probablement continuer à se détériorer. Les problèmes des Indiens de Mistassini, de Waswanipi et de Némiscau sont ceux des autres Indiens des régions sub-arctiques. Leurs difficultés s'identifient aux problèmes fondamentaux des pauvres d'Amérique du Nord (ou du monde), qu'ils soient jaunes, blancs, bruns ou noirs. Certains facteurs bloquent leur mobilité verticale. Ils pourraient réussir, mais ils ne réussissent pas ou ne peuvent pas réussir. Et bien que notre observation concernant l'absence de solution au foyer des problèmes actuels, n'offre pas de promesse, il semble toutefois qu'on fait un pas en avant si l'on admet que les difficultés des Indiens font partie du même problème d'ensemble des pauvres. On peut ensuite se concentrer sur les genres de solutions structurales dont on a besoin pour résoudre cette maladie de la société et, en cours de route, porter un coup à la discrimination contre les Indiens au Canada, en les considérant comme faisant partie intégrante de la société canadienne, même si ce n'est qu'en les groupant au niveau des Blancs qui sont pauvres.

Il semble évident que les programmes "bouche-trou" d'urgence destinés à fournir de l'emploi aux Indiens ou à les former pour des emplois, sont en grande partie inefficaces. Le caractère marginal de programmes fragmentaires, visant à améliorer les conditions de

vie des Indiens, est bien démontré par l'entreprise de pêche commerciale dans notre région et par le projet de construction d'habitations à Mistassini. Comme je l'ai indiqué dans la section III, ces projets de la Direction générale des Affaires indiennes fournissent moins d'emplois que le métier de guide. Toutefois, alors que les emplois de la Direction générale ont été créés spécialement pour les Indiens, la plupart des postes de guides découlent de la politique du gouvernement du Québec d'ouvrir la région au tourisme. Le gouvernement provincial exploite les chalets de pêche et engage les Indiens (bien qu'à des salaires sous la normale) comme guides et employés de chalet. Il est significatif que le gouvernement provincial a conçu les chalets de pêche à titre de mesure pour développer les revenus touristiques du Nouveau-Québec, et non pas comme programme destiné à fournir des emplois aux Indiens. Les Indiens de Mistassini et de Waswanipi bénéficient directement du programme de développement régional et bien qu'ils n'y participent qu'au plus bas échelon à l'heure actuelle, il est possible d'entrevoir le potentiel touristique à longue échéance de la région, ainsi que la nette possibilité que de nombreux Indiens trouvent leur "niche écologique" grâce à l'essor de cette industrie. Chose certaine, l'expansion du tourisme dans la région s'inscrira dans le cadre d'un programme de développement régional et ne constituera pas une méthode "bouche-trou" de fournir des emplois à quelques Indiens. Il s'ensuit que la participation et la sécurité à long terme de l'Indien, dans le contexte de cette industrie, sont mieux garantis parce que d'autres intérêts régionaux auront un enjeu dans sa stabilité et sa réussite. Étant donné la position de force marginale des Indiens de Mistassini et de Waswanipi, il serait peut-être de bonne guerre de s'assurer que les projets de développement, entrepris à leur avantage, soient tellement liés à l'économie régionale que les élites politiques et économiques seront directement intéressées à les appuyer activement.

Il est clair que l'économie indienne de notre région évolue rapidement. L'une des tâches des fonctionnaires de la Direction générale des Affaires indiennes est de rendre les Indiens conscients des répercussions que ces changements auront sur leur vie. "Le piégeage est mort, la chasse est un mode de vie très dur" affirment les fonctionnaires de la Direction générale des Affaires indiennes; les Indiens font écho à ces sentiments avec suffisamment de conviction et de fréquence pour convaincre qui que ce soit que le message parvient à destination. De fait, on justifie l'envoi des enfants à l'école, par la nécessité d'acquérir de nouvelles compétences pour travailler dans la société d'où la chasse sera absente. Même s'il y a du vrai dans l'observation que le "piégeage se meurt", il importe d'attirer l'attention sur ce que cela signifie dans le contexte du Cri du Québec.

L'importance souveraine de la "chasse" dans la culture des Indiens de la région est bien documentée (en particulier Speck 1935). Traditionnellement, c'est une "occupation sacrée". Comme on l'a fait remarquer précédemment (page 55), les Indiens ont fait la chasse dans le contexte d'une économie de piégeage pendant plusieurs siècles. Il faut donc considérer le piégeage à la fois comme une activité économique et le noyau du système culturel des Indiens de Mistassini, de Némiscau et de Waswanipi. A la lumière des répercussions culturelles du piégeage, il semblerait que toute déclaration catégorique sur son avenir devrait se fonder sur des recherches soignées. Bien que les recherches sur lesquelles se fonde ce rapport ne traitent pas assez des aspects économiques du piégeage, pour permettre de faire des prédictions sur sa viabilité dans l'avenir, il n'en est pas moins évident que le piégeage, même en déclin, constitue encore une part beaucoup trop importante de l'économie pour qu'on n'en tienne plus compte. Le piégeage d'hiver demeurera l'activité économique dominante, quoique peu rémunératrice, de la plupart des adultes pendant le reste de leur vie. Pour un nombre limité de jeunes gens, il semblerait plausible de poser en principe que le piégeage (peut-être modifié et modernisé) constitue une occupation économique rationnelle, de concert avec l'emploi d'été dans le domaine touristique. Si nous jetons un coup d'oeil sur la situation économique de notre région aujourd'hui et sur le niveau des compétences (linguistiques, sociales et occupationnelles) des Indiens, il semble réaliste de considérer le piégeage comme une activité économique qui subsistera encore longtemps, bien qu'elle soit peu rémunératrice.

Compte tenu de ce fait, il peut être prématuré de lancer une campagne afin de persuader les Indiens que le "piégeage se meurt" et que la "chasse est démodée". Les Indiens de

notre région font face à assez de problèmes de conflits d'identité (Wintrob et Sindell 1968) par suite de l'envahissement de leur domaine par une société blanche progressive, sans qu'on dénigre leur principale activité culturelle en la qualifiant d'arriérée et de périmée, qui n'est pas suivie par les gens "civilisés". Si trop d'Indiens croient les nouvelles au sujet de la mort du piégeage, il pourra être difficile de les convaincre plus tard qu'il a un rôle quelconque à jouer dans l'économie de l'avenir.

Cet avertissement mis à part, on peut dire que, règle générale, les Indiens constateront que leur avenir économique est lié à celui des Blancs. A l'heure actuelle, les Indiens participent au plus bas échelon de l'économie blanche; ils constituent un réservoir de main-d'oeuvre non qualifiée à bon marché que l'on peut exploiter lorsqu'on en a besoin. Si l'on est d'accord pour que la participation se fasse plus équitablement, on peut se demander quelles mesures on pourrait prendre pour renforcer l'articulation des secteurs indien et blanc.

La Direction générale des Affaires indiennes a eu recours, entre autres, à l'organisation de cours de formation, bien que ceux-ci n'aient eu que des effets marginaux. On a passé des semaines à préparer des hommes à remplir de nouveaux postes, mais même pas quelques minutes de ces cours ont été consacrées à leur expliquer quoi faire lorsqu'ils obtiendraient ces emplois. Pour les Indiens de notre région (et en ceci ils ressemblent beaucoup aux Blancs pauvres) il importe beaucoup plus de suivre un cours sur "Comment le système fonctionne vraiment" qu'un cours de formation proprement dit. Afin de faire son chemin dans la société blanche, la grande société, le macro-système, (selon le nom qu'on veut donner au monde extérieur à sa culture), l'Indien doit être informé des sujets du genre qui suit:

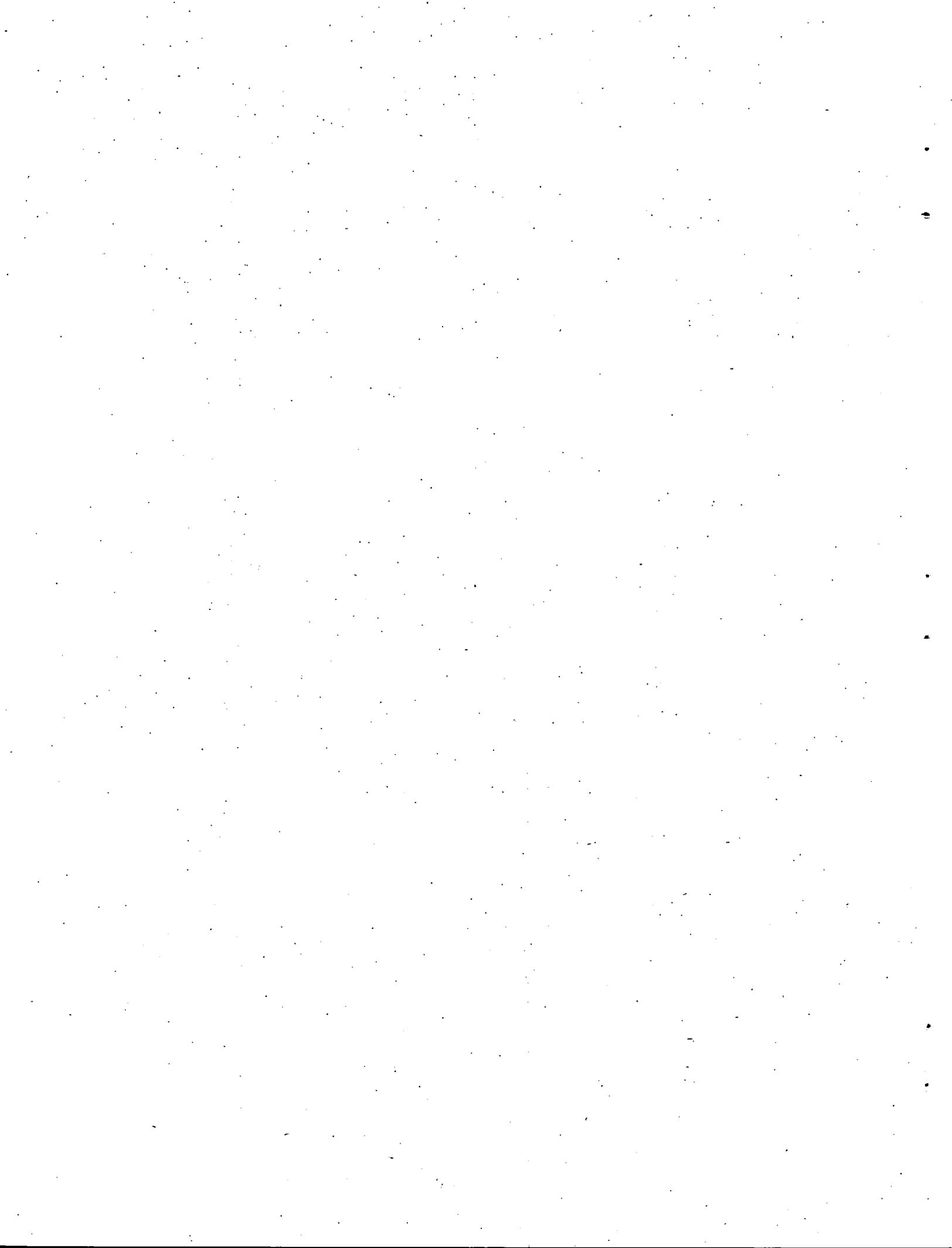
- Comment obtenir un emploi par le truchement du centre de la Main-d'oeuvre?
- Pourquoi la direction met-elle tant l'accent sur la ponctualité?
- Comment perçoit-on l'assurance-chômage?
- Comment le régime d'hospitalisation fonctionne-t-il?
- Pourquoi les rapports entre l'Indien et le médecin changent selon que l'Indien travaille dans une mine ou vit dans une réserve?
- Pourquoi ne permet-on aux Indiens de s'asseoir que d'un côté de la taverne? Ou pourquoi leur en refuse-t-on parfois l'accès?
- Pourquoi les Blancs s'emparent-ils du territoire de chasse d'un Indien et coupent-ils tous les arbres sans demander la permission ou sans accorder une compensation?
- Quelles règles le garde-chasse fait-il observer?
- Qui les rédige? Pour quelles raisons les édicte-t-on?
- Quelle est l'échelle de salaire raisonnable pour la prospection?
- Comment exercer un recours contre un employeur qui vous triche?
- Que pouvez-vous faire d'autre qu'avouer votre culpabilité lorsque la Sûreté vous fait comparaître devant le tribunal?
- Comment exercer des pressions sur les fonctionnaires gouvernementaux?
- Que pouvez-vous faire lorsque les policiers matraquent un groupe d'Indiens?
- Comment obtenir les services provinciaux lorsque les Indiens y ont droit?

On pourrait allonger presque indéfiniment la liste, mais contentons-nous de dire qu'essentiellement l'Indien a besoin du type de renseignement qui lui dit comment le macro-système fonctionne. Aux yeux des Indiens de notre région, le macro-système est, à toutes fins pratiques, le monde des Blancs. Si on leur montre comment il fonctionne, cela ne leur fera pas nécessairement aimer ce monde et, décidément, ce ne devrait pas être le but d'une telle entreprise hypothétique. Toutefois, à un palier, cela pourrait rendre les Indiens fonctionnels dans le monde blanc et, à un autre palier, ils viendraient à être assez au courant de ses artifices pour être en mesure de développer quelque stratégie de défense. Ils auront peut-être alors le loisir d'exercer un choix rationnel et de décider comment ils veulent structurer leur avenir.

# **appendice 3**

## **ÉDUCATION ET CONFLIT D'IDENTITÉ CHEZ LES JEUNES CRIS**

**RONALD M. WINTROB  
ET  
PETER S. SINDELL**



## ÉDUCATION ET CONFLIT D'IDENTITÉ CHEZ LES JEUNES CRIS

### INTRODUCTION

Les 1,500 Cris des bandes de Mistassini, de Waswanipi et de Némiscau habitent une région étendue, au sud et à l'est de la baie James, dans le centre septentrional du Québec (voir la carte). Leur mode de vie traditionnel, fondé sur la chasse de subsistance, le piégeage et la pêche, a changé considérablement au cours des dernières années, en raison de l'expansion considérable des industries forestière et minière dans la région, de la construction de routes, de l'établissement de nouveaux moyens de communications, de l'extension des services gouvernementaux et de la baisse des prix de la fourrure (Chance, 1968). Il s'est produit en même temps des modifications importantes dans les modes traditionnels d'enculturation par suite de l'établissement et de l'expansion des institutions d'enseignement (Sindell, 1968). L'Étude du développement chez les Cris a été conçue pour étudier les répercussions écologiques, psychologiques, économiques, sociales et culturelles de ces changements.

Le présent rapport a pour objet d'étudier de quelle façon l'enseignement en milieu scolaire chez les jeunes Cris influence le développement de leur identité psychologique. C'est un exposé sur le contexte, les buts et les méthodes de notre travail de recherche sur les rapports entre l'instruction et le conflit d'identité chez 109 adolescents de Mistassini et de Waswanipi qui fréquentent l'école primaire ou l'école secondaire à La Tuque (Québec), à Brantford et au Sault-Sainte-Marie (Ontario).

Les expériences de socialisation de ces étudiants alternent entre, d'une part, les groupes traditionnels de chasse, de piégeage ou de pêche et les établissements d'été et, d'autre part, les villes industrielles des Blancs où ils fréquentent l'école. Pour comprendre la différence frappante qui existe entre ces deux milieux, les divers aspects de l'enculturation traditionnelle sont décrits et mis en contraste avec la vie dans les pensionnats. Il est question ensuite des répercussions de l'enseignement en milieu scolaire sur les relations entre parents et enfants. Vu l'importance de la discontinuité dans l'enculturation en raison de la double socialisation des enfants, on établit l'hypothèse que le conflit d'identité durant l'adolescence reflète les efforts de l'individu pour résoudre des incompatibilités apparentes entre deux modèles importants d'identification: le modèle cri traditionnel représenté principalement par le parent adulte et le modèle "blanc" appartenant à la classe moyenne ou à la classe ouvrière et représenté surtout par les professeurs, les conseillers et les parents nourriciers.<sup>1</sup>

<sup>1</sup>Le terme général "blanc" dont les Cris se servent se rapporte à un vaste éventail d'association. Aux fins de la présente étude, le terme "modèle d'identité blanc" s'applique aux Euro-Canadiens tant de la classe moyenne que de la classe ouvrière, la première catégorie ayant une résonance plus particulière pour les jeunes filles, et la deuxième pour les garçons cris. Il conviendrait également de subdiviser davantage les modèles d'identité de la classe moyenne et de la classe ouvrière selon les catégories de Canadiens français et de Canadiens anglais; mais la chose n'est pas essentielle pour la clarté de notre thème central.

Des hypothèses sont présentées sur l'orientation des tentatives faites pour résoudre le conflit d'identité. Les faits sur lesquels reposent ces hypothèses proviennent de notre analyse, faite d'un point de vue clinique, des "Interviews sur l'adaptation des adolescents" qui ont été menées avec tous ces étudiants; à ces données viennent s'ajouter les renseignements recueillis sur place ou obtenus au cours d'entrevues avec d'autres Cris. Afin d'illustrer la nature et l'importance du conflit d'identité, des données sur quatre étudiants sont fournies. Les tentatives effectuées pour résoudre le conflit par la synthèse des deux principaux modèles d'identification sont esquissées dans les deux derniers cas.

#### REMARQUES PRÉLIMINAIRES SUR LA THÉORIE DE L'IDENTITÉ

Le "concept d'identité" est tiré de la théorie du développement de la personnalité élaborée par Erikson (1959, 1963, 1968). Celui-ci considère les années de la puberté et de l'adolescence comme la période de la formation du sens de l'identité. Erikson déclare:

"Le sentiment conscient d'avoir une identité personnelle est fondé sur deux observations simultanées: la perception immédiate de sa propre conscience et de sa permanence, et la perception simultanée du fait que les autres reconnaissent cette identité et cette permanence (1959:23)."

La crise psychologique fondamentale de l'adolescence est le développement et l'affermissement d'un sentiment significatif permanent de l'identité du moi. Le processus de la formation du sens de l'identité peut cependant occasionner un conflit très sérieux. Les sentiments de désespoir et d'échec ressentis par une personne qui ne peut atteindre les objectifs sociaux et professionnels conformes à son idéal du moi sont source d'anxiété et engendrent la confusion des rôles. Si l'adolescent est incapable de résoudre ce conflit d'identité quand il passe à l'âge adulte, il n'acquiert pas le sens de l'identité du moi mais demeure plutôt dans une certaine confusion quant à son identité. Cette confusion est caractérisée par l'incompatibilité des buts poursuivis, la diminution de l'aptitude à prendre des décisions et l'auto-dévalorisation.

La possibilité pour un individu de passer à l'âge adulte avec un sens de l'identité du moi qui prédomine sur la confusion de l'identité, repose sur trois facteurs principaux: 1) la résolution des crises psychosociales antérieures par la prédominance du sens du travail sur le sentiment d'infériorité, de l'initiative sur le sentiment de culpabilité, de l'autonomie sur la honte ou le doute et de la confiance sur la méfiance; 2) la valeur globale des modèles qui peuvent servir à l'identification durant l'adolescence et 3) la possibilité de remplir les divers rôles sociaux, professionnels, etc., qui, pris ensemble, sont conformes à l'image que l'individu se fait de lui-même et renferment le sens qu'il a de l'identité du moi.

Les principaux modèles qui servent de fondement à la formation du sens de l'identité sont les parents ou ceux qui les remplacent. A ces modèles viennent s'ajouter, durant la puberté et l'adolescence, ceux des individus ou des institutions qui représentent les aspects différents et changeants du moi idéal de l'individu. Ce sont, par exemple, les héros culturels légendaires, les étoiles de cinéma ou des sports, les personnages importants dans le monde de la politique, de l'éducation, de la religion, etc. La valeur des divers modèles d'identification, ceux des parents ou des autres, est mise à l'épreuve, ce qui entraîne des réajustements d'ordre émotif. Il en résulte un certain conflit entre les générations, phénomène inévitable dans le processus normal de l'auto-définition de l'adolescent et de son individuation vis-à-vis de ses parents. Ce conflit toutefois est aggravé lorsque les principaux modèles d'identification de l'adolescent incarnent des valeurs culturelles opposées.

#### MÉTHODOLOGIE

Ce rapport présente les données et les hypothèses sur l'éducation et sur la relation entre celle-ci et le conflit d'identité chez 109 adolescents cris des bandes de Mistassini

et de Waswanipi.<sup>2</sup> Les 109 étudiants qui ont répondu à l'Interview sur l'adaptation des adolescents représentent pour ainsi dire tous les adolescents des deux bandes susmentionnées qui fréquentaient l'école en 1967 et 1968. Ce total comprend:

1. Soixante-neuf des soixante-dix adolescents de Mistassini qui se trouvaient à La Tuque au milieu de l'année 1967 (30 garçons, 39 filles).<sup>3</sup>
2. Les vingt-cinq adolescents de Waswanipi qui se trouvaient à Brantford au début de 1968 (11 garçons, 14 filles); (tous les élèves qui se trouvaient à La Tuque et à Brantford fréquentaient l'école élémentaire, de la classe des débutants à la huitième année).
3. Les neuf élèves de Mistassini (7 garçons, 2 filles) et les six étudiants de Waswanipi (3 garçons, 3 filles) qui fréquentaient des écoles secondaires au Sault-Sainte-Marie (de la neuvième année à la treizième) au début de 1968.

Le tableau I montre la répartition de ceux qui ont répondu au questionnaire suivant le sexe et la localité où est située leur école.

Tableau I - Répartition des élèves adolescents de Mistassini et de Waswanipi selon le sexe et la localité où est située leur école

<i>Ville où est située l'école</i>	<i>Garçons</i>	<i>Filles</i>	<i>Total</i>
La Tuque	30	39	69
Brantford	11	14	25
Sault-Sainte-Marie	10	5	15
<b>TOTAL</b>	<b>51</b>	<b>58</b>	<b>109</b>

Les réponses à l'Interview sur l'adaptation des adolescents ont été recueillies à La Tuque en mai et juin de l'année 1967. Les entrevues au Sault-Sainte-Marie et à Brantford ont eu lieu en janvier 1968. Toutes les entrevues se sont déroulées en anglais, de façon discrète et confidentielle. L'Interview sur l'adaptation des adolescents comprend une liste de cent questions; il faut habituellement d'une heure et demie à deux heures pour y répondre. Le questionnaire comprenait plusieurs questions ouvertes afin de faciliter la recherche dans un secteur important au point de vue psychologique et de jouer un peu de cette souplesse propre à l'entrevue clinique. (Voir les Études de cas aux pages 97 et 114 pour la description de quelques facteurs culturels qui ont influencé le déroulement de l'Interview.)

<sup>2</sup>La plupart des membres de la bande de Mistassini vivent d'ordinaire dans le voisinage du poste de Mistassini et du lac Doré quand ils ne sont pas en forêt. La plupart des membres de la bande de Waswanipi vivent d'ordinaire dans le voisinage de Chapais, de Miquelon, de la rivière Waswanipi et de Matagami, quand ils ne sont pas dans le bois. On trouvera la description de ces localités dans l'article de Roger Pothier "*Community complexity and Indian isolation*" (1968a). Il faut remarquer que les familles de Cris sont très nomades pendant l'été car elles tirent profit des divers avantages d'ordre économique de la région, notamment la pêche, le métier de guide, la coupe du bois (on trouvera dans La Rusic 1968a et 1968b une étude de cette mobilité).

<sup>3</sup>Une jeune élève a refusé de se laisser interviewer.

L'Interview sur l'adaptation des adolescents (IAA) a été conçue pour réunir, d'une manière relativement uniforme, un ensemble de données se rapportant au conflit d'identité et à sa solution. L'entrevue avait pour objet d'explorer l'image que se faisait l'adolescent de lui-même et de son moi idéal, de clarifier la nature et l'étendue du conflit d'identité et de déterminer les rapports entre ce conflit et les expériences de socialisation de l'élève dans le milieu traditionnel comparativement au milieu scolaire urbain.

Certaines parties de l'IAA portaient sur les aspirations scolaires, professionnelles et sociales des Cris, sur les anxiétés qui peuvent accompagner ces aspirations, sur leurs perceptions du monde des Blancs, sur les expériences acquises au cours de leurs échanges avec ces derniers et sur la prédominance des symptômes d'insuffisance, d'anxiété et de dépression. En établissant l'IAA, on a utilisé des catégories d'enquête qui ressemblaient à certaines parties du questionnaire sur le changement culturel chez les Cris (Chance, 1966) afin de permettre un contrôle des comparaisons entre les adolescents et les adultes sur des sujets aussi cruciaux que leurs attitudes envers le travail et la formation professionnelle, leurs options professionnelles, les endroits où ils préfèrent vivre et l'importance qu'ils attachent à l'éducation, à la religion traditionnelle et à la pratique qui veut que les parents choisissent les conjoints.

Certains renseignements recueillis au cours d'études sur place ou d'entrevues menées avant l'élaboration de l'IAA ont aidé considérablement à l'élaboration de ce questionnaire. Celui-ci a été quelque peu modifié et complété après avoir été utilisé auprès de 69 étudiants de La Tuque et avant d'être soumis aux étudiants du Sault-Sainte-Marie et de Brantford. Les données de l'IAA ont été complétées par des renseignements obtenus au cours 1) d'entrevues cliniques avec un échantillon d'adultes et d'adolescents; les entrevues ont eu lieu en 1967 et 1968 au poste de Mistassini, au lac Doré, à Chapais, à Miquelon, à la rivière Waswanipi, Matagami et au pensionnat indien de La Tuque, et à l'occasion 2) d'un travail ethnographique sur place en 1966, 1967 et 1968 au poste de Mistassini, au lac Doré, à l'école de La Tuque et en forêt avec un groupe de chasseurs et de piégeurs. Les données recueillies sur place avant et après la présentation de l'IAA ont fourni des renseignements contextuels essentiels à une juste interprétation des réponses et des autres données de l'entrevue.

Durant l'été de 1968, trente-quatre entrevues ont eu lieu dans la région de Mistassini avec des adolescents et de jeunes adultes qui n'avaient jamais fréquenté l'école ou qui n'y étaient allés que durant quelques années. On voulait ainsi disposer d'un groupe de vérification qui pourrait être comparé aux jeunes Cris qui avaient fréquenté l'école plus longtemps. Une version modifiée de l'IAA a été utilisée pour ces entrevues.

Comme on l'a déjà indiqué, ce rapport a un caractère préliminaire puisque l'analyse des protocoles n'est pas terminée. Toutes les données recueillies sur place, les entrevues et les réponses à l'IAA qui concernent les adolescents, leurs frères et soeurs et leurs parents ont été réunies par famille afin de faciliter notre analyse de la dynamique intra-familiale dans la mesure où cette dynamique se rapporte au conflit d'identité. Des analyses statistiques et cliniques plus poussées seront effectuées sur les réponses à l'IAA fournies par l'échantillon total des 109 élèves et sur les réponses données par les 34 autres Cris qui ne fréquentent pas l'école. Les résultats seront incorporés au rapport final de la présente étude.

## L'ENCULTURATION TRADITIONNELLE ET LES CONSÉQUENCES DE L'ENSEIGNEMENT EN MILIEU SCOLAIRE

### Introduction

Très peu d'enfants ont fréquenté, dans le passé, des institutions d'enseignement. D'habitude, ces enfants fréquentaient des pensionnats situés loin de leur foyer, durant des périodes variant de deux à quatre ans. Puis, ils retournaient vivre avec leurs parents

suivant le mode de vie traditionnel de ces derniers. Vu l'opposition de la plupart des parents, le choix des enfants qui devaient se rendre aux écoles se faisait de façon arbitraire par les fonctionnaires du gouvernement et les missionnaires. Depuis que le gouvernement a décidé d'instaurer une politique visant à mettre davantage l'accent sur l'intégration des Indiens au courant général de la vie socio-économique du pays, l'encouragement et l'aide financière qu'il a fournis en vue de la scolarisation des Indiens ont connu un essor remarquable. En conséquence, depuis 1960 la presque totalité des enfants d'âge scolaire de Mistassini et de Waswanipi ont fréquenté l'école et la plupart d'entre eux ont poursuivi des études durant beaucoup plus d'années que ce n'était le cas auparavant. On a construit des écoles au poste de Mistassini (un externat ouvert en janvier 1964) et à La Tuque (un pensionnat inauguré en septembre 1963). Les enfants des familles qui demeurent au poste durant l'hiver font leurs études à cet externat. Cependant, la majorité des élèves de Mistassini et la presque totalité des étudiants de Waswanipi fréquentent maintenant les pensionnats de La Tuque (Québec) et de Brantford (Ontario), pendant que leurs parents sont en forêt,<sup>4</sup> dispersés en petits groupes occupés à la chasse et au piégeage. Quelques étudiants plus âgés fréquentent des écoles secondaires et demeurent dans des familles de race blanche à Sault-Sainte-Marie (Ontario), mais la Direction des Affaires indiennes a maintenant l'intention de prendre des mesures visant à permettre aux élèves de Waswanipi et de Mistassini de poursuivre des études au niveau secondaire dans la province où sont établies leurs familles, soit au Québec.

#### Enculturation traditionnelle

L'introduction généralisée de l'enseignement en milieu scolaire, et tout particulièrement de celui qu'on dispense dans les pensionnats, a eu de profonds effets sur le processus de socialisation des enfants cris. La fréquentation de pensionnats situés à des centaines de milles de leur foyer, et ce pour des périodes de dix mois par année, et en plusieurs cas, à compter de l'âge de six ans, signifie pour ces enfants une rupture radicale dans le processus traditionnel d'enculturation. Tous les enfants qui sont présentement inscrits dans les écoles ont participé au mode de vie traditionnel des Cris, à compter de leur naissance jusqu'à l'âge de six ans sinon plus. La plupart des adolescents compris dans le groupe sur lequel a porté notre enquête n'avaient pas commencé à recevoir cet enseignement avant l'âge de huit ans et, dans certains cas, pas avant leur adolescence. Plus un enfant est âgé quand il entre à l'école, plus il a eu d'occasions de faire l'apprentissage des procédés et des usages propres à sa culture traditionnelle et d'assumer des rôles conformes à cette tradition. En outre, ayant pris sa place dans un groupe de chasseurs et de trappeurs, il a vécu plusieurs expériences qui ont renforcé son attachement aux valeurs traditionnelles et qui influent profondément sur son système de comportement.

Il importe de bien comprendre les concepts traditionnels du cycle de vie car, les aspirations des parents et leurs espérances en ce qui a trait à leurs enfants sont presque en tout point axées sur ces concepts. Les parents se sont intégrés à la vie en société suivant le processus traditionnel de socialisation et, en raison du peu de rapports qu'ils ont eus avec la culture euro-canadienne, ils connaissent très peu les méthodes des Blancs relativement à l'éducation des enfants et les attentes de la société dominante en ce qui

---

<sup>4</sup>Les internats sont dirigés par les Églises (dans le cas présent, l'Église anglicane) en vertu de contrats passés avec la Direction des Affaires indiennes. Au cours des dernières années, le rôle de l'Église a diminué de façon considérable au point qu'actuellement l'Église n'a d'autorité administrative qu'en ce qui concerne les conditions de vie des élèves et ne joue aucun rôle direct dans le programme de l'enseignement. La Direction des Affaires indiennes est chargée directement de préparer tout le programme du cours et aussi d'obtenir et de surveiller les professeurs.

concerne les adolescents. Par exemple, dans la société blanche, on s'attend généralement à ce que les enfants fréquentent l'école jusqu'à ce qu'ils aient terminé le cours secondaire et qu'ils n'assument leur pleine responsabilité d'adultes qu'à l'âge de vingt à vingt-cinq ans. (Se référer aux propos d'Erikson, 1959 et 1968, touchant cet "ajournement psychosocial".) Durant leurs années d'études, les étudiants de culture euro-canadienne sont en général traités comme s'ils n'avaient pas atteint leur maturité et ils sont également très dépendants de leurs parents. La complexité technologique et les besoins en main-d'oeuvre de la société industrielle exigent cette longue période de dépendance et de fréquentation scolaire.

Les adolescents cris, au contraire, commencent traditionnellement à assumer leurs rôles économiques d'adultes à l'âge de la puberté ou peu après et ils contribuent bientôt appréciablement à la subsistance des membres de la famille et du groupe de chasse. Avant l'âge de la puberté, cet apport au groupe de chasse a une certaine importance mais, passé cet âge, les garçons commencent à participer activement à la chasse et au piégeage tandis que les filles apprennent à apprêter les fourrures en vue de les vendre ou d'en fabriquer des moufles, des mocassins et des raquettes. Vers la fin de leur adolescence et au début de la vingtaine, ces jeunes Cris ont acquis l'expérience pratique nécessaire pour se comporter et agir presque de la même façon qu'un adulte. L'arrivée à l'état adulte, et la possession des compétences qu'il sous-entend, est reconnue et célébrée par divers "rites de passage". L'isolement rituel à l'occasion du début du phénomène physiologique de menstruation (ménarche) constitue pour les jeunes filles le "rite de passage" le plus important tandis que pour les garçons, les rites qui accompagnent la "première capture" d'un orignal, d'un ours, d'un castor, d'une perdrix et d'un gibier d'eau jouent un rôle de première importance dans l'accroissement de leur sentiment d'estime et dans le raffermissement de l'image de chasseur et de trappeur qu'ils se font d'eux-mêmes. Cependant, dans le cas des garçons comme dans celui des filles, le mariage constitue ordinairement une condition préalable à la pleine reconnaissance par le groupe de leur état d'adulte.

En raison du climat rigoureux de la région subarctique où ils vivent, des conditions incertaines inhérentes à la chasse et de l'isolement dans lequel se trouve le groupe de chasse, la vie en forêt comporte de nombreux risques, tels que la noyade, les maladies graves, loin de toute aide médicale, le risque de se perdre dans le bois et celui de mourir de froid ou de faim.<sup>5</sup> Une des conséquences de ces conditions de vie est qu'il n'est pas rare de voir des parents mourir très jeunes. D'habitude, le remariage du conjoint qui survit permet de reconstituer la famille nucléaire. La mort des parents, de même que les pratiques courantes d'adoption chez les Cris qui consistent à faire vivre un enfant avec ses grands-parents ou avec d'autres membres de la parenté afin de les aider dans les travaux domestiques, créent des changements importants dans la structure de l'unité résidentielle où grandit l'enfant. Comme il est mentionné dans un chapitre ultérieur, à cause de ces changements apportés dans la composition des membres de la famille, ainsi que la substitution de figures parentales qui en résulte, ces enfants acquièrent et manifestent des liens affectifs plus faibles envers leurs parents ou leurs substituts que ceux des enfants qui grandissent dans des foyers stables.

C'est en observant les agissements de leurs parents et de leurs soeurs ou frères aînés que les enfants apprennent, très tôt dans la vie, les éléments de base de la plupart des rôles qui caractérisent les adultes. La plupart des jeux d'enfants sont caractérisés par un très fort degré d'imitation et, par conséquent, ils constituent une répétition imitative des gestes et agissements des adultes. Par exemple, les petites filles font des pains sans levain (bannock) avec de la boue, fabriquent des hamacs et des sacs de bébé pour leurs poupées et font semblant de faire la cuisson, de coudre, de recouvrir le plan-

---

<sup>5</sup>On n'a plus à craindre maintenant que les gens meurent de famine parce que tous les groupes de chasseurs achètent des aliments au magasin et les apportent avec eux dans le bois. Toutefois, la chose est encore possible, par exemple si les approvisionnements sont perdus ou gâtés. La crainte de la famine demeure donc profonde et assez généralisée.

cher de branches de sapin et d'écorcher les animaux. Des observations faites sur le terrain nous ont permis de constater que des enfants à peine âgés de deux ans et demi "aident" souvent à écorcher les castors en imitant chacun des mouvements que fait leur mère avec le couteau ou l'outil d'os. L'imitation du comportement des parents est encouragée par l'attention qu'elle suscite ainsi que par les sourires approbateurs et les remarques positives des adultes. Durant l'été, on peut souvent voir des petits garçons tirer des boîtes de carton et d'autres objets tout comme s'ils transportaient des fournitures dans des toboggans. Dès l'âge de quatre à cinq ans les garçons font la chasse aux oiseaux et possèdent leur propre sac de chasse, spécialement conçu pour y mettre leurs effets personnels et les oiseaux qu'ils tuent. Les petits garçons installent également des collets à lapins et, avec l'aide des adultes pour les y initier, tendent des pièges à renard, à vison et autre petit gibier, près du campement d'hiver. Quand un animal se fait prendre au piège, il y a beaucoup d'agitation dans le camp et le "chasseur" qui a réussi l'exploit est l'objet de beaucoup d'attentions et d'éloges.

Entre l'âge de quatre à six ans, les enfants commencent à s'occuper régulièrement de tâches quotidiennes telles que prendre soin des soeurs ou frères cadets et transporter du bois, de l'eau et des branches de sapin. Très souvent les enfants accompagnent leurs parents dans les bois pour y chercher des branches de sapin et du bois de chauffage et pour vérifier les collets et les pièges qui sont installés non loin du camp. Plus ils grandissent, plus on leur donne de responsabilités, surtout dans les bois durant l'hiver car le chauffage et les travaux d'entretien du logement nécessitent tellement d'attention et de soins. Plusieurs des tâches qui sont accomplies par les enfants le sont en collaboration avec leurs frères et soeurs, leurs parents ou d'autres membres de la parenté et toutes contribuent directement au bien-être du groupe. Les enfants se rendent compte de la contribution qu'ils apportent et s'enorgueillissent de devenir de plus en plus compétents. Cette habitude de collaboration dans le travail a une grande importance et représente une grande qualité de souplesse d'adaptation en ce sens qu'elle permet au groupe d'utiliser de façon la plus efficace possible ses ressources limitées de main-d'oeuvre.<sup>6</sup>

L'importance accordée à la nécessité de partager la nourriture ainsi que les tâches est une des caractéristiques de la culture traditionnelle des Cris. Les enfants observent ce partage constant qui se fait hiver comme été, entre les divers groupes de parenté, et ils y prennent part activement. Les jeunes enfants vont porter des dons d'aliments cuits qu'échangent les familles d'un même groupe de chasse et, durant l'été, ils vont porter de la bannock, du poisson et du gibier ailé dont les membres de la parenté se font cadeau. L'échange de cadeaux qui se fait entre les groupes de chasse voisins au cours de l'hiver montre bien également que les enfants ont l'occasion d'acquérir très jeunes ces qualités de générosité et d'inclination à partager la nourriture. Le petit enfant qui, par exemple, reçoit des douceurs que sa grand-mère a préparées spécialement pour lui, les partagera avec les autres. L'enfant apprend à répondre, soit immédiatement, soit plus tard, à de telles marques d'affection en envoyant du tabac ou autres douceurs à la personne qui lui a fait un présent. Des observations ont permis de constater qu'en général les enfants sont toujours prêts à partager leur nourriture ou leurs jouets.

L'aptitude à se suffire à soi-même et l'indépendance sont également deux aspects importants du processus d'intégration au groupe culturel traditionnel mais l'autonomie qui en résulte est mise au service de la famille et du groupe de chasse. Dans les bois au cours des mois d'hiver ou au camp de pêche durant l'été, il arrive souvent que les jeunes n'aient pas de pairs ni d'autres enfants du même âge avec qui ils puissent s'amuser et ils doivent apprendre à s'amuser seuls. En outre, les parents imposent très peu de res-

---

<sup>6</sup> Il semble que les enfants qui grandissent actuellement font plus de travaux domestiques et apprennent à les faire à un âge plus tendre parce qu'un grand nombre d'enfants plus âgés sont à l'école et leur absence réduit grandement les ressources en main-d'oeuvre du groupe de chasse. On trouvera dans La Rusie, 1968a, une remarque quant aux répercussions de la fréquentation scolaire sur la constitution et les ressources en main-d'oeuvre du groupe de chasse.

trictions au comportement des enfants. Ils sont libres de manger quand ils le désirent et selon leur faim. L'heure du coucher n'est pas strictement déterminée. Sauf dans des situations visiblement dangereuses comme, par exemple, aller en chaloupe ou en canot sans être accompagnés d'un adulte, ils peuvent explorer les alentours du camp, soit seuls, soit en compagnie de leurs frères et soeurs ou de leurs compagnons de jeu. De cette façon, les enfants acquièrent les aptitudes physiques qui sont nécessaires à l'homme vivant dans les bois et notamment l'art de se déplacer en raquettes et celui de se servir d'une hache ou d'autres outils. Par exemple, nous avons pu observer un jeune garçon de cinq ans qui, alors qu'il apprenait comment utiliser une hache, abattait des arbres de hauteur plusieurs fois supérieure à la sienne (souvent en se tenant sur ses raquettes) et essayait de fendre de gros troncs d'arbres pour en faire des morceaux de bois de grosseur appropriée au poêle à bois.

A mesure que l'enfant acquiert une certaine compétence dans l'art d'accomplir diverses tâches, les adultes commencent, avec affectation, à ne plus s'occuper des manifestations de dépendance comme, par exemple, pleurer ou chercher à attirer l'attention des autres, et ils aident l'enfant à devenir plus sûr de lui-même en l'approuvant ou en l'encourageant lorsqu'il acquiert une nouvelle compétence ou se montre apte à prendre des responsabilités. Durant son enfance et son adolescence, l'enfant apprend à s'orienter dans le bois sans se perdre, dans toutes sortes de conditions climatiques et tout en ayant diverses tâches à exécuter. Par exemple, un garçon doit être capable de reconnaître et d'interpréter la signification des pistes d'animaux sur le terrain de piégeage et de juger si la couche de glace est suffisamment épaisse pour y marcher sans danger. Cette aptitude à se suffire à soi-même et à bien se tirer d'affaire sans l'aide d'autres personnes est d'une importance capitale pour vivre dans les bois.

La culture traditionnelle des Cris, où sont nécessaires à la fois l'autonomie de l'individu et la coopération entre individus, possède des mécanismes favorisant le maintien de la solidarité du groupe, qui ont une grande valeur d'adaptation. Un de ces mécanismes consiste dans le très fort contrôle social sur l'expression manifeste de l'agression. Les observations ont montré que ce terme est défini d'une manière large chez les Cris. Il englobe non seulement les batailles, mais aussi les cas où l'individu élève la voix de façon déplacée, refuse d'obéir à des requêtes directes et conteste directement les dires d'une personne. Cette règle s'applique d'une façon particulière dans les rapports entre parents et entre membres du groupe de chasse. Selon les normes de leur culture, des comportements de ce genre ne sont pas acceptables.<sup>7</sup> Durant toute la durée du processus de socialisation de l'enfant, les batailles, les querelles et les répliques impertinentes sont désapprouvées avec force. Les punitions corporelles sont très rares; on menace surtout de recourir à de telles punitions ou à des représailles surnaturelles ou encore on se sert du ridicule. Cependant, il est permis de rire des marques de faiblesse d'autrui et d'exprimer ses sentiments d'hostilité à son égard de cette façon ou encore, de façon voilée, de répandre des ragots sur son compte, de le taquiner ou, dans des cas plus graves, de l'accuser de sorcellerie.

#### Les conséquences de l'enseignement: milieu scolaire

Avant de commencer de fréquenter l'école, la plupart des enfants de Mistassini et de Waswanipi ont relativement peu de contacts avec les Euro-Canadiens au cours de l'été.<sup>8</sup>

<sup>7</sup> On tolère ce comportement tout en le désapprouvant encore, lorsque l'individu s'enivre et alors on considère qu'il n'est pas responsable de ses actes.

<sup>8</sup> La chose varie dans une certaine mesure d'un endroit à l'autre dans la région. Par exemple, les enfants de Mistassini dont les parents vivent actuellement à proximité des villes de Blancs, comme au lac Doré (à huit milles de Chibougamau), où les enfants de Waswanipi dont les familles vivent à l'intérieur ou près des agglomérations de Chapais, de Miquelon et de Matagami, ont plus de contacts avec les Euro-Canadiens et avec leur système socioculturel. Pour les Cris de Waswanipi, ce phénomène s'est accentué depuis que le poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, au lac Waswanipi, a été fermé en 1964.

Pendant la période préscolaire, les enfants peuvent s'identifier à des modèles qui sont nettement traditionnels: leurs parents, leurs grands-parents, leurs soeurs et frères aînés et les autres membres de la parenté. La majorité de ces parents ne parlent que le cri et ils récompensent, de façon implicite ou explicite, les enfants qui se conforment aux valeurs et aux rôles fondés sur la tradition. Tout récemment, cette façon d'agir a commencé à changer car les enfants plus âgés qui ont été à l'école depuis plusieurs années parlent l'anglais entre eux et affichent souvent des attitudes et des comportements qui se rapprochent de ceux des Blancs.<sup>9</sup>

Ceux qui fréquentent l'école de nos jours sont soumis à des discontinuités culturelles quand ils quittent leur famille pour se rendre au pensionnat et quand ils vont et viennent entre les campements d'été et l'institution scolaire urbaine. Comme les étudiants de Waswanipi et de Mistassini qui ont fait l'objet de la présente étude fréquentaient les écoles de Brantford et de La Tuque, nous nous en tiendrons donc à ces deux écoles dans l'exposé qui suit.<sup>10</sup>

Certaines des premières discontinuités du processus d'enculturation des enfants dans le milieu scolaire urbain, touchent, entre autres, la langue, la nourriture et les règlements. Presque tous les enfants cris arrivent à l'école sans savoir parler l'anglais ou le français. Ils doivent donc apprendre à parler une langue qui leur est étrangère pour ensuite s'en servir pour l'étude des matières d'enseignement.<sup>11</sup> Ces complications linguistiques entraînent souvent des problèmes académiques graves. Les étudiants apprennent assez rapidement à converser de façon convenable en anglais et, en général, prononcent les mots de façon correcte. Ils éprouvent cependant de grandes difficultés dans les domaines de la lecture, de la compréhension des textes et dans celui, plus subtil, de la signification des mots.

Comme tous les enfants, sauf les plus âgés, parlent la langue crise entre eux en dehors de la classe, les étudiants ont très peu d'occasions de pratiquer l'anglais. De plus, ils trouvent très commode de pouvoir parler le cri entre eux afin que leurs conseillers de pensionnat ne puissent pas les comprendre. Par ailleurs, au cours de cette même période, ils ont souvent l'occasion d'entendre parler anglais au cinéma et à la télévision, et de lire des revues et des livres écrits en anglais, tout en n'ayant aucun rapport avec des adultes parlant le cri durant dix mois par année. Comme le processus d'apprentissage de la langue crise par les enfants a été interrompu en les plaçant très jeunes dans des pensionnats, pour les raisons mentionnées ci-dessus au sujet de l'usage de la langue anglaise, les écoliers s'expriment dans un langage qui, en plusieurs façons, devient rapidement du jargon, soit un mélange de cri et d'anglais. Ainsi, d'une part, ces facteurs linguistiques causent de grandes difficultés aux enfants dans leurs travaux scolaires et, d'autre part, ils ont des conséquences néfastes sur leur aptitude à parler à leurs parents dans un cri intelligible.

---

<sup>9</sup>Nous croyons que cet état de chose aura des effets toujours plus grands sur le processus d'enculturation à mesure que les étudiants acculturés retourneront chez eux et constitueront des modèles non traditionnels d'identification et d'émulation. Ces individus jouent aussi un rôle de plus en plus important dans la vie de la localité comme le démontre leur participation au conseil de la bande de Mistassini.

<sup>10</sup>Les données qui ont servi à cette section proviennent, en grande partie, du travail fait sur place à l'école de La Tuque. On y a ajouté des renseignements recueillis à Brantford.

<sup>11</sup>C'est seulement au cours des trois dernières années, qu'on a organisé l'enseignement du français. Les élèves de Waswanipi de la première à la troisième année ont reçu tout leur enseignement en français, mais à peu près tous les autres élèves de Mistassini et de Waswanipi ont reçu tout leur enseignement en anglais.

La nourriture représente un autre problème d'adaptation au mode de vie scolaire. Rares sont les élèves qui se plaignent de ne pas avoir assez à manger, mais tous doivent s'adapter à la différence qui existe entre la nourriture de la maison et celle de l'école ainsi qu'à celle des heures de repas. Au foyer, l'orignal, le castor, le poisson, le pain sans levain et le thé constituent les aliments de base du régime alimentaire, qui comprend une forte quantité de protéines. Durant l'été, le pain (sans levain), le thé et le poisson sont les mets de base. On mange à toute heure et souvent les gens mangent de petites quantités de nourriture plusieurs fois au cours de la journée. A l'école, les enfants doivent manger, à des heures fixes et uniquement trois fois par jour, des repas qui comportent beaucoup moins de viande et de poisson que ceux qui caractérisent le régime alimentaire traditionnel des Cris. Les élèves trouvent que la transition de l'alimentation en vivres provenant des produits de la chasse et de la pêche à celle d'aliments achetés au magasin est très difficile et cependant plusieurs d'entre eux, après plusieurs années passées à l'école en viennent à détester la nourriture tirée de la forêt et le pain sans levain et ils préfèrent et demandent de la nourriture achetée au magasin quand ils retournent à leur foyer à l'été. En raison des nombreuses croyances traditionnelles ayant trait aux qualités salutaires de la nourriture tirée de la forêt et de leurs craintes du manque de nourriture, les parents sont très bouleversés quand leurs enfants disent qu'ils n'ont pas assez à manger au pensionnat et ils aimeraient que leurs enfants puissent se nourrir de viande et de poisson tout comme au foyer.

A cause de l'insistance qui est mise, dans le processus d'acculturation des Cris, sur les découvertes personnelles et sur la confiance en soi, les élèves ont également beaucoup de difficulté à s'adapter à la routine et aux nombreux règlements que l'école doit établir pour répondre avec efficacité aux besoins du grand nombre d'enfants qui lui sont confiés. Les heures de cours, des repas, du coucher, des activités physiques ou autres sont bien fixées et des règles précises délimitent les endroits de l'école que les enfants peuvent fréquenter. Il est très difficile d'expliquer le pourquoi de toutes ces règles aux enfants. Un contrôle très strict est également exercé sur les visites en ville. Les enfants finissent par apprendre à se conformer en grande partie à ces règles mais ils doivent encore être réprimandés assez souvent.

A l'école, les enfants dépendent du conseiller pour tous les effets personnels dont ils ont besoin et notamment pour ce qui a trait aux vêtements de rechange, au savon, au dentifrice, au papier à lettres, aux timbres, etc. Le conseiller ayant beaucoup d'enfants sous sa tutelle, les enfants doivent habituellement faire la queue afin de recevoir ces effets.<sup>12</sup>

Dans un tel contexte, le fait d'attirer l'attention du conseiller est renforcé chez l'enfant, puisqu'il lui faut agir ainsi pour satisfaire à ses besoins personnels. Les situations vécues à l'école, comme celles décrites ci-dessus, affaiblissent l'esprit d'indépendance et de recherche personnelle qui convient si bien à la vie en forêt; en contrepartie, elles fournissent une formation pratique sur le comportement dans un groupe composé de plusieurs membres et dans les relations avec les représentants de l'autorité.

Le pensionnat encourage une certaine autonomie, mais sous une forme individualiste plutôt que sous une forme où un groupe d'individus agissent en collaboration pour le bénéfice du groupe de parenté. Les professeurs encouragent les élèves à se surpasser les uns les autres en répondant aux questions et ceux qui répondent le plus rapidement méritent les éloges du professeur. Cette compétition existe également, et à un très haut degré, dans les activités parascolaires et dans les concours de propreté au dortoir. Cependant, dans certains cas, il arrive que des équipes ou des groupes, et non des individus, rivalisent entre eux. Dans de telles occasions, les membres de l'équipe ou du groupe doivent

---

<sup>12</sup>En vertu du règlement de la Direction des Affaires indiennes, il faut qu'il y ait un surveillant pour vingt-cinq enfants. Mais, comme ce règlement ne tient pas compte du temps libre, chacun des membres du personnel à La Tuque est chargé normalement, en pratique, de trente à quarante enfants.

apprendre à collaborer dans des groupes constitués différemment de ceux auxquels ils étaient habitués, soit des groupes composés de personnes qui n'ont aucun lien de parenté entre elles mais qui sont simplement réunies pour un certain temps dans un but bien défini.

Le cinéma, la télévision, les journaux, les revues, les soirées de danse, les associations et les équipes sportives jouent un rôle important dans la vie scolaire, en tant que moyens informels d'exposer les enfants à l'influence de la culture euro-canadienne. A ce genre d'activité, et tout spécialement au hockey dans le cas des garçons, va la préférence avouée des élèves. Les pensionnats constituant à maints égards des "institutions fermées sur elles-mêmes" (*total institutions*, Goffman 1961), les élèves qui ne fréquentent pas une école où il y a également des enfants de race blanche ont très peu d'occasions de se mêler, de façon appréciable et à l'extérieur de l'école, à des pairs ou à des compagnons blancs. Cependant, grâce à des clubs ou associations qui acceptent des membres d'origines ethniques différentes et à certaines compétitions sportives, les élèves cris finissent par connaître certains de leurs camarades blancs et s'en font parfois des amis.

Les moyens d'information, et particulièrement le cinéma, la télévision, les magazines pour adolescents et les livres de bandes dessinées jouissent d'une grande popularité auprès des étudiants et influent sur leur perception du système socio-culturel euro-canadien. Dans bien des cas, une image déformée de cette société leur est transmise, comme, par exemple, par l'importance accordée par les magazines d'adolescents à l'aspect romanesque de l'amour. On peut également citer en exemple les scènes de violence qui caractérisent de nombreuses émissions de télévision et notamment *Batman* et *Space Ghost*, deux des émissions préférées des jeunes enfants. L'imitation fréquente par les enfants des gestes et paroles de ces personnages de la télévision montre bien l'importance de ces moyens d'information en tant que source de modèles de comportement.

Par l'exemple que leur donnent leurs camarades blancs et le personnel du pensionnat, les élèves cris apprennent également d'autres façons d'extérioriser leur hostilité. En classe, les enfants blancs discutent souvent avec force les points soulevés par les professeurs, les narguent et refusent d'obéir à leurs demandes. Dans les pensionnats, les conseillers et les professeurs, qui sont souvent surmenés et frustrés par les efforts déployés pour prendre soin d'un grand nombre d'enfants, crient parfois des ordres aux élèves, ou, en de rares occasions, en tapent un. Dans un cas de manquement grave à la discipline, l'élève est envoyé chez le directeur qui lui administre une correction avec une courroie.

Tous les enfants doivent normalement effectuer certaines tâches personnelles dans le dortoir et notamment nettoyer leur chambre et faire leur lit. Les enfants plus jeunes ont d'autres besoins simples à exécuter comme, par exemple, nettoyer les plinthes des corridors. Les jeunes enfants prennent plaisir à accomplir ces deux sortes de tâches et ils sont fiers de leurs efforts, tout comme ils le sont des tâches effectuées à la maison. Cependant, les élèves plus âgés établissent une distinction entre les travaux de nettoyage et de rangement de leur chambre, qu'ils sont d'ailleurs toujours prêts à effectuer, et les autres ouvrages qu'ils doivent faire et qui prennent beaucoup de leur temps tels que le nettoyage des salles de bain ou le travail dans les cuisines ou la blanchisserie; en général, ils détestent ce genre de travail et essaient d'en être dispensés. Si on les réprimande, ils apprennent très rapidement à répliquer. Il semble y avoir plusieurs raisons qui puissent expliquer une telle attitude et l'une d'entre elles serait qu'il leur déplaît énormément d'être "traités comme des petits enfants" comme c'est le cas, par exemple, quand les conseillers, qui très souvent sont à peine plus âgés qu'eux, les reprennent constamment et leur disent quand aller se laver les mains et quand se mettre en file pour entrer ou sortir du réfectoire. Un autre facteur possible expliquant cette attitude est qu'ils croient que ce sont là des travaux qui relèvent de la charge du conseiller et que ce sont eux qui les font à sa place. Il leur semble que de tels travaux n'ont aucun rapport avec leurs propres besoins. Quelles que soient les raisons, les étudiants ne s'habituent pas moins à répliquer aux adultes quand ceux-ci leur commandent de faire quelque chose qu'ils détestent.

Bien que les élèves détestent plusieurs aspects de la vie de pensionnat, et notamment la sévérité et les méthodes d'application du règlement, ils aiment cependant plusieurs autres aspects de la vie dans le milieu scolaire. Les sports et autres activités parascolaires représentent pour eux un moyen réel de gratification positive, tout comme les autres occasions qui leur sont données de prendre connaissance de ce qui se passe dans le monde extérieur à l'école. Par exemple, plusieurs élèves s'intéressent vivement à l'actualité tandis que d'autres sont hantés par le désir d'imiter les chanteurs, les étoiles du cinéma et les vedettes du sport qu'ils voient à la télévision ou qui sont l'objet d'articles de revues. Il y a également d'autres élèves pour qui les succès académiques et les bonnes notes sont importants et ont une grande valeur.

Cependant, les attraites les plus importants de l'école sont les rapports humains qui y naissent et s'y développent: amitiés avec des élèves venant d'autres parties du pays et relations étroites avec les conseillers, les maîtres et les membres des familles nourricières. A mesure que les élèves apprennent, durant les cours, les activités ou le travail, à mieux connaître les membres du personnel qui dans plusieurs cas ont leur chambre dans les dortoirs avec eux, plusieurs, et particulièrement les plus âgés, se confient au professeur ou au conseiller qu'ils préfèrent et lui demandent des renseignements et des conseils touchant leurs aspirations pour l'avenir et leurs problèmes. En raison des conflits qui surviennent, à propos des travaux quotidiens et des règlements de l'école, ces rapports étroits sont parfois sujets à des tensions mais il est évident que beaucoup d'étudiants et de membres du personnel de l'école en tirent des satisfactions sur le plan émotif. Il n'est pas rare de voir des membres du personnel emmener des élèves manger en ville les jours de congé, les emmener faire de courts voyages et même recevoir un ou deux enfants en visite durant l'été.

A mesure que les élèves progressent dans leurs études et se familiarisent avec le mode de vie urbain de la culture euro-canadienne, ils accordent de plus en plus de valeur à l'éducation et prennent goût à la vie scolaire. Cependant, les sentiments négatifs qui existent relativement aux questions de règlements et à la séparation d'avec leur famille, demeurent toujours. Les sentiments ambivalents qui en résultent sont transposés dans leur attitude vis-à-vis leur présence à l'école à différentes périodes de l'année.

Ainsi, vers la fin des vacances d'été, les enfants disent qu'ils ne veulent pas retourner à l'école et ils ne sont pas contents d'y être au début. Cependant, vers la période des fêtes, ils se sont réhabitues à la vie de l'école et lorsque vient le moment de retourner au foyer, ils le font à contrecoeur. En arrivant dans leur foyer, ils sont heureux de revoir leurs parents, leurs grands-parents, leurs frères et soeurs, même s'ils se sentent très souvent mal à l'aise avec eux. Vient un moment au cours des vacances d'été où les élèves sont ennuyés d'avoir si peu de divertissements à l'établissement d'été et ils regrettent aussi plusieurs des avantages de la vie à l'école et notamment les bains quotidiens, l'eau chaude et l'électricité. Tout de même, lorsque vient le moment du début de l'année scolaire, il leur en coûte de quitter leur famille et de laisser derrière eux cette liberté plus grande dont ils ont joui durant l'été.

Ces sentiments sont ressentis encore plus vivement quand ils voient les membres de leur famille occupés aux préparatifs du départ d'automne pour les territoires de chasse.

#### Répercussions de l'enseignement: milieu traditionnel

La plupart des parents cris permettent à regret à leurs enfants de fréquenter l'école, tout en ayant le sentiment que les effets en sont mauvais à plusieurs égards. La majorité des parents disent que les enfants qui se sont absentes pour fréquenter l'école durant plusieurs années en reviennent durant les vacances d'été incapables de parler la langue crise de manière convenable, ne voulant pas aider aux travaux de la maison et généralement "sučemuč", c'est-à-dire insubordonnés et impertinents. Nos observations confirment que les remarques des parents relativement au comportement de leurs enfants sont exactes, dans une très large mesure, si on se base sur leurs normes traditionnelles. Cependant, dans

certains cas, les idées qu'ont les parents de ce qui constitue un mauvais comportement, les amènent à mal interpréter les gestes de leurs enfants.

Après plusieurs années passées à l'école, les enfants ont vraiment de grandes difficultés à parler le cri et il leur est difficile de communiquer de façon efficace avec leurs parents, leurs soeurs et frères aînés. Les étudiants les plus âgés parlent presque toujours en anglais (mêlé de mots cris) avec leurs soeurs, frères et pairs. Souvent les parents croient que leurs enfants s'expriment en anglais pour qu'ils ne puissent pas comprendre ce qu'ils se disent. De plus, ils sont portés à associer l'emploi de la langue anglaise à un sentiment d'hostilité à leur égard car lorsque les enfants sont en colère ils crient très souvent des remarques déplaisantes en anglais à leurs parents ou à leurs frères et soeurs. Les parents se plaignent également du fait que leurs enfants se battent et se querellent beaucoup plus souvent lorsqu'ils ont fréquenté l'école, sans égards aux risques possibles de se blesser mutuellement.

Les enfants et les parents ne sont également pas d'accord sur la question des travaux quotidiens au foyer. Les élèves ont l'impression que puisqu'ils ont "travaillé dur" durant toute l'année scolaire pour réussir leurs classes ils ne devraient pas avoir à accomplir toutes ces tâches journalières durant la période des vacances d'été. De plus, ils ont pris l'habitude de recevoir des vêtements propres directement de la blanchisserie et des repas préparés à la cuisine de l'école, et ces services leur manquent. D'autre part, les parents ont l'impression que les enfants ont "paressé" durant toute l'année scolaire sans faire aucun travail réel pendant qu'eux devaient faire face aux difficultés de la vie dans les territoires de piégeage. En conséquence, les parents estiment que durant les vacances d'été les enfants devraient participer aux tâches familiales de lavage, de cuisine, de transport du bois et de l'eau, et autres travaux du genre. Ces conceptions différentes relativement à l'emploi du temps des vacances d'été des enfants aux études, entraînent de nombreux malentendus à l'occasion desquels les enfants plus âgés ont tendance à répliquer à leurs parents.

Dans de telles circonstances, les étudiants développent des sentiments négatifs à l'égard de leurs parents et du mode de vie traditionnel qu'ils représentent. En conséquence, il existe un état d'ambivalence qui caractérise bien leur conflit d'identité grandissant. Leur tendance à exprimer des aspirations sociales et professionnelles centrées, parfois sur leur culture traditionnelle, parfois sur la culture des Blancs constitue une manifestation observable de leur ambivalence.

De leur côté, les parents sont souvent contrariés de voir leurs enfants adolescents se comporter, en termes de la culture traditionnelle, de façon non adulte. Les enfants ayant été absents du foyer durant de nombreuses années au cours de leur période d'enfance et d'adolescence, n'ont jamais eu l'occasion de faire l'apprentissage des aptitudes techniques et physiques nécessaires pour bien réussir une vie en forêt. Les adolescents qui quittent l'école et retournent vivre dans leur famille rendent très peu de services au groupe de chasse durant plusieurs années. Par contre, ceux qui n'ont jamais fréquenté l'école, ou qui y sont allés pour une période relativement courte, peuvent se comporter de façon efficace dans le milieu traditionnel.

Les données que nous avons recueillies indiquent que le conflit atteint son point culminant au début de l'adolescence, soit au moment où les parents sont peînés en constatant que leurs enfants résistent à l'intégration au mode de vie traditionnel et qu'ils s'associent de très près à des groupes de pairs à l'école. L'apparition d'une sous-culture propre à l'adolescence et basée sur des expériences vécues en commun à l'école et dans le milieu des Blancs représente un nouveau phénomène pour les bandes indiennes de Mistassini et de Waswanipi. Au cours des trois dernières années, l'organisation de *Beaver Clubs* florissants, dont les membres organisent des soirées de danse et d'autres activités de groupe, constitue une des manifestations de l'importance toujours grandissante que prend la sous-culture des adolescents cris. Les parents ne sont pas d'accord pour que leurs enfants adolescents restent aux soirées récréatives organisées par les *Beaver Clubs* jusqu'à des heures tardives, d'autant plus qu'ils ne voient pas très bien

leur utilité. En ce qui les concerne, l'apparition de cette sous-culture propre aux adolescents constitue une menace pour la stabilité des contrôles sociaux au sein de la famille et ils réagissent en conséquence. Pour l'étudiant cependant, ce groupe de pairs représente un moyen important d'établir des normes de comparaison pour son propre comportement et un modèle supplémentaire d'identité qui comprend, sous de nombreux aspects, des valeurs caractéristiques de la classe moyenne chez les Blancs.

Malgré ces tensions dans les rapports entre les membres de la famille, des liens affectifs positifs continuent en général d'exister entre les parents et les enfants. Dans la plupart des cas les enfants se sentent malheureux et coupables après qu'ils ont discuté trop violemment avec leurs parents ou leur ont donné la réplique. Même dans de tels cas, il peut survenir des difficultés car, comme nous le disais une de ces adolescentes en pleurs, elle ne pouvait même pas se rappeler comment s'excuser devant sa mère en langue crise.

Les étudiants restent également très attachés et fidèles à un grand nombre de normes traditionnelles comme, par exemple, celles qui ont trait à la générosité et à la coopération dans les relations interpersonnelles, à l'aide aux membres de la famille et de la parenté et au souci du bien-être de parents âgés. L'aptitude à parler et à comprendre la langue crise garde également pour eux beaucoup de valeur. En raison des sentiments forts et positifs qu'ils conservent à l'égard de leurs parents et de leur parenté, ainsi que de la signification profonde et importante que représentent pour eux plusieurs des valeurs et des coutumes traditionnelles, un conflit prononcé d'identité culturelle chez les adolescents cris est très répandu. Ces étudiants ne veulent pas abandonner leur famille et leur culture pour être assimilés dans la société euro-canadienne. Mais ils ne veulent pas non plus renoncer à toutes les aspirations des classes moyenne et ouvrière blanches qu'ils ont acquises pendant leurs études.

#### LE CONFLIT D'IDENTITÉ ET SA RÉOLUTION: FORMULATION DES HYPOTHÈSES

L'examen des protocoles de l'IAA révèle que dès le début de l'adolescence le modèle d'identité "blanc" a pris de l'importance pour les élèves cris qui ont réussi à établir avec un ou plusieurs de leurs professeurs ou conseillers de pensionnat, des rapports leur donnant un certain support affectif et qui n'ont pas éprouvé de graves difficultés d'apprentissage scolaire. A cet âge, les élèves commencent à développer diverses aspirations sur le plan scolaire, professionnel et social, encore imprécises mais qui ne sont nullement traditionnelles. Néanmoins, les relations familiales sont telles que ces élèves conservent aussi de forts liens émotifs avec le modèle d'identité traditionnel.

Les renseignements provenant des questionnaires des élèves de treize et quatorze ans indiquent que d'une part ils désirent poursuivre leurs études, devenir mécaniciens, pilotes de brousse ou médecins, vivre dans des villes, petites ou grandes, et y élever des familles peu nombreuses. D'autre part, ils veulent également être chasseurs et trappeurs, vivre dans les bois et les campements d'été, épouser des jeunes filles crises choisies par leurs parents et avoir de grosses familles dont les membres pourraient éventuellement les aider au piégeage. De leur côté, les jeunes filles désirent devenir hôtesses de l'air, secrétaires ou infirmières tout en gardant le profond désir de retourner dans leurs familles, d'y faire régler leur mariage par leurs parents et de remplir leur rôle traditionnel de femme crise.

A ce premier stade du conflit d'identité, les étudiants n'ont pas conscience des incompatibilités inhérentes à leurs aspirations divergentes. Nos données tendent à démontrer que, dans leur désir de se gagner l'approbation et de leurs familles et des Blancs et de fuir toute confrontation anxigène avec eux, ils cherchent d'abord à résoudre leur conflit d'identité par le recours au développement de phantasmes. Plus précisément, ils tentent par des phantasmes de satisfaire leur désir de s'identifier simultanément à un modèle cris et à un modèle blanc. Dans la mesure où ils y réussissent, il n'y a pas de graves tensions dans leurs liens affectifs tant avec leurs parents qu'avec les substituts parentaux blancs.

Toutefois, ces moyens de résoudre le conflit d'identité ne peuvent plus servir vers la fin de l'adolescence, car le conflit s'intensifie à mesure que des confrontations inévitables et plus violentes se produisent avec leurs parents.

L'examen des réponses données par des élèves de quinze à dix-sept ans montre les faits suivants: 1) il existe fréquemment une disparité prononcée entre les aspirations sociales, scolaires et professionnelles exprimées par ces individus et leurs perceptions des possibilités de réussite, 2) il existe chez les élèves dont les objectifs ressemblent le plus à ceux de la classe moyenne blanche une forte tendance à des sentiments d'impuissance et des craintes d'échec, enfin, 3) on constate que dans certains cas, l'anxiété que provoque le conflit d'identité est suffisamment intense pour causer une psychopathologie identifiable et même prononcée.<sup>13</sup>

On peut tirer de l'examen d'ensemble des données provenant des 109 protocoles de l'IAA, l'hypothèse que les efforts pour résoudre le conflit d'identité s'orienteront dans l'une ou l'autre des directions suivantes: a) vers le modèle d'identité "blanc"; b) vers le modèle d'identité "traditionnel" ou c) vers une synthèse des deux modèles.

#### Orientation vers le modèle d'identité blanc

On pose comme hypothèse que les élèves cris qui ont intériorisé des sentiments de rejet dans leurs relations avec leur famille et ont établi des rapports donnant un support affectif avec les substituts parentaux blancs seront davantage attirés vers le modèle d'identité blanc.

L'angoisse résultant de la séparation d'avec les parents est caractéristique des enfants qui vont à l'école pour la première fois. Pour les jeunes Cris qui vont au pensionnat, la séparation complète d'avec les parents durant l'année scolaire de dix mois cause une rupture importante des relations familiales propre à exacerber les craintes de rejet déjà présentes chez l'enfant et à aggraver sa tendance à interpréter la séparation comme un rejet. Nos observations sur place de l'interaction familiale nous ont permis d'établir que plusieurs enfants éprouvent des sentiments de rejet lorsqu'ils retournent dans leur famille pour l'été et sont durement critiqués par leurs aînés pour leur "paresse" et "leur esprit de révolte". Ces sentiments sont encore intensifiés par les comparaisons désobligeantes que les parents font entre l'étudiant et ses soeurs et frères qui n'ont eu à peu près aucune formation scolaire.

Les adolescents cris mentionnent fréquemment le décès d'un de leurs parents durant leur enfance. Dans notre échantillon plusieurs parmi ceux qui expriment des sentiments de rejet ont été élevés par un beau-parent. Ils ont l'impression que le beau-parent ne s'intéresse pas beaucoup à eux mais seulement à leurs demi-frères et soeurs ou frères et soeurs adoptifs. On a pu constater sur place que pareils rejets se produisent.<sup>14</sup>

On pose comme hypothèse que les élèves qui ont vécu dans des situations comme celles-là ont perdu partiellement le sens de leur valeur personnelle, d'où les sentiments grandissants d'insécurité et d'impuissance qu'ils éprouvent. Le ressentiment envers le parent, auteur du rejet, accroît les tensions dans les liens affectifs familiaux, intensifie le conflit d'identité et contribue à l'identification de l'élève au modèle d'identité blanc.

---

<sup>13</sup>La question de psychopathologie qui résulte du conflit d'identité auquel on n'a pas apporté de solution sera illustrée et étudiée en détail dans le rapport final sur nos recherches mais on en trouvera un exposé préliminaire dans Wintrob, 1968b.

<sup>14</sup>On trouvera un exposé de l'un de ces cas dans Wintrob, 1968a, cas n° 4.

L'intériorisation des sentiments de rejet a pour effet d'éloigner l'individu du modèle d'identité traditionnel. Il existe toutefois des facteurs qui tendent à le rapprocher du modèle "blanc". On pose comme hypothèse que le plus important de ces facteurs est l'établissement de rapports ayant une signification affective avec les professeurs, conseillers, familles nourricières blanches qui servent de substituts parentaux représentatifs de la classe moyenne ou ouvrière chez les Blancs. Les résultats de l'IAA de même que les observations faites dans les pensionnats démontrent qu'un nombre considérable d'élèves cris établissent des liens étroits et réconfortants avec leurs professeurs, conseillers ou parents nourriciers. Dans certains cas, toutefois, de profonds sentiments de rejet parental sont à la base de cette recherche chez l'élève de rapports de substitution. Il en résulte que la stabilité des rapports est compromise dans la mesure où l'étudiant transfère sa crainte d'être rejeté par ses parents aux substituts parentaux blancs.

Un ami intime ou un frère aîné identifié aux Blancs peut aussi servir de modèle important d'identification et favoriser la polarisation du modèle "blanc". Enfin il est possible, vu l'évolution constante des valeurs parentales, que ce soit les parents eux-mêmes qui, explicitement ou implicitement, orientent l'enfant vers le modèle d'identité blanc.

Les tentatives de résoudre le conflit d'identité par orientation vers le modèle blanc se heurtent à nombre de difficultés. L'étudiant entreprend sa démarche avec une image de lui-même dévalorisée et un sentiment d'inaptitude provenant des sentiments intériorisés de rejet parental. Lorsque la polarisation est exercée par le modèle d'identité blanc, les sentiments d'impuissance et les craintes d'échec dans la réalisation des désirs d'appartenance au monde des Blancs se manifestent. Ils augmentent lorsque l'étudiant se rend de plus en plus compte de la condescendance et des préjugés que les Blancs manifestent à son égard. Il s'ensuit des sentiments de désespoir et d'isolement affectif qui accroissent l'angoisse et augmentent le conflit d'identité au lieu de contribuer à le résoudre.

La mesure dans laquelle l'identification au modèle blanc est une solution heureuse du conflit d'identité dépend du degré d'harmonie entre les objectifs de l'élève, sa capacité de les réaliser, ses chances d'accès à la société dominante blanche (Chance 1965; Graves 1967; Berreman 1964; Parker 1964) ou l'encouragement qu'on lui donne à cette fin.

#### Orientation vers le modèle d'identité traditionnel

On pose comme hypothèse que l'orientation vers le modèle d'identité traditionnel cris se produira principalement lorsque l'enfant aura fait son entrée à l'école assez tard (après dix ans) auquel âge l'intégration au groupe culturel traditionnel est fort avancée. Dans pareils cas les comportements traditionnels quant aux rôles qui conviennent aux deux sexes auront été renforcés et les modes traditionnels de satisfaction, fortement intériorisés. Mais pour que ce processus d'intégration culturelle entraine chez l'enfant un engagement affectif solide envers la vie traditionnelle, il doit éprouver de la sécurité dans ses relations avec ses parents, sa famille et les autres personnes qui ont joué des rôles clefs dans sa socialisation préscolaire. Si ces conditions sont remplies, on peut supposer que les forces de polarisation du modèle traditionnel seront maintenues durant les années subséquentes de formation scolaire dans le milieu urbain blanc et accrues durant les étés passés en famille. La dévalorisation implicite ou explicite par les Blancs des valeurs acquises et modes traditionnels de comportement provoqueront vraisemblablement des réactions de retrait défensif chez ces élèves et favoriseront la polarisation du modèle d'identification traditionnel. Il n'en résulterait cependant pas de dévalorisation de l'image faite de soi-même comme on la remarque dans le groupe décrit précédemment.

On pose comme hypothèse que ce genre d'orientation réussira à résoudre le conflit d'identité avec succès si les rôles traditionnels, tels quels ou modifiés, peuvent encore être assumés et procurer des satisfactions à l'individu lorsqu'il quittera l'école.<sup>15</sup>

### Synthèse des modèles d'identité

Le troisième moyen d'apporter une solution au conflit d'identité est d'effectuer la synthèse des deux modèles, "traditionnel" et "blanc". On pose comme hypothèse que pareille synthèse se produira dans les conditions suivantes: 1) s'il a existé des rapports affectifs positifs entre parents et enfants durant l'enfance et si ces liens sont renforcés durant l'été lorsque l'élève retrouve sa famille; 2) si les parents encouragent jusqu'à un certain point ou du moins ne s'opposent pas fortement aux aspirations scolaires et professionnelles de l'élève; 3) s'il s'établit des rapports affectifs positifs avec a) les Blancs (professeurs, conseillers, familles nourricières) et b) les Indiens (parent, frères et soeurs ou amis plus âgés dont l'orientation vers la culture blanche ne s'est pas accompagnée du rejet des valeurs indiennes et des liens personnels) qui servent de modèle à l'élaboration chez l'élève d'un idéal du moi et raffermissent ses aspirations, enfin 4) si les objectifs sociaux, scolaires et professionnels du sujet sont conformes à ses possibilités de réalisation.

Lorsque cette synthèse des modèles d'identité est réussie, on pose comme hypothèse qu'il y aura diminution de l'anxiété et solution du conflit d'identité. L'élève réussit à intégrer utilement des valeurs et systèmes de comportement qui sont le propre de la culture dominante, celle des Blancs, sans se détacher psychologiquement de sa famille et des valeurs culturelles qu'elle représente. Pour que ce processus soit réussi il faut que l'individu connaisse suffisamment les institutions du monde des Blancs (économiques, juridiques, sociales et politiques) et puisse y accéder afin de poursuivre efficacement ses objectifs. Il faut que l'individu puisse trouver dans sa région même un champ d'action afin de garder des contacts avec sa famille et sa communauté.<sup>16</sup>

---

<sup>15</sup>C'est une question d'importance vitale pour le mode de vie futur des Cris de Mistassini et de Waswanipi. L'étude du développement chez les Cris (McGill Cree Project) démontre qu'il est de moins en moins probable qu'ils puissent garder leurs rôles traditionnels. Ils reconnaissent la nécessité d'apporter des changements parce qu'ils sont convaincus que le piégeage perd de sa valeur économique. Les emplois de "Blancs" comme le jalonement de concessions minières et la coupe du bois, sont considérés comme des solutions de rechange et sont réinterprétés sous l'angle des valeurs traditionnelles (La Rusie 1968b; Tanner 1968). Un emploi comme pilote de brousse est grandement apprécié par les jeunes qui veulent garder des liens étroits avec leurs familles et leur région, et qui aspirent en même temps à apprendre un métier technologiquement plus complexe et à obtenir un emploi rémunéré. Les adultes apprécient également le rôle de pilote de brousse parce qu'il leur permet de garder leur mode de vie préféré de piégeurs et de chasseurs. En conséquence, le métier de pilote de brousse peut être réinterprété comme un rôle traditionnel modifié.

A un autre point de vue, l'étude d'interviews qu'on vient de terminer avec 34 adolescents et jeunes adultes de Mistassini et de Waswanipi qui possèdent peu ou point d'expérience de l'enseignement, révèle qu'ils reconnaissent, eux aussi, que la vie en forêt qui ne consiste qu'à piéger et chasser perd de plus en plus de valeur. Ils aimeraient s'inscrire à un cours de formation professionnelle et, en général, ils préfèrent que leurs enfants fréquentent l'école plus longtemps pour pouvoir ensuite obtenir un emploi rémunéré.

<sup>16</sup>Les données recueillies par l'équipe de recherches indiquent qu'il y a actuellement des possibilités bien limitées dans ce domaine, mais le fort potentiel d'exploitation future de mines, de bois de charpente et de ressources hydrauliques de la région, ainsi que l'expansion du tourisme et d'industries secondaires, indique qu'il y a des possibilités

L'ensemble des protocoles de l'IAA, provenant des adolescents de Waswanipi qui fréquentent les écoles de Brantford et de Sault-Sainte-Marie, permet de vérifier une autre hypothèse, à savoir que la synthèse des modèles d'identité a plus de chances de se produire chez les élèves de Waswanipi. Cette hypothèse repose sur des rapports de recherches et de notes prises sur le terrain dans le cadre du "McGill Cree Project" (La Rusic, 1967; Tanner, 1967) qui montrent que les adultes de la bande de Waswanipi, contrairement à ceux de la bande de Mistassini, ont un degré d'instruction plus élevé et des attitudes plus positives vis-à-vis les rôles professionnels non traditionnels et les études de leurs enfants et sont plus au courant du système économique euro-canadien.

#### RÉSULTATS DE LA RECHERCHE: ANALYSE PRÉLIMINAIRE

Cette section présente des observations sur des cas individuels qui illustrent le conflit d'identité et sa résolution. On a cherché tout particulièrement à illustrer les efforts qui ont été faits pour résoudre ce conflit grâce à une synthèse des modèles d'identité. Quelques données statistiques sont présentées qui aident à situer les exemples dans le cadre de notre étude. Le rapport final contiendra des analyses statistiques et des études cliniques approfondies permettant de préciser l'étiologie du conflit d'identité et de vérifier les hypothèses précédemment formulées.

Au total, on a interrogé 109 personnes; 51 des interrogés étaient de sexe masculin et les 58 autres, de sexe féminin. Voici la provenance des réponses obtenues: 15 élèves (dont 9 de Mistassini et 6 de Waswanipi) fréquentant l'école secondaire du Sault-Sainte-Marie, 69 adolescents inscrits aux écoles élémentaires de La Tuque et appartenant à la bande de Mistassini et 25 adolescents de Waswanipi fréquentant l'Institut Mohawk à Brantford.<sup>17</sup>

D'après l'examen d'ensemble de chaque IAA, on a classé les réponses selon qu'il y avait un conflit d'identité clairement défini (C), une synthèse des modèles d'identité (S), l'orientation vers le modèle traditionnel d'identité (T), enfin des signes de psychopathologie (P). On n'a pas rangé isolément les cas où il y avait orientation vers un modèle d'identité "blanc" parce que dans la plupart de ces cas le conflit d'identité ressortait nettement ce qui les rangeait sous la catégorie (C). La majorité des élèves chez qui on a reconnu des signes de psychopathologie étaient des individus qui ont tenté, sans grand succès jusqu'ici, de résoudre leurs conflits d'identité par une identification au Blanc, devenu pour eux modèle polarisateur.

On aura compris d'après ce qui précède que dans certains cas on trouve et un conflit d'identité et des symptômes de pathologie, les deux étant manifestes. D'autres cas permettront de constater qu'il y a conflit d'identité et synthèse des modèles. Si un élève peut appartenir à plus d'une catégorie, c'est que le processus de formation du sens de l'identité est étudié à un moment où l'élève n'est pas sorti de son adolescence. Il tentera durant cette période de sa vie de résoudre le conflit de plusieurs façons et il faudra pour en connaître l'issue une évaluation complémentaire à la fin de l'adolescence

---

- grandissantes d'emplois pour les Cris qui possèdent une compétence appropriée au point de vue technique, professionnel et linguistique. Des emplois comme ceux d'opérateur de matériel lourd, d'ingénieur, d'électricien, de pilote de brousse, de technicien radio, de comptable, de professeur, de secrétaire et d'infirmière, ne constituent que quelques-uns des rôles possibles qui permettront aux élèves de continuer à vivre dans la région.

<sup>17</sup>Le nombre comparativement prépondérant des élèves de Mistassini reflète l'importance plus considérable de la bande de Mistassini (900 à 1,000 personnes), par opposition à celle de Waswanipi, qui n'en compte que 400 ou 500.

(étude que les auteurs désirent effectuer plus tard). Par conséquent le nombre total de cas (C), (S), (T) et (P) est supérieur à celui du nombre des étudiants interrogés.

Des 109 élèves interrogés, 46 (42 p. 100) donnent des signes nets de conflit d'identité. Dans 39 cas (36 p. 100) il semble bien y avoir une synthèse des modèles d'identité. Les réponses de 36 adolescents (33 p. 100) révèlent une orientation nette vers le modèle traditionnel. Enfin la confusion dans le sens de l'identité caractérise 16 sujets (14 p. 100) dont les efforts de solution du conflit ont été ratés au point où l'on peut discerner des symptômes de psychopathologie. Le Tableau II donne la répartition de ces quatre catégories selon le sexe et la localité où se trouve l'école.

Tableau II - Répartition des cas clairement identifiables de conflit d'identité (C), de synthèse des modèles d'identité (S), d'identification au modèle traditionnel (T) et de psychopathologie (P) selon le sexe et la localité où se trouve l'école

École	(C)		(S)		(T)		(P)	
	M	F	M	F	M	F	M	F
La Tuque	7	22	16	5	11	13	1	12
Brantford	7	2	2	4	4	8	1	1
Sault-Sainte-Marie	6	2	8	4	0	0	1	0
Total	20	26	26	13	15	21	3	13

Si l'on compare les résultats des élèves à l'école secondaire avec ceux des élèves de l'école élémentaire on constate ceci: alors que le conflit d'identité caractérise les premiers (53 p. 100) par rapport à ceux dont la scolarité est plus faible (40 p. 100), l'incidence des synthèses des modèles d'identité augmente en fonction de la fréquentation scolaire dans les agglomérations urbaines. Ainsi, dans 80 p. 100 des questionnaires recueillis auprès des élèves de l'école secondaire du Sault-Sainte-Marie, on constate clairement la synthèse des modèles d'identité comparativement à 29 p. 100 des sondages de La Tuque et de Brantford. De plus, un seul élève (au secondaire) sur quinze a présenté des symptômes nets de psychopathologie comparativement à 15 (16 p. 100) parmi les 94 élèves à l'élémentaire qui ont répondu au questionnaire. Contrairement à notre hypothèse, il n'y a pas d'écart statistiquement significatif dans les classements globaux de (C) et (S) entre les étudiants de Mistassini et ceux de Waswanipi.

Le nombre relativement faible d'élèves des écoles secondaires permet difficilement d'établir des comparaisons significatives mais les résultats tendent à démontrer que dans la mesure où la scolarité se prolonge dans un milieu urbain dominé par les Blancs, tout particulièrement si les adolescents cris habitent dans une famille blanche, le conflit d'identité se trouve de plus en plus résolu, et avec succès, grâce à la synthèse des modèles d'identité, et on trouve peu de confusion dans le sens de l'identité ou de symptomatologie manifeste. Enfin, à mesure que les études se prolongent, l'orientation vers le modèle traditionnel d'identité devient un moyen de moins en moins courant de résoudre le conflit d'identité. On n'a constaté aucun cas d'orientation vers le modèle traditionnel (T) chez les élèves à l'école secondaire. La principale raison en est que ceux dont l'orientation est fortement traditionnelle ont tendance à interrompre leurs études plus tôt.

#### Étude de cas

Les observations qui suivent sont tirées de quatre questionnaires; chaque cas comprend un résumé et une brève analyse visant à esquisser les principales zones de conflit

inconscient ressortant des réponses au questionnaire. Il existe deux indices importants de ce conflit: le degré d'anxiété se manifestant au sujet de certaines questions spécifiques posées durant l'entretien et la nature des contradictions relevées dans les réponses aux questions destinées à explorer des sujets clés comme les attitudes parentales, la solidité des relations entre les membres de la famille, les aspirations et perspectives pour l'avenir et les sentiments d'inaptitude.

Les quatre cas choisis illustrent la formation du conflit d'identité, les traits caractéristiques du conflit aigu lié à la polarisation du modèle blanc et la nature des premiers et subséquents efforts pour résoudre ce conflit par la synthèse des modèles d'identité.

Un des problèmes fondamentaux dans l'étude du conflit d'identité est de démontrer sa présence à la puberté ou au début de l'adolescence lorsque l'aptitude du sujet à exposer ou même à exprimer verbalement ses sentiments intimes est souvent fort restreinte. C'est ce problème qui a semblé le plus grave pour la recherche sur les jeunes Cris vu leur réticence caractéristique déterminée par leur culture (voir Preston, 1966). La réticence à parler de ses sentiments, tout spécialement les émotions négatives de colère ou de déception ayant trait aux parents ou aux substituts parentaux et la répugnance, d'origine culturelle, à spéculer sur un avenir incertain ont été les deux obstacles qui ont rendu le plus difficile l'obtention de renseignements précis. C'est au début de l'adolescence que se sont le plus manifestées ces difficultés chez les étudiants cris. Dans quelques cas, la difficulté à s'exprimer en anglais a nuí encore davantage à l'établissement des rapports et à la communication des sentiments complexes.<sup>18</sup>

Il a néanmoins été possible d'obtenir la preuve de l'apparition du conflit d'identité au début de l'adolescence comme l'illustre le premier cas, celui d'un jeune Waswanipi de 13 ans.<sup>19</sup>

#### Cas n° 1

A.B. fréquente le pensionnat depuis six ans; il est en sixième année et se débrouille bien en anglais. C'est un garçon jovial, amical, assez facile à interroger. Il aime l'école, tout particulièrement les sports et est un membre très enthousiaste d'une des équipes de hockey de l'école. L'intérêt actif qu'il porte aux tâches scolaires est plutôt inhabituel chez les élèves de son âge. Il s'entend très bien avec ses pairs de la région de

---

<sup>18</sup>On a remarqué qu'il se produisait, de façon caractéristique, une "réaction de retrait" aux points de l'interview qui provoquaient le plus d'anxiété, en particulier la section du questionnaire sur la conception que l'élève se fait de l'attitude de son père et de sa mère par rapport à son instruction. Le retrait émotif de l'élève se reflète de façon type par deux manifestations de comportement: 1) en laissant languir le ton de la voix, en murmurant sur un ton à peine perceptible et en ne répétant pas ce qu'il a murmuré, et 2) en se détournant de l'interviewer, moyen plus facile pour les filles que pour les garçons, car les filles tournent simplement le visage de côté et se cachent derrière leurs longs cheveux (et parfois les mâchent), tandis que les garçons s'enfoncent sur leur siège et regardent le plancher. Par opposition à cette "réaction de retrait" des plus jeunes adolescents, les élèves plus âgés deviennent très angoissés lorsqu'on leur demande de dire ce qu'ils pensent des emplois et des fonctions sociales qu'ils entrevoient pour l'avenir. A ces points de l'interview qui provoquent de l'angoisse, les élèves deviennent visiblement tendus, balbutient, tremblent ou deviennent rouges, parlent en tangente et de façon verbeuse, ou se mettent à pleurer.

<sup>19</sup>On se sert d'initiales par ordre alphabétique (cas A.B., cas C.D., cas E.F.) pour désigner les élèves interviewés. Au besoin on apporte de légères modifications aux données personnelles pour ne pas révéler l'identité véritable des élèves et de leurs familles.

Waswanipi et possède quelques bons amis à l'école. Il aime son conseiller de pensionnat et cause aisément avec lui.

Le père d'A.B., homme dans la quarantaine, exerce le métier de trappeur. Durant l'été la famille habite dans un "village" (Pothier, 1968a) où le père travaille à l'entreprise de pêche commerciale de la DAI, affecté à l'emballage du poisson et son chargement en vue de l'expédition (La Rusic, 1968a; Tanner 1968). Son père n'a jamais fréquenté l'école mais il parle et comprend un peu l'anglais. Sa mère a poursuivi ses études jusqu'à la 9<sup>e</sup> année et parle l'anglais, ce qui est assez rare chez les femmes de sa génération. Elle a toutefois adopté un mode de vie traditionnel, aide son mari dans le territoire de piégeage, prépare les peaux de fourrure, fait la cuisine et prend soin des enfants. Les deux aînés de A.B. ont fréquenté l'école secondaire et l'un d'eux travaille actuellement dans une grande ville. A.B. aime le métier de son père et dit qu'il aimerait devenir trappeur et pêcheur un jour.

Cependant, il veut finir ses études, ce qu'il dit d'un ton quelque peu interrogatif en précisant qu'il aimerait finir sa 12<sup>e</sup> année "puis commencer à travailler" (ce qui veut dire comme salarié). A.B. pense qu'il pourrait "aider à construire des routes" ou encore "à piloter un de ces avions de brousse."<sup>20</sup> A la question de savoir où il aimerait vivre après avoir quitté l'école, A.B. est devenu inquiet et après quelques moments d'hésitation a mentionné Mistassini. Il a ensuite nommé une ville du nord de l'Ontario. Vers la fin de l'entrevue, lorsqu'on est revenu sur ce sujet, il a mentionné deux autres villes l'une au sud du Québec, l'autre au nord de l'Ontario. Il n'a choisi aucune localité de la région de Waswanipi.

Il était heureux de retourner chez lui l'été, d'aller à la pêche avec son frère ou son père, et surtout d'aider son père à conditionner et emballer le poisson à expédier. Ce qui ne l'empêchait pas d'être content à la fin de l'été de retrouver ses amis à l'école et de reprendre son travail scolaire qui ne lui demande pas d'effort. Contrairement à la majorité des plus jeunes Cris, le fait de répondre à des questions en classe ne le rend pas nerveux.

Il aime l'école, mais a l'impression que ses parents ne tiennent pas à ce qu'il poursuive ses études. "En réalité, chuchote-t-il, mon père s'ennuie. Ils ne sont que deux dans la tente; il veut que je quitte l'école. Tous les deux le voudraient. Ma mère me demande d'aider mon père parce qu'il n'a personne pour l'aider dans le bois. Moi je ne dis rien. Je ne veux pas quitter l'école."

Lorsqu'on lui a demandé s'il avait de la difficulté à se décider, A.B. est devenu tendu, s'est serré nerveusement les mains, s'est recroquevillé sur sa chaise de sorte que seule sa tête était visible et il a fait de la tête un geste de dénégation. A un autre moment de l'interview il a semblé sur le point de pleurer et a couvert son visage de sa main pour répondre "oui" à la question: "As-tu souvent l'impression que tes parents ne comprennent pas ta façon de voir les choses?" Lorsqu'on lui a demandé, pour plus de précisions, s'il songeait à l'école, il a fait un signe de tête affirmatif sans pouvoir dire oui à voix haute. Il lui arrive plus souvent de se sentir malheureux à la maison qu'à l'école. Cependant lorsqu'il est chez lui et qu'il est préoccupé, il se confie à son frère aîné qui l'encourage à poursuivre ses études.

L'anxiété et l'ambivalence de A.B. vis-à-vis l'instruction et ses implications en termes de conflit avec ses parents sont apparues une fois de plus lorsqu'on lui a demandé

---

<sup>20</sup>Il a lu des articles sur le pilotage des avions, et il aimerait s'y essayer. Il connaît assez bien les avions de brousse qui atterrissent et prennent leur envol près de chez lui en été, qui transportent des approvisionnements à la famille en hiver au territoire de chasse, et qui retournent avec des fourrures à vendre.

son avis sur la situation que voici:

"Deux personnes causent; le premier dit qu'il vaut mieux que les enfants restent à l'école aussi longtemps qu'ils le peuvent (plusieurs années). Le second dit qu'il vaut mieux que les enfants fréquentent l'école quelques années mais qu'ils reviennent (à la maison) tôt pour apprendre la façon de vivre des Indiens. Qu'est-ce que tu en penses?"

A.B. s'est rallié à la deuxième opinion mais n'a pas pu donner les raisons de son choix.

La question ayant trait à la valeur de l'instruction est une des cinq qui sont axées sur les valeurs et structurées de la même façon, l'élève devant choisir entre une façon traditionnelle de faire face à la situation et une autre dite "moderne" ou indiquant l'acculturation. La plupart des choix de A.B. penchaient vers la façon traditionnelle. Il est d'avis que les Indiens, surtout son père, aiment piéger et n'y renonceraient pas s'ils ont le choix d'avoir un travail salarié permanent. Être trappeur lui semble plus facile que d'occuper un emploi rémunéré et il est d'avis qu'on devrait maintenir l'usage traditionnel du tambour lors de la chasse. Il a opté pour que le gouvernement accorde à la bande de Waswanipi une nouvelle réserve près d'une route plutôt que de donner à chaque homme un lopin de terre dont il puisse user à sa guise. Il a toutefois expliqué son choix par ces mots: "quand on achète une automobile on peut aller quelque part" ce qui dénote dans une certaine mesure le désir de quitter la vie de la réserve.

L'importance et l'utilité de posséder une voiture réapparaissent lorsqu'il parle de la possibilité de fonder un foyer. Il aimerait avoir cinq enfants, mais si on lui demande pourquoi il reste silencieux, cesse de regarder l'interviewer pour répondre tout bas: "parce que quand ils vont grandir, ils vont travailler, avoir beaucoup d'argent et s'acheter une automobile..." Cette réponse dénote aussi le désir que ses enfants aient un emploi rémunéré plutôt que de jouer des rôles traditionnels et adoptent les valeurs des Blancs relatives aux réalisations personnelles et aux possessions matérielles.

A.B. a mentionné deux genres de travail qu'il aimerait peut-être faire quand il sera grand: "transporter le poisson" et "être un médecin". Il avait auparavant dit qu'il aimerait travailler à l'aménagement des routes ou comme pilote de brousse. Lorsqu'on le lui a rappelé, il a semblé inquiet et a refusé de se livrer à des hypothèses sur le travail qu'il ferait tout probablement dans dix ans. Il a aussi hésité à préciser l'endroit où il habiterait probablement plus tard en disant qu'il pourrait mourir avant. Mais à supposer qu'il soit toujours vivant, il irait vivre dans une ville du sud du Québec.

Dans une dernière série de questions se trouve la suivante: "Si tu avais \$500, comment le dépenserais-tu?" Suivent d'autres questions sur ce que feraient le père et la mère avec cette somme. Ces questions ont pour but de vérifier jusqu'à quel point l'élève a gardé le sens traditionnel du partage, très valorisé chez les Cris, de l'apport au bien-être de la famille prise dans sa totalité primant sur la propriété et la réalisation individuelles. On peut de plus, par le choix des biens que se procurerait le sujet, connaître le style de vie auquel il aspire et comment s'orientent ses efforts de solution du conflit d'identité. A.B. a donné les choix personnels suivants par ordre de succession: 1) "j'achèterais une maison" 2) "une Honda" 3) "un bateau à moteur" et 4) "une auto-neige". Selon lui son père emploierait \$500 "de la même façon que moi", les choix par ordre d'importance pour son père étant: une maison, un bateau, un fusil, une motocyclette. Sa mère, à son avis, se procurerait des articles ménagers, une robe et "un cadeau d'anniversaire pour moi". Ces réponses suggèrent le maintien de liens affectifs forts avec les deux parents en ce qu'il imagine son père faisant les mêmes choix que lui et sa mère, lui témoignant son affection en lui achetant un cadeau. Même s'il n'avait été possible d'élucider l'importance de la maison comme choix que dans la question de rappel quant à l'endroit où il aimerait que sa maison soit construite, il est évident qu'il préférerait la ville à la réserve. Son choix de la motocyclette semble s'appuyer sur la remarque déjà faite au sujet de l'utilité d'une automobile. Ainsi, bien que le désir de vivre dans une ville revienne deux fois, A.B. désire quand même maintenir d'étroits rapports avec sa famille. Il éprouve de l'angoisse à

l'idée d'être séparé de ses parents et de son milieu traditionnel, ce qui apparaît dans les autres choix: le canot automobile pour la pêche et l'auto-neige pour le piégeage, ce qui trouve son équivalent dans le choix du fusil pour le père.

Le désir d'être solidaire du père, de lui être utile, "d'être à ses côtés" dans la vie même en face d'un grave danger ressort d'un rêve à répétition dont A.B. a donné le compte rendu, le seul dont il se souvienne:

"Nous grimpons une montagne, mon père et moi. Des morceaux de roc se sont détachés et nous sommes tombés, et j'ai commencé à crier. Je me suis réveillé et j'avais peur."

En résumé, A.B. se trouve à une première étape du conflit d'identité. Son père est son principal modèle d'identification et sa relation avec lui est fortement positive. Il aimerait adopter le mode de vie traditionnel de son père, interrompre ses études et "apprendre à vivre comme les Indiens"; aider son père à chasser, piéger, et pêcher. Cependant les modèles d'identité que représentent les classes moyenne et ouvrière blanches prennent aussi beaucoup d'importance. Ils sont représentés par ses professeurs et son conseiller du pensionnat avec lesquels il a de bons rapports et ses deux frères plus âgés. L'un d'entre eux à qui il se confie l'encourage à poursuivre ses études et l'autre à adopter le mode de vie de la classe ouvrière urbaine (blanche). Les endroits où il aimerait vivre sont surtout des villes et aucune ne se trouve dans la région de Waswanipi où habitent ses parents. Les rôles professionnels choisis appartiennent en majorité à la classe ouvrière blanche: construction de routes, pilotage des avions de brousse et transport du poisson. Cependant tous ces métiers pourraient être exercés dans la région de Waswanipi-Mistassini ce qui lui permet de maintenir avec sa famille d'étroits contacts qui le rassurent sur le plan affectif.

Pour ce qui est de ses aspirations scolaires, le conflit avec les parents est manifeste. Il exprime le désir de finir ses études et peut-être même de devenir médecin. Il croit néanmoins que ses parents s'opposent à ces projets et veulent lui faire quitter l'école. Ce sujet de conflit suscite chez A.B. beaucoup d'anxiété contre laquelle il tente de se défendre en supprimant le conflit et en réprimant les impulsions hostiles à l'égard de ses parents qui en découlent. Par conséquent, il dévalorise à regret l'instruction supérieure choisissant la solution du retour à la vie traditionnelle après quelques années d'études. Encore une fois il souhaite s'allier à son père dans le rêve périodique de leur lutte en commun contre les obstacles.

On peut néanmoins reconnaître des sentiments négatifs envers le mode de vie traditionnel non seulement dans son désir de vivre dans un milieu urbain et d'être salarié (plutôt que de piéger comme son père) mais aussi dans les occupations et mode de vie qu'il désire pour ses enfants, choix qui pourrait refléter la transposition de ses propres aspirations à ses enfants. Cette expression indirecte de ses aspirations semble dénoter sa vive appréhension de ne pouvoir les réaliser, face à l'opposition de ses parents.

Un autre indice possible de sentiments négatifs à l'égard de la vie traditionnelle est sa vive préoccupation au sujet de la valeur d'une voiture (ou d'une motocyclette) comme moyen de déplacement (aller quelque part) et qui implique, on ne saurait le négliger, qu'il désire également quitter un endroit ou quelque chose qu'il n'aime pas.

A.B. tente de calmer son anxiété et de résoudre son conflit d'identité par une satisfaction imaginative simultanée de ses désirs d'intérioriser les deux modèles. Sur le plan de l'imagination, il demeure solidaire de ses parents en adoptant toute une série de choix traditionnels quant à l'instruction (sommaire), à l'occupation (piégeage, emballage du poisson) et à l'échelon social (vie dans la réserve, participation à la vie religieuse du groupe des chasseurs). En même temps, il s'imagine remplissant les rôles professionnels des Blancs (médecin, pilote), adoptant leur mode d'habitation (dans une ville plus ou moins importante) et leurs aspirations sociales (études supérieures, salariat, biens matériels, maison, voiture, revenu élevé, du moins pour ses enfants). A remarquer toute-

fois qu'à l'heure actuelle, A.B. est à peine conscient de l'existence d'un conflit avec sa famille, ou à l'intérieur de lui-même, et il ne se rend pas compte de la contradiction de ses aspirations et de ses tentatives de solution qui émergent de ses réponses à l'IAA.

## Cas n° 2

Avec la progression de l'adolescence et l'intensification du conflit d'identité, il devient plus facile d'analyser en profondeur la direction des efforts de solution du conflit, comme on le verra dans le cas suivant.

Il s'agit cette fois d'une adolescente de 16 ans inscrite en 7<sup>e</sup> année à l'école publique et vivant au pensionnat. Tous les hivers, son père "s'en va chasser, sauf cet hiver car il aidait à construire des maisons", (au campement d'été). Elle est l'aînée de quatre enfants. Ses parents ont passé les derniers étés près d'un petit camp touristique où le père était guide de pêche. L'été dernier, C.D. a aussi travaillé au camp; "je faisais le ménage des chalets et je lavais la vaisselle. Le patron m'a demandé pour travailler et mon père a dit qu'il était d'accord si je le voulais." Aucun de ses parents n'a fréquenté l'école. Sa mère "travaille à la maison, elle lave les vêtements, coupe le bois, fait la vaisselle et le reste." Lorsqu'on lui a demandé si elle aimerait faire ce genre de travail, C.D. perdant tout à coup son animation, a lentement et avec hésitation répondu affirmativement. "Si je restais à la maison, oui. Si j'arrêtais mes études, j'imagine que je ferais cela, mais... oui, je pense bien."

C.D. a commencé l'école il y a huit ans dans une petite ville du nord, mais elle préfère son école actuelle parce que, "bien... parce que c'est différent. Avant où j'étais ce n'était pas une ville, j'imagine que j'aime la ville (ici). On peut faire plus de choses."

Il ne lui est pas difficile de causer avec ses conseillères au pensionnat. "Avec celles que je connais, j'aime m'asseoir et causer." La conseillère qu'elle préfère est une Indienne appartenant à une autre tribu et qui a quelques années de plus qu'elle. "Elle me parle de l'éducation, me dit de ne pas abandonner mes études; elle fait tout son possible pour que je continue. Nous parlons aussi de la maison. C'est-à-dire... je pense que mes parents ne veulent pas que je revienne à l'école l'automne prochain et elle me dit d'essayer de revenir."

C.D. n'a pas vécu chez des Blancs, mais elle a passé quelques jours dans une famille blanche. "J'ai connu leur fille chez les Guides durant ma première année ici. Elle m'a invitée à passer Noël chez elle. C'était très différent de l'école. Ici, on ne peut pas se coucher tard et regarder la télévision; c'était aussi plus tranquille, il me semble."

Elle déclare n'avoir aucune difficulté à se faire des amies indiennes ou blanches et a nommé plusieurs adolescentes du pensionnat qui seraient ses amies intimes. Toutefois, elle n'a nommé aucune compagne de classe blanche de l'école qu'elle fréquente. Elle s'entendrait bien avec ces dernières, "mais peut-être moins bien avec les autres, celles qui sont en 9<sup>e</sup> année ou encore plus avancées. Il y en a qui sont gentilles, mais il y en a d'autres, bien... je ne sais comment les appeler. La première année, elles me parlaient, mais maintenant elles ne m'adressent jamais la parole. Elles sont peut-être timides. Mais j'ai des amies qui sont blanches. Une en 9<sup>e</sup> année et deux en 10<sup>e</sup>. Mon amie Janette dit que je suis très timide. Je parle à toutes celles qui me parlent, mais... je ne sais pas. Parfois, je pars seule pour l'école et je me joins à un groupe d'adolescentes blanches, Janette, mettons, et les deux autres que je connais. Mais quand arrivent les autres, je deviens nerveuse et gênée et ne peux leur parler. C'est parce que je ne les connais pas, j'imagine. Et aussi quand je vais en ville seule, je suis très timide et nerveuse."

En réalité, elle se sent souvent tendue en compagnie de Blancs qu'elle ne connaît pas, qu'il s'agisse d'adultes ou d'étudiantes de son âge. Elle ne se sent pas non plus en sécurité dans ses rapports avec les conseillères. "Si l'une d'elles me demande de repasser son

uniforme, j'ai terriblement peur de le brûler ou de faire une erreur." Elle s'énerve aussi si ses conseillères ou amies la critiquent.

C.D. aimerait poursuivre ses études: "les finir. A l'école ici on finit en 11<sup>e</sup> année." Son travail scolaire ne lui posait aucun problème auparavant, mais cette année elle éprouve des difficultés dans le cours de langues; il se peut que ce soit la crainte de ne pas bien réussir dans cette matière car le professeur est celui qu'elle préfère. Quant à ce qu'elle fera lorsqu'elle aura fini ses études, C.D. a déclaré: "je n'ai pas encore décidé si j'étudierai pour devenir infirmière ou bien secrétaire." Elle a hésité à se prononcer sur le métier qu'elle aimerait pour son mari: "Je n'ai jamais pensé à cela, un emploi peut-être, ou enseigner, je ne sais pas."<sup>21</sup>

Elle a immédiatement mentionné Montréal comme l'endroit où elle aimerait vivre après avoir quitté l'école et il n'y a pas eu d'autres choix. Vers la fin de l'entretien, lorsqu'on est revenu sur ces sujets, C.D. a précisé que si dans dix ans elle pouvait choisir son lieu de résidence, elle préférerait "vivre comme je fais maintenant; comme les Blancs vivent". Elle a nommé deux villes qu'il lui plairait d'habiter: celle où se trouve son école et celle où habite la famille de son amie Janette. Elle a maintenu sa décision de devenir infirmière ou secrétaire pourvu qu'elle puisse poursuivre ses études. "Mais, a-t-elle ajouté avec un ton de résignation, si je ne peux continuer mes études je vais retourner à la maison et je pense bien que je ferai le même genre de travail que ma mère."

L'adolescente était heureuse de retourner à la maison l'été. "Vous savez, après dix mois d'école sans voir mes parents et mon jeune frère." Elle était tout aussi contente de reprendre le chemin de l'école à la fin de l'été, "de continuer à aller à l'école, pour en apprendre davantage."

Elle a l'impression que ses parents ne tiennent pas à ce qu'elle continue de fréquenter l'école. "Quand j'ai commencé, l'idée plaisait à mon père, mais plus tard, et à mesure que je grandissais, il a pensé que je pourrais être utile, aider ma mère à la maison et il voulait que je quitte l'école. J'imagine qu'il a changé d'idée parce que auparavant, quand j'étais plus petite, il me disait de finir (mes études)." C'est l'été dernier que son père a commencé à lui parler d'interrompre ses études. "Il me disait d'arrêter. Mais moi je ne veux pas. Il a dit qu'ils ont besoin d'aide et que ma mère veut m'enseigner la façon de vivre des Indiens, à fabriquer des mocassins, des raquettes et tout le reste." D'après elle, sa mère partage l'avis de son père. "Elle voulait que je lui aide à la maison et que j'apprenne les coutumes indiennes." Cet été-là, C.D. se sentait mal à l'aise chez elle. Elle s'inquiétait tout particulièrement du désaccord avec ses parents au sujet de ses études. "Ce que mon père m'a dit: "l'été prochain quand tu reviendras, tu ne retourneras plus à l'école." Si je rate mes examens cela ne me fera rien de rester mais si je les réussis j'aimerais poursuivre mes études. C'est que je sais combien c'est important et eux, ils veulent que j'arrête. C'est dur, j'imagine. Ils ne sont jamais allés à l'école. Et je suis habituée à vivre comme à l'école, c'est très différent à la maison, vous savez, les robinets, l'eau courante, l'électricité et tout cela."

Elle s'est fait du souci et de la peine à ce propos et en a parlé à sa conseillère, "mais parfois j'aimerais autant garder cela pour moi. Mais elle se rend compte que quelque chose ne va pas et elle m'en parle. Mais elle ne peut réellement m'aider."

A la question de savoir s'il valait mieux que les enfants indiens restent à l'école ou retournent à la maison après quelques années pour apprendre à vivre comme les Indiens, elle a répondu d'un air attristé: "Je pense... je ne sais pas, c'est difficile... j'opterais pour le premier choix (demeurer à l'école), mais le second choix c'est la façon de

---

<sup>21</sup>Dans ce contexte, les élèves cris conçoivent ce travail comme un emploi rémunéré, par opposition aux tâches traditionnelles de la chasse, du piégeage et de la pêche.

voir de mes parents, je pense." Elle est convaincue cependant que les Indiens cesseraient d'être trappeurs si on leur offrait de bons emplois.

En parlant de son anxiété au sujet de l'école et du conflit avec ses parents sur son retour à la maison, C.D. a raconté qu'elle avait parfois peur: "comme quand je rêve que mes parents et moi sommes sur le lac et que les vagues sont très fortes et le bateau chavire. Ou encore quand je rêve qu'il m'arrive un accident, que je me casse un bras ou quelque chose du genre." Ce sont les seuls rêves dont elle se souvient.

Quant aux qualités requises d'un bon chef, elle explique: "Ce doit être un homme qui n'a pas peur de parler, qui est compréhensif et... qui ne boit pas trop." Les derniers mots furent prononcés avec beaucoup d'hésitation et dans un murmure. A son avis un bon chef doit pouvoir parler anglais. Sur le sujet de l'instruction, elle a fait remarquer: "Il n'y en a pas beaucoup qui sont allés à l'école. Pour les Indiens cela ne ferait guère de différence, mais je pense qu'il vaut mieux que le chef soit instruit."

C.D. avait dit qu'elle aimerait que son mari "travaille" ou peut-être qu'il enseigne. Vers la fin de l'entretien, il lui fut demandé si elle aimerait mieux épouser un Blanc ou un Indien, ce à quoi elle a répondu: "Cela m'est égal. Ma mère m'a dit que si je mariais un Indien je ne serais pas capable de lui fabriquer des mocassins, mais elle n'a pas parlé des Blancs. Je ne pense pas qu'elle serait contrariée si j'épousais un Indien qui n'a pas de numéro de bande, comme les jeunes filles chez nous qui se marient et vont habiter à la ville."

A ce point de l'entrevue, la question suivante offrant un choix, lui fut posée:

"Deux jeunes Indiens causaient; le premier dit que lorsqu'il est temps de se marier ce sont les parents qui doivent choisir l'épouse ou le mari et que tout le monde serait plus heureux de cette façon. Le second dit que ce sont les jeunes gens qui devraient choisir eux-mêmes leur mari ou leur épouse. Et toi, qu'est-ce que tu en penses?"

L'adolescente, devenant tendue et agitée a avoué qu'elle ne savait comment répondre. "La première façon c'est celle de quelques-uns des Indiens où j'habite et la seconde... bien, je ne peux en parler. Je ne l'ai jamais vu faire. J'imagine que c'est la façon selon laquelle veulent agir les Blancs."

Sur la question de déterminer le nombre d'enfants qu'elle aimerait avoir, l'adolescente s'est mise à rire et à donner des signes d'embarras et a répondu: "Deux, c'est tout ce que je veux, je pense. Dix, c'est trop, il n'est pas possible de les surveiller tous; ils peuvent courir partout et il peut leur arriver des choses." Comme presque tous les étudiants cris ont plus de six frères et soeurs dans leurs familles, cette réponse est tout particulièrement significative. On peut en déduire qu'une préférence nette pour une petite famille signifie indirectement la dévalorisation du rôle féminin traditionnel et le désir d'adopter un mode de vie non conforme à la tradition.

Dans la dernière série de questions, relativement à l'usage qu'elle (ou ses parents) ferait d'une somme de \$500, C.D. a répondu: "J'en donnerais une partie à mes parents et je garderais le reste, pour m'acheter des choses, des vêtements. Et s'il m'en restait je le mettrais à la banque pour faire des économies." A son avis, son père "achèterait de la nourriture et des vêtements pour la famille. Peut-être qu'il achèterait un bateau à moteur et paierait ses comptes et ses provisions (en prévision de son hiver dans le bois)". D'après elle sa mère achèterait probablement des vivres, des vêtements et différents articles pour la maison.

Nous citons ce cas en détail non parce qu'il est unique, mais bien parce qu'il est représentatif de la majorité des adolescents cris qui, dans leurs efforts pour résoudre leur conflit d'identité, se sont orientés vers le modèle d'identification que représente la classe moyenne ou ouvrière de race blanche. Dans le cas de C.D., il est apparent

qu'elle désire poursuivre ses études, devenir infirmière ou secrétaire, habiter dans une ville, épouser un Blanc ou un Indien de formation équivalente à la sienne (un professeur par exemple), élever une petite famille, posséder le confort matériel et des économies. On peut raisonnablement présumer que les qualités qu'elle attribue à un bon chef sont celles qu'elle rechercherait dans un mari: un homme compréhensif qui ne boit pas trop, qui est capable de s'affirmer, qui est instruit et parle couramment l'anglais. Ou encore, comme elle le dit en peu de mots, elle veut vivre "comme les Blancs vivent". Plus précisément, elle aspire au mode de vie de la classe moyenne urbaine et s'identifie fortement à ce modèle.

Toutefois, elle n'a guère confiance de pouvoir réaliser ses aspirations. D'un côté, elle doute de ses capacités et est très angoissée quant à son aptitude à se faire accepter des Blancs, pairs et adultes. D'autre part, elle estime que ses parents ne peuvent considérer d'un oeil sympathique ses aspirations ni les comprendre, axées qu'elles sont sur la culture blanche. Ces aspirations s'affirment davantage au fur et à mesure qu'elle avance dans ses études.

Sa crainte d'être rejetée par ses pairs de race blanche, qui ne se manifeste pas en ce qui concerne ses pairs cris, est révélée par la liste de ses grandes amies qui sont toutes de sang cris et du même groupe d'âge. Bien qu'elle nie avoir de la difficulté à s'entendre avec les élèves blanches de sa classe, elle exprime ses sentiments de rejet de façon poignante lorsqu'elle dit: "La première année, elles me parlaient mais maintenant elles ne m'adressent jamais la parole..." Ou encore lorsqu'elle décrit son amitié avec sa compagne blanche Janette, elle ajoute: "Mais quand arrivent les autres je deviens nerveuse et gênée et ne peux leur parler." Les sentiments d'inaptitude aux interactions sociales avec les Blancs apparaissent dans ses remarques sur sa nervosité lorsqu'elle va seule en ville, sur son énervement lorsque les conseillères lui demandent un service ou qu'elles lui reprochent quelque chose. Dans toutes ces situations, l'intense désir chez C.D. d'être acceptée et aimée par les pairs et adultes blancs provoque de profonds sentiments d'impuissance et des craintes de rejet et d'échec.

Au fur et à mesure qu'elle s'identifie au modèle blanc de classe moyenne, les désirs d'intégration sociale et les craintes de rejet augmentent. De plus, les objectifs devenant plus clairement définis, il y a intensification des craintes d'échec transposées du plan social au plan scolaire de sorte que C.D. commence à éprouver des difficultés d'apprentissage ("je trouve l'école difficile") pour la première fois.

Les problèmes scolaires dénotent aussi le conflit grandissant avec ses parents qui est devenu plus aigu durant l'été précédent, lorsque son père lui a déclaré: "L'été prochain quand tu reviendras, tu ne retourneras plus à l'école." C.D. aimait retourner chez elle l'été, revoir ses parents après la séparation de dix mois. Son désir de passer le dernier été chez elle et plus encore l'angoisse que le conflit avec ses parents a provoqué chez elle montre bien la force des liens familiaux. Elle tente de réprimer la colère ressentie à l'égard de son père, du fait de ce qu'elle estime un revirement inexplicable de l'appui qu'il lui manifestait au sujet de ses aspirations scolaires. "Quand j'ai commencé, l'idée plaisait à mon père mais plus tard... il voulait que je quitte l'école... J'imagine qu'il a changé d'idée, parce que auparavant, quand j'étais plus petite, il me disait de finir mes études."

Le désir de rétablir les liens affectifs tendus avec ses parents s'exprime lorsqu'elle dit que si elle avait \$500 elle le partagerait avec ses parents. Cette remarque montre aussi la persistance des valeurs traditionnelles intériorisées relativement au soutien des parents et à l'apport au bien-être de la parenté. Elle désire tenir compte des attitudes de ses parents et se sent coupable du conflit avec eux au sujet de son instruction, ce qu'on constate par sa réponse à la question sur la valeur relative de la formation scolaire par rapport à l'intégration à la culture traditionnelle: "Je pense... je ne sais pas, c'est difficile, (à décider)... j'opterais pour le premier choix (demeurer à l'école). Mais le second choix c'est la façon de voir de mes parents, je pense."

Le conflit avec ses parents devenant de plus en plus manifeste et ouvert provoque non seulement des impulsions hostiles à leur égard mais des craintes de représailles de leur part. Ces dernières apparaissent lorsque C.D. essaie de nier que sa mère puisse fortement désapprouver son choix d'épouser un Blanc. "Ma mère m'a dit que si je marie un Indien je ne serais pas capable de lui fabriquer des mocassins, mais elle n'a pas parlé des Blancs." Et plus loin: "Je ne pense pas qu'elle serait contrariée si j'épousais un Indien qui ne possède pas de numéro de bande." C'est-à-dire qu'en épousant un homme qui ne serait ni Indien ni Blanc, C.D. pourrait satisfaire à son désir d'épouser un Blanc sans provoquer la censure parentale.

En réaction à la baisse de sécurité affective obtenue auparavant dans ses rapports étroits avec ses parents et à la diminution de leur importance comme modèle d'identité, C.D. essaie d'obtenir un soutien affectif de sa conseillère à laquelle elle se confie de plus en plus. Cette conseillère l'encourage à poursuivre ses études et commence à lui servir de modèle suppléant plus conforme à l'orientation de l'adolescente vers une identification à la classe moyenne blanche. Il y a d'autres modèles importants, dont son amie Janette et les membres de sa famille.

Dans le cas présent, le conflit d'identité est intense. Le modèle traditionnel d'identité conserve beaucoup de force et l'adolescente est véritablement angoissée au sujet du désaccord grandissant avec ses parents relativement à ses objectifs d'éducation et à leurs implications quant au mode de vie. Elle désire maintenir d'étroits liens affectifs avec les membres de sa famille et contribuer à leur bien-être en évitant tout affrontement ouvert avec eux. Cependant elle ne veut pas du mode d'existence qui est celui de sa mère: faire la cuisine, le lavage, prendre soin d'une famille nombreuse et aider au piégeage. Elle ne veut pas épouser le Cris traditionnel mais bien quelqu'un qui possède une bonne instruction et qui soit capable de s'adapter sinon de s'intégrer à la culture blanche dominante. Il lui importe beaucoup de terminer ses études, de suivre ensuite un cours d'infirmière ou de secrétaire et d'habiter dans une ville. Elle tente de résoudre son conflit en s'identifiant au modèle que représente la classe moyenne blanche, soit ses professeurs, une conseillère et une amie blanche. Mais ce comportement accroît son anxiété qui repose sur des sentiments d'incapacité et des craintes d'échec dans la réalisation de ses aspirations. Ainsi, même si l'on discerne bien le sens de ses efforts de solution du conflit d'identité, on constate qu'elle ne leur a pas encore trouvé de solution heureuse.

### Cas n° 3

Une question d'importance primordiale dans la présente étude, c'est de savoir si, oui ou non, et dans quelle mesure, un étudiant cris peut résoudre un conflit d'identité par une synthèse effective harmonieuse des deux grands modèles d'identité. A supposer que ce genre de synthèse puisse être réalisé, est-il probable que ces élèves serviront à leur tour de modèles d'identité pour les plus jeunes adolescents, particulièrement leurs frères et soeurs qui connaîtront le même conflit?

Les deux études de cas présentées ci-après nous éclairent sur ces questions. Les sujets sont deux frères, âgés de 19 et 14 ans; leur père joue un rôle important dans la vie religieuse de la collectivité et est également considéré comme l'un des meilleurs chasseurs de la bande. Ni lui, ni son épouse n'ont fréquenté l'école.

E.F. est l'aîné de six frères et soeurs. Il a commencé à fréquenter l'école à l'âge de 7 ans et est actuellement dans sa dernière année du cours secondaire. Il fréquente la même école depuis quatre années. Il aime la ville où est située l'école: "principalement la vie urbaine, la diversité des choses, comme le cinéma et les restaurants. Il y a un grand nombre d'activités récréatives à notre portée. Mais la vie de chez-nous tellement différente où prédominent la pêche et la chasse, nous manque également. Et puis, nous sommes plus libres chez-nous. Quand je suis à l'école, je songe souvent au foyer; je voudrais être avec les membres de ma famille, ou à la pêche. Puis, lorsque je suis à la maison, je rêve à l'école."

E.F. demeure dans une famille (de Blancs) de la ville depuis son entrée à l'école secondaire, il y a quatre ans. Il préfère cette formule à la vie au pensionnat qu'il a connue auparavant. "Il y a plus d'avantages à vivre dans une famille." Son seul grief actuellement, c'est la nourriture, mais il se dit que de toute façon, elle est meilleure que la cuisine du pensionnat.

Quand on lui a demandé s'il éprouve de la difficulté à communiquer avec les personnes de la famille où il demeure, il a répondu: "Non, pas vraiment. Je parle à Dorothy, c'est la maîtresse de maison. M. R. travaille à l'extérieur, de sorte que je n'ai pas souvent la chance de causer avec lui. Avec elle, je parle de mes problèmes scolaires. Quelquefois, je lui confie ce qui me préoccupe: ma santé, ou mes plans d'avenir, je lui parle de la vie à la maison, ou de ce que je ferai après l'école secondaire, de ce que je voudrais être, des endroits où j'aimerais aller." Il demeure avec la famille R. depuis un an. Auparavant, il a demeuré pendant trois ans avec un autre couple. "Je m'entendais bien avec eux aussi. Je leur parlais de la vie chez-nous, mais je ne leur ai jamais parlé de mes plans d'avenir. Voyez-vous, ils n'étaient pas très instruits. C'était des gens simples. J'ai déménagé chez les R. parce que (à la première place) il me fallait marcher plus d'un mille de la maison à l'arrêt d'autobus. Et puis, un de mes amis (de la même bande que moi), demeure chez les R.; il a insisté pour que je vienne habiter là avec lui."

E.F. a affirmé qu'il n'éprouve aucune difficulté à se faire des amis. Son meilleur ami, dit-il, est l'autre élève cris qui habite chez les R. Parmi les cinq amis intimes qu'il a nommés, deux sont des étudiants cris de sa région, deux autres, des compagnons de classe blancs et le cinquième, un étudiant cris d'une autre région. Quand on lui a demandé s'il s'entendait bien avec les élèves blancs, il a donné la réponse suivante et s'est exprimé avec une énergie surprenante: "Bien, la première des choses, j'aimerais vous dire que je suis ordinairement à la tête de la classe, ce qui fait qu'ils me respectent. Ils me demandent quelquefois de leur prêter mes devoirs du soir." Il a refusé d'admettre que peut-être ses condisciples blancs ne le respecteraient pas s'il n'était pas le premier de sa classe. Il était persuadé qu'ils sont réellement des amis. Ce sentiment est confirmé à plusieurs autres reprises au cours de l'entrevue.

Cependant, on retrouve quelques indices d'une anxiété latente dans ses rapports avec les adultes blancs. Il se sent nerveux en présence d'adultes blancs inconnus, mais non avec les Indiens. "Eh bien, ils sont adultes et plus mûrs que moi. Ici, ils pensent que la jeune génération est différente. Ils vous diront, par exemple: "Quant j'étais jeune, moi, on ne pouvait pas faire telle ou telle chose." Revenant à ses rapports avec les Blancs durant les étés passés à la réserve, il a observé que "les touristes américains nous mettent parfois très mal à l'aise. Ils se conduisent comme s'ils n'avaient jamais vu d'Indiens. Ils prennent des photos ici et là et posent toutes sortes de questions comme: "Où est le tomahawk?" et le reste."

E.F. a déclaré carrément qu'il veut continuer ses études. "J'aimerais obtenir mon diplôme d'ingénieur. J'ai choisi le génie, mais je n'ai pas encore décidé exactement si ce sera le génie électrique ou minier." Il espère, lorsqu'il aura terminé ses études, pouvoir travailler comme ingénieur. "Je réussis mieux quand je fais du travail intellectuel, à résoudre des problèmes comme faire les plans d'un puits de mine de manière que l'on puisse extraire les minéraux le plus économiquement possible." A un autre moment de l'entrevue, il déclare qu'il croyait que, dans une dizaine d'années, il aimerait travailler comme ingénieur minier, mais il pense qu'il y a une forte probabilité qu'il soit employé en fait, à la prospection et à l'arpentage. "J'aimerais faire ce genre de travail parce qu'un grand nombre de trappeurs trouvent des minéraux, mais ne les font pas analyser."

Il croit qu'il aimerait, en définitive, vivre à la ville: "pas une très grande ville, une ville moyenne, comme celle-ci. Dans une grande ville, il y a trop de tout; trop de bruit, trop de monde, les gens sont toujours pressés. Vous ne pouvez jamais prendre votre temps dans une grande ville." Plus tard, au cours de l'entrevue, il déclare qu'il préférerait vivre dans une ville minière. "Une ville idéale ne serait pas une très grande ville, ne serait pas loin de la forêt, ni située dans une région à population dense; bien comme

..... (une ville minière près de la réserve)." Il a travaillé en fait, pour une entreprise minière, dans une ville voisine de la réserve durant les deux étés précédents. "J'ai fait des travaux d'électricien. J'ai aimé cela, mais j'étais vraiment nerveux lorsque j'ai été interviewé pour l'emploi. Mais le directeur - il est très compréhensif. Il est très en faveur de l'intégration des Indiens, et il fait tout en son pouvoir pour amener les Indiens à la ville." Il pensait qu'il est très probable que dans une dizaine d'années, il vivrait dans une ville comme celle-là. "J'habiterai probablement une ville du nord, près (de la réserve), mais je serai un travailleur, non un trappeur."

Avec une certaine hésitation et une absence évidente d'enthousiasme, E.F. répond affirmativement lorsqu'on lui demande s'il avait été heureux de retourner chez-lui l'été précédent. "J'étais content d'être avec ma famille et de revoir mes amis, de retourner à la vie indienne en général et de quitter la ville. C'est tranquille là-bas. Mais il n'y a pas de lieux d'amusement, pas de cinéma. Parfois, je trouve que c'est trop loin, trop isolé, trop éloigné de la ville. Et il y a très peu de communications; les moyens de transports sont presque inexistantes. J'étais bien content de revenir à l'école et de revenir en ville. On s'ennuie de chez-nous, je suppose, au moins pendant quelque temps, mais c'est un autre pas de fait vers l'avenir."

Revenant encore une fois sur le sujet de l'école, E.F. a fait remarquer que les conditions requises pour entrer à l'université ne sont pas un obstacle pour lui, mais qu'il se sent nerveux parfois au moment de répondre aux questions en classe. "Cela dépend de la matière. En mathématiques ou en physique, je peux répondre sans aucune difficulté, mais en anglais ou en poésie, quelquefois je sais la réponse mais je ne trouve pas les mots pour m'exprimer. L'anglais n'est pas ma langue maternelle et je n'arrive pas à saisir le sens de la poésie."

Parlant de l'attitude de son père au sujet de ses projets de terminer ses études et de devenir ingénieur, E.F. dit: "Bien, lorsque j'ai commencé à fréquenter l'école, depuis la première et jusqu'à la sixième année, il n'aimait pas cela. Il voulait que je quitte l'école. Mais il ne pouvait pas me faire quitter l'école parce que l'agent indien ne l'aurait pas permis. Ensuite, après mon entrée ici, il n'a plus rien dit: il m'a laissé libre de prendre mes décisions. Je pense qu'il commence à comprendre la valeur de l'instruction. Il a coutume de dire (maintenant): "Tu ne devrais pas avoir beaucoup de difficulté à trouver un emploi à la mine." Et, à ses yeux, une autre langue, en plus de la langue crise, est un avantage précieux. S'il parlait anglais ou français, il aimerait apprendre un métier."

Parlant de l'occupation de son père, E.F. dit: "En hiver, il trappe et en été, il coupe du bois de pâte à papier. Mon jeune frère l'accompagne dans le territoire de piégeage et lui aide aussi à couper du bois. Il lui sert ordinairement d'interprète. Quant à moi, je suis pas mal rouillé en cri, de sorte que je ne peux guère servir d'interprète à mon père. E.F. est persuadé qu'il n'y a pas d'avenir à piéger et à couper du bois de pâte à papier. Vraiment, je n'aimerais pas être trappeur: c'est un métier appelé à disparaître. J'ai coupé du bois à pâte une fois avec mon père et je n'ai pas aimé cela. C'est un travail pénible; un million de mouches. Et nous (les Indiens) n'avons que du "mauvais bois" (La Rusic, 1968a) à couper de toute façon, de sorte que nous ne pouvons gagner beaucoup d'argent."

E.F. sent que sa mère est opposée à ses aspirations en ce qui a trait à son instruction et son occupation future. "Je pense qu'elle est contre cela. Elle croit que je devrais aller aider mon père à piéger. Elle pense que c'est parce qu'il était obligé d'aller trapper tout seul qu'il a failli se noyer quand la glace a cédé sous lui. Elle est persuadée que l'un d'entre nous devrait l'accompagner.<sup>22</sup> Mon père n'est pas un homme en santé.

---

<sup>22</sup>Une interview précédente avec la mère a révélé qu'elle avait voulu amener E.F. ou l'un de ses frères dans le bois pour qu'il puisse apprendre à chasser et à piéger. Mais cha-

Il a dû être hospitalisé à plusieurs reprises. Ma mère et ma tante ont eu ça aussi (la même maladie contagieuse). De sorte que c'est parce qu'elle se fait du souci pour mon père qu'elle croit que je devrais aller l'aider. Cela me bouleverse lorsqu'ils disent, et particulièrement ma mère, que je fais mal d'aller à l'école. Après treize années de scolarité, ils se disent que je devrais pouvoir faire quelque chose, comme électricien, par exemple, et ils sont surpris que je n'aie pas encore choisi un métier."

Il continue en disant qu'il pense souvent à sa famille et se sent malheureux de ne pouvoir faire comprendre à ses parents pour quelle raison il ne veut pas quitter l'école. Mais il est encore plus malheureux et plus mal à son aise quand il est à la maison. Il s'inquiète au sujet de son avenir. "Si je ne termine pas mes études, je sens que je vais gâcher mon avenir. Je ne connais rien au piégeage, alors que puis-je faire?"

Ses réponses à la série de questions touchant les orientations traditionnelles et les orientations en fonction des valeurs "modernes" ont été étudiées avec soin et sont très révélatrices. Il croit que les enfants doivent continuer à fréquenter l'école parce que "plus longtemps vous fréquenterez l'école et meilleures seront vos chances d'avenir, et une fois que vous aurez terminé vos études, vous pourrez avoir de meilleurs emplois". Il croit que la plupart des Indiens seraient tout disposés à abandonner le piégeage s'ils pouvaient se trouver un emploi. "Parlez-en aux Indiens, c'est ce qu'ils disent tous depuis une dizaine d'années parce que le prix des peaux de castor est à la baisse. Mais les plus âgés pensent qu'ils sont trop vieux pour être acceptés dans l'industrie."

Il ne pense pas que le gouvernement devrait donner de nouvelles réserves aux Indiens. "Le gouvernement devrait donner un terrain à chaque homme. Dans une réserve, les Indiens sont coupés du monde extérieur. Les Indiens doivent compter sur le monde extérieur pour gagner leur vie, aussi, est-il mieux pour eux d'aller de l'avant (et de s'intégrer)."

De l'avis de E.F., les qualités du bon chef sont: "Une grande compréhension des Indiens, de leurs désirs, de leurs buts. Un bon chef devrait être un homme d'action, non une personne qui se contente de faire des promesses. Et, je suppose, un homme capable de bien s'entendre avec le personnel du ministère des Affaires indiennes." Un tel homme, et il a insisté là-dessus, devrait parler couramment l'anglais ou encore le français.

E.F. croit que le choix d'un conjoint devrait être laissé à l'intéressé. "J'ai été influencé par la société moderne. Cependant, c'est étonnant de constater qu'il n'y a pas de divorce chez nous. Le système (des mariages arrangés par les parents) semble bien fonctionner." Quant à lui, il ne fréquente aucune jeune fille en particulier et n'a pas encore songé au mariage. Il veut terminer ses études tout d'abord. Il croit qu'il pourrait un jour, désirer épouser une Indienne. "Bien, pour préserver la culture indienne, parler la langue crise. Et je pourrais ainsi avoir de la nourriture indienne, je suppose." Il pense que, en définitive, ses parents "approuveraient son choix. Ils ont déjà dit eux-mêmes que je devrais épouser une Indienne".

Son désir de solidarité avec ses parents se révèle encore dans sa réponse à cette question: qu'est-ce que ses parents et lui feraient d'un montant de \$500? Pour sa part, il a immédiatement déclaré qu'il apporterait des améliorations à la maison familiale. Son second choix, bien différent, serait l'achat d'une voiture. Il pense que son père

---

- que fois qu'elle en a parlé à l'agent indien sa demande a été rejetée. On lui a toujours donné la même explication: "Il dit que personne n'ira à la chasse d'ici peu, que le territoire sera interdit. Ainsi les garçons sauront encore comment obtenir un emploi s'ils vont à l'école. Il dit que s'ils (les membres de la bande) ne retirent pas leurs enfants de l'école, ils en apprendront de plus en plus au sujet des méthodes des Blancs; mais que, s'ils les retirent de l'école, ils n'apprendront plus rien". "Alors, dit-elle, quand mes enfants seront grands, je demanderai de l'aide (au gouvernement), car j'ai voulu ravoir mes garçons et on ne me les a pas laissés."

achèterait une automobile; "il en parle depuis longtemps". Quant à sa mère, il semble qu'il projette ses propres désirs en elle: "elle voyagerait probablement. Elle a toujours désiré sortir (de la réserve) et voir comment est le monde extérieur. Elle parle toujours de son désir de voir Montréal et l'Ontario."

En résumé, bien que le conflit d'identité continue d'être perceptible dans ce cas, nous avons un signe évident d'une solution heureuse de ce conflit par une synthèse des modèles d'identité. E.F. est très fier de ses excellents résultats scolaires et du respect que lui accordent ses compagnons de classe et ses pairs. Comme il le dit lui-même: "Je suis ordinairement à la tête de la classe, ce qui fait qu'ils me respectent. Quelquefois, ils me demandent de leur prêter mes devoirs du soir." Le respect de ses camarades de classe et de ses pairs, le sentiment qu'il a de sa valeur personnelle lui fournissent une solide validation de son moi idéal qui est de devenir ingénieur professionnel. Les situations où il ne peut utiliser ses capacités intellectuelles, lui causent de l'anxiété: comme les cours sur la poésie. "J'ai peut-être la bonne réponse, mais je ne trouve pas les mots pour m'exprimer." Il semble que ce soit surtout grâce à ses excellents résultats scolaires que E.F. a fortifié le sens de sa valeur personnelle et est capable d'entretenir des relations avec ses concitoyens blancs sans éprouver un sentiment d'infériorité ou la crainte d'être rejeté par eux. De plus, les buts qu'il s'est donnés à lui-même: être ingénieur minier, vivre dans une localité minière du nord ou une petite ville "pas loin de la forêt", sont pleinement compatibles avec ses possibilités de les réaliser.

Si l'on admet qu'un jeune homme exprime son moi idéal dans les qualités qu'il attribue à un bon chef, le portrait qu'en trace E.F. révèle sa haute estime pour une action déterminée basée sur une connaissance approfondie. Le bon chef devrait parler couramment l'anglais ou le français, comprendre les désirs et les objectifs des Indiens, être "un homme d'action, et non pas un homme qui se contente de faire des promesses". Et, ce qui est également important, "s'entendre" avec les chefs blancs. Cette dernière qualité suppose le maintien possible de relations cordiales entre les Indiens et les Blancs et, de plus, que le chef indien soit capable de soutenir et revendiquer ses droits vis-à-vis les figures d'autorité blanches, si les circonstances l'exigent.

En raison de la grande valeur qu'il attache à l'instruction, il semble raisonnable de supposer que les professeurs et les conseillers du pensionnat ont joué et continuent de jouer dans sa vie un rôle important comme modèles d'identification: probablement les premiers modèles valables du genre de vie des Blancs de la classe moyenne. Plus récemment encore, les "parents nourriciers" blancs, le directeur de la mine et les ingénieurs miniers qu'il a connus sont devenus pour lui d'autres modèles d'identification. Les relations de E.F. avec la femme chez qui il demeure sont assez bonnes pour qu'il se confie à elle et sente qu'elle comprend ses problèmes.

En même temps, il a gardé des liens affectifs très forts avec ses parents. Il est profondément troublé par l'incompréhension de sa mère à l'égard de ses aspirations scolaires et professionnelles; il s'efforce de réprimer le ressentiment qu'elle soulève en lui par ses tentatives répétées pour l'amener à abandonner ses études pour aller aider son père dans le bois. Il est particulièrement affligé et choqué des réflexions de sa mère qui dit que son père a failli se noyer parce que lui, E.F., a refusé de l'accompagner à la chasse. Elle l'a critiqué pour n'avoir pas contribué au bien-être de la famille, parce que, non seulement, il refuse d'aider son père à la chasse, mais aussi parce qu'il n'a pas encore d'emploi rémunéré. "Cela me bouleverse lorsque ma mère me dit que je fais mal d'aller à l'école. Des fois, il me semble que je devrais être là-bas avec mon père (au territoire de chasse) parce qu'il n'est pas en très bonne santé."

Les critiques de sa mère sur sa conduite ont fait naître en lui des sentiments de culpabilité et des remords et le fait que son père a été gravement malade, qu'il peut devoir être hospitalisé de nouveau à tout moment et pourrait mourir avant que lui, E.F., soit en mesure d'apporter une contribution valable au soutien de sa famille, ajoute à ses sentiments de culpabilité. A cet égard, l'encouragement récent de son père à ses projets le rassure grandement. "Il me laisse libre. Je crois qu'il commence à en comprendre

la valeur (des études). Il a coutume de me dire: "Tu ne devrais pas avoir beaucoup de difficulté à trouver un emploi à la mine... S'il parlait anglais ou français, il voudrait, dit-il, apprendre un métier."

Le fait de garder des liens affectifs étroits avec ses parents, son désir de vivre dans une localité voisine de la réserve, de combler le voeu de ses parents qui souhaitent le voir épouser une Indienne et continuer à parler le cris, son désir de contribuer au bien-être des siens (d'apporter des améliorations à la maison de son père, par exemple); tous ces éléments portent à croire que E.F. n'a aucunement rejeté les orientations en fonction des valeurs traditionnelles. L'image constante qu'il se fait de lui-même, l'absence de difficultés scolaires, les bonnes relations entretenues avec ses pairs blancs et indiens, et avec des adultes qui jouent un rôle important, l'esprit de suite et la logique de ses objectifs et leur compatibilité avec ses possibilités de réalisation et enfin, son attachement constant à sa famille et son grand souci de lui venir en aide démontrent que ce cas représente une solution heureuse, même si elle n'est pas encore concluante, du conflit d'identité par la synthèse des modèles d'identité.

#### Cas n° 4

Le jeune frère de E.F., âgé de 14 ans, est en septième année dans un pensionnat. Ses résultats scolaires étaient bons les années précédentes, mais ils ont baissé sensiblement au cours de la présente année scolaire. En fait, on a même douté que G.H. revienne à l'école après les vacances d'été dans la famille.

Quand on lui a demandé si, oui ou non, il était content d'être à l'école, il s'est mis à rire et a répondu: "Bien, quelquefois. J'aime les sports et les autres formes d'activité." Mais il n'aime pas les devoirs du soir. "On devrait nous permettre de les faire dans nos temps libres et ne pas nous obliger de nous rendre à la salle d'étude." Il ne se sent pas nerveux lorsque l'instituteur l'interroge en classe. Sa première réaction est "de crier la réponse à tue-tête". Quelquefois le maître lui a demandé de répéter ce qu'il avait dit; "mais je ne le dis pas une deuxième fois. Une fois, j'ai été réprimandé à cause de cela, aussi je ne réponds plus." Il n'a pas de professeur préféré, et n'est pas particulièrement intime avec aucun des conseillers du pensionnat, bien qu'il se sente à l'aise pour leur parler.

G.H. ne trouve pas qu'il est difficile de se faire des amis, mais il n'a pas de "meilleur ami" et a nommé seulement un garçon qu'il considère comme un ami intime. "Il y a certains camarades que j'aime pour certaines formes d'activité." Au sujet de ses relations avec ses camarades blancs qu'il rencontre en ville, il s'est montré plutôt réticent. "Qu'est-ce que vous voulez dire, l'amitié ou le travail? Nous nous taquinons tout le temps, l'un l'autre. Je pense que je m'entends bien avec eux. Cela dépend. S'ils ont les mêmes intérêts comme les sports, nous devenons plus facilement amis."

Quand on lui a demandé s'il éprouvait de la difficulté dans son travail scolaire, G.H. a répondu: "Cela dépend des matières. Certaines sont faciles, mais d'autres sont difficiles. Le français et les mathématiques sont les plus difficiles." Néanmoins, ses résultats scolaires sont excellents et il croit qu'il aimerait compléter ses études. "Je pense que j'aimerais aller à une école professionnelle ou à l'université. J'aimerais essayer le cours de pilote d'avion. Mais des fois, la paresse me prend et je me dis que je vais quitter l'école l'an prochain. Cela dépend de mon humeur du moment. Parfois, je pense à faire ma neuvième année, et ensuite à prendre un emploi, ou encore à aller à une école professionnelle."

Il est resté dans la vague et plutôt sur la défensive au sujet de l'opinion de son père sur son instruction, disant qu'il ne savait pas au juste ce que ce dernier en pense. Son père a parlé de l'école quelquefois, mais G.H. "n'arrive pas vraiment à se rappeler" ce qu'il en a dit. Quand on lui a demandé si son père était plutôt en faveur ou opposé à ce qu'il continue ses études, G.H. a répondu: "Bien, il est pour ainsi dire ni pour ni

contre. Cela ne lui fait rien que je vienne à l'école du moment que j'acquiers une bonne préparation à la vie. Il veut que nous nous instruisions, mais il ne dit pas grand-chose d'ordinaire (au sujet de l'école). Vous savez, mon père est souvent malade. C'est pourquoi ils (mes parents) ont retiré mon frère de l'école pour qu'il aille piéger avec lui. On ne sait jamais quand il peut tomber malade de nouveau. Mon frère voulait aider la famille et aussi aider mon père."<sup>23</sup> Il a été beaucoup plus direct à propos de l'attitude de sa mère. "Elle est contre toute cette affaire. Elle dit que tout le temps que nous allons à l'école, nous ne gagnons rien, tandis que certains garçons de mon âge vont piéger et qu'eux, au moins, ils gagnent quelque chose."

Revenant encore une fois à son avenir, G.H. a réitéré son désir de devenir pilote de brousse, mais il a ajouté qu'il pensait également à devenir ingénieur minier. Quant à l'endroit qu'il aimerait habiter lorsqu'il aura terminé ses études, il pense que "c'est difficile à dire. Tout dépend de l'emplacement de la société pour laquelle je travaillerai." Il a fait remarquer que son frère aîné a "travaillé à la mine l'été précédent" et qu'il aimerait faire ce genre de travail lui aussi. Le travail de son père comme trappeur et coupeur de bois de pâte à papier l'attire également. "Mais, ces gens du gouvernement viennent et ne cessent de vous répéter qu'ils vont interdire les territoires de piégeage dans quelques années."

Il était heureux d'être de retour chez-lui pour l'été; "pour voir ma petite soeur, par exemple, mon père, ma mère et mes autres parents". Cependant, il n'était pas enchanté de revenir à l'école à la fin de l'été. "D'une certaine façon, je ne voulais pas revenir, quand vous savez que vous ne reverrez pas vos parents avant dix longs mois. Je me sens si loin de mes parents. Quelquefois, j'aime l'école, mais je souhaite ne pas être ici."

Il s'inquiète parfois au sujet de son avenir. "Vous savez ce qu'ils (les gens de la réserve) disent à propos de la chasse: qu'elle va prendre fin et que nous devrions essayer de faire dès maintenant le plus d'argent possible (à chasser et à piéger)." Il a fait cette déclaration à propos de la question qui le tourmente, à savoir s'il devrait ou non quitter l'école pour aider son père en forêt. Cette inquiétude est exprimée clairement dans sa réponse à la question sur l'orientation des valeurs relative à la formation scolaire et à l'enculturation traditionnelle. "C'est vraiment difficile de choisir. Cela dépend de votre famille. Si votre père meurt et que vous êtes en âge de travailler, vous devez le faire pour aider votre famille dans toute la mesure du possible... Mais si votre père se tire bien d'affaire, alors je crois que vous devez continuer de fréquenter l'école." Cette idée revient en parlant de l'endroit où il aimerait vivre dans une dizaine d'années. "J'aimerais vivre près de ma famille et l'aider autant que je le pourrais." Il n'a pas voulu émettre de conjectures au sujet de ce qu'il espère que sera sa vie dans une dizaine d'années.

La grande importance qu'il attache à sa contribution au bien-être de sa famille de préférence à sa réussite personnelle trouve son expression dans sa description d'un bon chef comme étant "un homme qui rend service aux gens et les aide par tous les moyens dont il dispose". En même temps, il croit qu'un bon chef doit agir avec beaucoup d'assurance. "Peut-être devrait-il être un type qui parle haut et fort." Cela peut être une indication de son propre désir de s'affirmer aux yeux de ses parents - de poursuivre ses objectifs: compléter ses études et devenir pilote de brousse ou ingénieur minier.

Il trouve que le chef actuel mène une belle vie parce que "bien, tout d'abord parce qu'il a un bon emploi régulier. Et il s'efforce de divertir tout le monde, par le cinéma, par exemple, et il organise des danses pour les jeunes." Cette haute appréciation traditionnelle de la générosité personnelle est évidente dans la réponse de G.H. qui emploie-

---

<sup>23</sup>Ce frère avait essayé de persuader G.H. de laisser l'école en lui racontant des histoires séduisantes de chasse et en lui parlant du contentement qui découlait des résultats remarquables que son père et lui avaient obtenus en piégeant cet hiver-là.

rait ses \$500 à "divertir mes amis, à combler mes amis. Aussi, j'achèterais des cadeaux pour ma famille." Dans ce cas particulier, son désir de générosité envers ses amis peut également refléter une certaine anxiété au sujet de son acceptation par ses pairs, attendu qu'il n'a nommé qu'une seule personne comme ami intime. L'anxiété qu'il éprouve dans les relations sociales et sa crainte d'être rejeté sont peut-être aussi à la source de sa déclaration: "Je crois que je ne me marierai jamais. Je veux rester célibataire. Au moins, je vais essayer de le demeurer. Mais mes amis, qui sont plus âgés que moi, ne cessent de me répéter: "Tu changeras bien d'idée!" Son anxiété au sujet des dangers possibles des relations intimes se révèle dans cette affirmation que "les jeunes devraient choisir eux-mêmes leur épouse parce que peut-être ce serait un moyen de prévenir les querelles entre mari et femme".

Ses sentiments ambivalents au sujet du mode de vie des Blancs se révèlent à diverses occasions au cours de l'entrevue. Pour commencer, il déclare qu'il se sent tendu en présence d'adultes blancs qu'il ne connaît pas. Il n'a ni professeur, ni conseiller préféré. Ses relations avec les autres élèves blancs se limitent aux contacts à l'institution comme la participation à une ligue de hockey. Au sujet des mérites relatifs de la politique du gouvernement de donner aux Indiens de nouvelles réserves de préférence à l'octroi de lopins de terre individuels, G.H. croit que "c'est mieux pour eux de se tenir tous ensemble, d'avoir une réserve commune de façon à pouvoir se défendre si quelqu'un (non-Indien) veut leur ravir leurs terres".

Le sentiment de sécurité affective qu'il tire de ses attaches familiales et communautaires peut être perçu dans ses remarques sur les mérites relatifs du travail de trappeur comparé au travail rémunéré. "La plupart des Indiens travaillent présentement à la construction de maisons. Ils ont cessé de piéger parce qu'ils sont bien payés. Mais la majorité d'entre eux veulent retourner piéger." Ses commentaires sur la valeur du tambour dont il a vu son père se servir à la chasse sont empreints du même respect pour la tradition, quoique d'un respect quelque peu ambivalent. "Je n'y comprends rien. C'est vraiment difficile. C'est comme un sorcier-guérisseur; il semble impossible qu'il fasse de telles choses, et cependant il les fait. C'est la même chose pour le tambour."

A la fin de l'entrevue, l'élève, tout comme son frère aîné, a posé plusieurs questions sur la valeur relative et les conditions d'admission dans les universités et écoles professionnelles de l'Ontario et du Québec.

La comparaison de l'étude du cas de G.H. avec celle du cas de son frère E.F. fait ressortir clairement les conclusions qui en découlent: 1) l'importance de E.F. comme modèle d'identité pour son jeune frère; 2) le conflit d'identité plus élémentaire et non résolu chez G.H.; et 3) les premiers efforts de G.H. pour résoudre ce conflit d'identité par la synthèse des modèles d'identité.

Comme son frère aîné, G.H. fait allusion à plusieurs reprises à son désir de terminer ses études. Il aimerait aller à l'université pour devenir ingénieur minier ou, tout au moins, suivre un cours de formation technique et devenir pilote de brousse, métier qui, à ses yeux, équivaut à la profession d'ingénieur. Il aimerait travailler pour une société minière comme son frère l'a fait durant les vacances d'été. On retrouve chez G.H., qui aimerait "vivre près de sa famille", le désir de son frère d'habiter une petite ville minière du nord, pas loin de la réserve ou de sa famille. Néanmoins, les deux frères pensent que le choix de leur futur domicile sera déterminé, en grande partie, par les occasions d'emploi qui s'offriront à eux.

Son ambivalence évidente relativement aux objectifs scolaires ne vient pas tant d'un sentiment d'inaptitude intellectuelle ou de la crainte d'être rejeté par la société que de son désir d'aider son père dans les bois et de contribuer au soutien matériel de sa famille, car il est possible que son père soit obligé de retourner à l'hôpital à n'importe quel moment. "Cela dépend de votre famille. Si votre père meurt et que vous êtes en âge de travailler, vous devez travailler pour aider votre famille dans toute la mesure du possible. Mais si votre père se tire bien d'affaire, alors je crois qu'il est normal de continuer de fréquenter l'école."

G.H. a eu beaucoup moins de relations avec des pairs et des adultes blancs que son frère aîné. Son angoisse dans ses relations avec eux est donc plus marquée. Dans la mesure où G.H. ne considère aucun professeur ni aucun conseiller de maison d'éducation comme son préféré, et n'a pas vécu dans une famille de Blancs, on peut supposer que le modèle d'identité inspiré de la classe moyenne blanche l'influence moins à l'heure actuelle que le modèle "traditionnel" d'identité représenté par son père. Dans le cas de G.H., la disparité cognitive entre les deux modèles d'identité est atténuée par le fait que son grand frère est son principal modèle d'identification et, plus particulièrement, un modèle de synthèse d'identité.

De plus, le conflit familial sur la valeur de l'instruction est apaisé dans la mesure où G.H. sent que son père ne s'oppose pas aux projets de son fils. "Il n'est ni pour ni contre. Cela ne lui fait rien que je vienne à l'école pourvu que j'acquière une bonne préparation à la vie."

D'autre part, sa mère accepte beaucoup moins facilement le désir de G.H. de terminer ses études et de modeler son genre de vie sur celui de son frère aîné. Elle a suscité chez lui un sentiment de culpabilité en lui disant qu'il sacrifiait le bien-être de sa famille à la poursuite de ses objectifs personnels. Ce sentiment de culpabilité est aggravé par l'insistance de la mère à leur rappeler que l'état de santé de leur père est précaire et que l'accident qui lui est arrivé dans la forêt, où il a failli se noyer, aurait pu être évité facilement si l'un de ses fils l'avait accompagné.

A plusieurs reprises au cours de l'entrevue, G.H. affirme que le piégeage ne constituera pas une occupation rentable d'ici quelques années et doit, par conséquent, être exploité au maximum pendant qu'il en est encore temps. Ses parents partagent son point de vue. Cet argument a une très forte répercussion sur G.H., et aggrave le conflit entre, d'une part, son désir de continuer ses études et le sentiment de ses obligations envers sa famille, d'autre part. Sa description "d'une vie réussie" reflète les tentatives de G.H. pour résoudre ce conflit en intégrant les valeurs "modernes" et les valeurs "traditionnelles". Il croit que le chef mène une belle vie parce que, "tout d'abord, il a un emploi régulier et il s'efforce de divertir tout le monde". Mais il souligne une autre qualité importante d'un bon chef, il doit être "un type qui parle haut et fort". C'est que le bon chef, étant la personnification de son moi idéal, ne devrait pas hésiter à exprimer ses vues ou, dans le cas de G.H., se permettre d'exprimer son ressentiment envers ses parents pour leur opposition tacite et explicite à ses aspirations. Son sentiment de culpabilité et son désir d'éviter des représailles provoquées par la volonté de s'affirmer aux yeux de ses parents se révèlent dans le fait que, s'il possédait \$500, il les dépenserait pour acheter des présents à sa famille.

Ceci prouve très clairement l'existence de liens affectifs très forts entre ses parents et lui, tant à l'heure actuelle que dans le passé. Cette influence est contrebalancée par celle d'un frère aîné qui encourage fortement ses aspirations au point de vue instruction et occupation future en même temps qu'il lui sert de modèle d'identification pour réunir en un tout le genre de vie et les orientations de valeurs des Blancs de la classe moyenne sans couper les liens avec sa famille. Cette combinaison de facteurs contribue à ses efforts pour résoudre le conflit d'identité par une synthèse des modèles d'identité, processus qui est encore à ses premiers stades de développement dans le cas présent.

#### ATTITUDES DES PARENTS À L'ÉGARD DE L'INSTRUCTION

Les quatre cas que nous avons décrits ont un point commun qui influe fortement sur la nature et l'ampleur du conflit d'identité éprouvé par les élèves: ceux-ci sont convaincus que leurs parents désapprouvent l'enseignement qu'ils reçoivent à l'école. Toutefois, cette opposition n'atteint pas le même degré chez tous les parents; elle dépend aussi de diverses circonstances qui se rencontrent au sein des familles, comme la place de l'élève parmi les enfants du même père ou de la même mère et l'état de santé de ses

parents. A.B., par exemple, croit que son père et sa mère s'opposent fermement, l'un et l'autre, à ce qu'il reste à l'école. C.D. est particulièrement bouleversée devant l'insistance de son père pour qu'elle laisse l'école, car elle considère qu'il a complètement changé d'idée puisque au début il secondait son désir d'aller à l'école. Dans le cas de E.F., il pense que son père qui, au début, s'opposait fortement à ce qu'il aille à l'école, a modifié sa façon de voir depuis que E.F. a commencé à étudier à tel point que son père, pense-t-il, voudrait maintenant suivre lui-même un cours de formation professionnelle. G.H. est convaincu que son père ne s'est jamais opposé à ce qu'il se fasse instruire. Mais les deux frères pensent que leur mère n'a jamais voulu les laisser fréquenter l'école plus qu'un petit nombre d'années.

Si l'on tient compte à la fois des diverses perceptions qu'ont les élèves de l'attitude de leurs parents au sujet de l'instruction et des renseignements obtenus à l'occasion d'interviews avec les parents et autres adultes cris, on peut établir un schéma théorique pour représenter les changements d'attitude qui se produisent chez les adultes cris à l'égard de l'instruction sous l'effet des changements acculturatifs. Ces attitudes vont de l'"opposition" violente à l'"ambivalence" et à l'"appréciation sélective" de l'élève. On peut penser qu'on en arrivera plus tard à un quatrième stade, soit celui de l'"identification projective" avec l'élève. A chacun de ces stades correspond à peu près le niveau que l'élève atteindra dans ses études (voir Figure 1).

Figure 1 - Attitudes des parents à l'égard de l'instruction, et rapport entre ses différentes attitudes et le niveau d'études atteint: schéma théorique appliqué aux Cris de Waswanipi et de Mistassini

Stade de l'appréciation des étudiants par les adultes	Niveau atteint par l'élève dans ses études
opposition	possède la langue assez peu
ambivalence	possède la langue assez bien
appréciation sélective	compétence professionnelle restreinte
identification projective	grande compétence professionnelle

#### Stade de l'"opposition"

Les contacts entre les Cris tant de Mistassini que de Waswanipi et les Euro-Canadiens se sont considérablement accrus au cours du vingtième siècle à mesure que la Compagnie de la baie d'Hudson étendait le champ de son activité dans la région, que les missions anglicanes et catholiques auprès des Cris se développaient, et que la Direction des Affaires

indiennes étendait son autorité et accordait ses services par la nomination d'"agents indiens" pour administrer les affaires de chaque bande.<sup>24</sup> Au cours des années 1930, on a adopté les premières mesures pour y organiser le système euro-canadien d'enseignement. Un petit nombre d'enfants de Mistassini et de Waswanipi furent envoyés aux internats dirigés par l'Église anglicane de Chapleau (Ontario). A cette époque, l'instruction était imposée aux Cris, car les enfants étaient choisis de façon arbitraire et envoyés à l'école malgré l'opposition des parents. L'objectif de l'enseignement en milieu scolaire était, pour le moins, très mal expliqué aux adultes cris et très mal compris d'eux. Ils s'irritaient de voir que leurs enfants étaient séparés d'eux pendant leur séjour de deux, trois et même quatre ans à l'école, et qu'on les empêchait ainsi de s'initier au mode de vie des Cris.<sup>25</sup> En termes plus abstraits, les Cris adultes s'opposaient à l'organisation de l'enseignement comme à quelque chose qui menaçait la cohésion et la permanence des groupes de parenté et des groupes de chasse et qui constituait, par conséquent, un grave obstacle à l'enculturation.

En réalité cette première tentative d'organisation de l'enseignement scolaire des Blancs a été abandonnée au bout de trois ou quatre ans. Vers 1950, on s'est efforcé, de façon plus concertée et plus progressive, d'établir un cours régulier d'enseignement sous les auspices de la Direction des Affaires indiennes. Les enfants furent envoyés à l'internat indien de Moose Factory, et, plus tard, à l'internat indien Shingwauk, de Sault-Sainte-Marie, lorsqu'il fut décidé que les élèves disposés à poursuivre leurs études à l'école secondaire devaient le faire à Sault-Sainte-Marie. Mais ces efforts plus concertés d'établir le système scolaire euro-canadien chez les Cris, y compris l'agrandissement récent d'écoles pour les Cris à Brantford, à La Tuque et au poste de Mistassini, n'ont nullement fait disparaître l'opposition des parents à l'enseignement. Bon nombre de parents, en effet, persistent à ne pas accepter que leurs enfants fréquentent l'école, comme c'est le cas des parents de A.B.

---

<sup>24</sup> Les premiers contacts entre les Cris de Mistassini et de Waswanipi et la civilisation des Euro-Canadiens blancs ont commencé au XVII<sup>e</sup> siècle, sous forme de rapports occasionnels avec les commerçants de fourrures et les missionnaires. Au cours du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, des postes de traite furent établis dans la région, mais souvent ils ne sont restés actifs que quelques années, et il n'en est résulté aucune installation permanente. Le travail des missionnaires anglicans a été centré sur la baie James, mais les missionnaires catholiques français ont tenté, à diverses reprises, de convertir les Indiens de Mistassini et de Waswanipi.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la Compagnie de la baie d'Hudson a consolidé sa position dans la région. Le commerce des fourrures a pris de l'expansion et a eu des répercussions d'ordre économique plus importantes. Vers 1880, des missionnaires anglicans vinrent de la baie James pour baptiser des Cris convertis et pour former des catéchistes chargés des offices religieux en leur absence. A partir de 1671, lorsque le Père Albanel vint pour la première fois dans la région de Mistassini et jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, ces contacts avec les Blancs eurent relativement peu d'influence sur la culture traditionnelle et l'organisation sociale des Cris de Mistassini et de Waswanipi. L'une des principales raisons de cet état de chose est que, pour maintenir le commerce des fourrures, il était dans l'intérêt des marchands d'encourager les Cris à garder leur genre de vie traditionnel. Les Cris se sont mis à assurer leur subsistance en délaissant la simple chasse pour le piégeage des animaux à fourrure et en sont venus à compter sur les biens matériels et les produits alimentaires des Euro-Canadiens (farine, sucre, et thé); néanmoins ils sont restés presque complètement isolés de la société des Euro-Canadiens.

<sup>25</sup> Ce n'est que vers 1950 qu'on a établi l'usage de laisser les étudiants cris retourner dans leurs familles au cours de l'été.

### Stade de l'ambivalence

Depuis 1950, les contacts entre les Cris et les Euro-Canadiens se sont considérablement accrus. L'expansion du tourisme a fourni aux Cris l'occasion de travailler comme guides de chasse et de pêche. L'exploitation forestière et l'exploitation minière se sont développées à un haut degré dans la région, et la chose a convenu aux Cris de Mistassini et de Waswanipi car certains d'entre eux furent embauchés pour la première fois comme coupeurs de bois de pâte à papier et comme adjoints aux prospecteurs (on trouvera plus de détails dans La Rusie, 1968b). Au cours des dix dernières années, les camps miniers sont devenus des villes. Ces facteurs, et d'autres du même genre, ont eu pour effet une modification importante dans les rapports entre les Cris et les Euro-Canadiens.

A ce stade, qui est le plus caractéristique de l'évolution actuelle du Cris de Mistassini et de Waswanipi, l'utilité de savoir parler l'anglais et le français devient évidente. La connaissance des langues devient importante pour rendre les membres de la bande, individuellement et collectivement, capables de communiquer de façon plus utile avec les représentants de la société industrielle dominante tels que les fonctionnaires du gouvernement, les employeurs éventuels, les commerçants et autres, avec qui les rapports deviennent plus fréquents et plus suivis. On devient de plus en plus conscient du fait qu'au moins quelques-uns des membres de la bande doivent être compétents pour pouvoir agir en quelque sorte en tant qu'"intermédiaires" (cultural brokers - Geertz, 1963; Paine, 1967) dans les rapports entre les Cris et les Blancs. Il n'est pas alors nécessaire pour la plupart des adultes des deux cultures en présence, d'établir ce genre de contact étroit qui suscite de l'anxiété de part et d'autre.

La reconnaissance de cette nouvelle nécessité d'ordre culturel a eu un effet direct sur les attitudes des Cris adultes à l'égard de l'instruction. L'"opposition" a commencé à se transformer progressivement en "ambivalence" à mesure que les parents ressentaient que la connaissance des langues leur manquait et ils ont voulu que leurs enfants fréquentent l'école pour apprendre l'anglais (et, dans quelques cas, le français). Les élèves qui ont appris à parler et à écrire l'anglais (ou le français) sont devenus de précieux "courtiers" sur le plan de la culture. Mais, dans la mesure où le rôle de l'élève en tant qu'intermédiaire de ce genre provoque des sentiments d'incompétence et de ressentiment chez les adultes qui doivent compter sur lui, le conflit entre les générations s'aggrave, l'ambivalence des parents à l'égard de l'élève et de l'enseignement s'intensifie. En conséquence, l'opinion prédominante veut que les enfants devraient fréquenter l'école deux, trois ou quatre ans, mais que, dès qu'ils ont appris à parler convenablement l'anglais ou le français, ils devraient abandonner les études et retourner chez eux assez tôt pour s'initier à leur rôle dans le cadre traditionnel. Le cas de C.D. est un cas-type de cette situation. A ce stade, les parents restent opposés à un cours prolongé. Ils souhaitent fortement, et dans bien des cas avec insistance, que leurs enfants abandonnent l'école et participent complètement à la vie religieuse et économique traditionnelle de la bande.

### Stade de l'"appréciation sélective"

Le stade de l'"appréciation sélective" de l'élève commence tout juste à avoir une certaine importance pour les Cris. Certains élèves, comme E.F., par exemple, ont obtenu, à un degré suffisant, une connaissance de la langue et de la technique qui leur permet d'être employés comme travailleurs spécialisés ou semi-spécialisés: comme opérateurs de matériel lourd ou mineurs, comme dessinateurs, menuisiers, ou électriciens. Les jeunes filles peuvent travailler comme commis de bureau ou de magasin, secrétaires ou aides-infirmières.

A ce stade, la mobilité géographique est fréquemment un fait acquis et il y a orientation vers un style de vie urbain, ou tout au moins une adaptation à ce style. Cela signifie que, à mesure que les Cris adultes acceptent en plus grand nombre des emplois rémunérés, un nombre croissant de familles s'en viennent vivre, pour une période plus longue chaque année, dans des campements proches mais distincts des camps de bûcherons

et des villes minières de la région. Dans certains cas, comme à Chapais et à Matagami, ces campements deviennent des installations semi-permanentes ou même permanentes. Certains jeunes adultes, qui parlent assez couramment l'anglais ou le français et qui sont familiers avec le genre de vie euro-canadien, déménagent dans ces villes et louent des appartements.

A ce stade, les adultes cris commencent à reconnaître les avantages pratiques d'ordre économique de l'instruction et encouragent leurs enfants à aller à l'école, non simplement pour apprendre l'anglais ou le français, mais pour poursuivre leur instruction au point de pouvoir "obtenir un bon emploi" lorsqu'ils auront terminé l'école. Il arrive que certains adultes désirent suivre eux-mêmes un cours de formation professionnelle, comme dans le cas du père de E.F.

A ce stade, les parents cris deviennent sensibilisés au fait que les élèves d'école secondaire obtiennent parfois un emploi d'été qui commande un salaire plus élevé que celui qu'ils sont capables d'obtenir eux-mêmes. En conséquence, ils s'attendent que l'élève contribue de façon appréciable au soutien de la famille et ils exercent des pressions sur lui pour qu'il abandonne son cours et commence à travailler à plein temps.

De plus, il arrive que les adultes, qui ne comprennent que de façon fort imprécise l'activité des institutions gouvernementales, économiques et autres du monde des Blancs, fondent sur l'élève beaucoup d'espoirs. En conséquence, ils imaginent l'ancien élève de l'école secondaire ou le jeune adulte qui vit en ville comme un personnage qui a atteint un niveau d'interaction et d'intégration à la culture dominante au point de pouvoir faire obtenir un emploi, la formation professionnelle, le bien-être social, les soins médicaux et autres services à tous les membres de la famille qui lui demanderont de l'aide. Animé par des sentiments de responsabilité à l'égard de ses proches, et par le désir de les secourir et d'être généreux envers eux, l'élève se sent obligé de répondre aux espoirs que sa famille met en lui. L'anxiété que l'élève ressent peut devenir très aiguë à mesure que son désir de poursuivre ses études vient, de plus en plus, en conflit avec celui d'être généreux et secourable envers sa famille, et avec les pressions croissantes que les parents exercent pour qu'il accepte un emploi à plein temps.

#### Stade de l'"identification projective"

Le dernier stade de la modification de l'attitude à l'égard de l'instruction est l'"identification projective". A ce stade, l'élève a atteint un niveau d'instruction qui le prépare à une profession ou à un poste de direction, et il a tout ce qu'il faut pour s'intégrer ou s'adapter avec succès à la société industrielle et urbaine. En même temps, des contacts continus avec l'autre culture auront amené les adultes cris à considérer les choses suivant une nouvelle échelle des valeurs, au point que leur condition sociale et leur satisfaction d'ordre affectif pourront se mesurer, à un degré important, d'après les résultats obtenus par leurs enfants.

On ne peut pas encore discerner cette mentalité chez les Cris de Mistassini et de Waswanipi, car il n'y a actuellement que trois Cris qui étudient à l'université et moins de dix qui sont inscrits dans les collèges techniques. Mais ce stade pourra vraisemblablement être atteint plus tard, quand un plus grand nombre de jeunes de Mistassini et de Waswanipi termineront leur cours secondaire et poursuivront leurs études en vue d'obtenir un diplôme dans les universités et les collèges techniques.

#### RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

Ce rapport avait pour objet principal de décrire de quelles façons le processus d'acquisition de la culture traditionnelle se trouve interrompu chez les adolescents cris de Mistassini et de Waswanipi qui poursuivent des études dans les centres urbains, de souligner les rapports qu'il y a entre cette discontinuité et la nature du conflit d'identité qu'on observe chez les élèves cris, de formuler des hypothèses sur le sens des efforts

faits par les élèves pour résoudre le conflit d'identité par voie d'orientation vers le modèle "blanc" ou vers le modèle traditionnel, ou par voie de synthèse des deux modèles d'identité, enfin, de démontrer, par l'étude de cas, la nature du conflit d'identité chez ces élèves, et leurs efforts pour le résoudre par la synthèse des deux modèles d'identité. Ce rapport avait pour objet secondaire d'indiquer, d'une certaine façon, le rapport qu'il y a entre le conflit d'identité chez les adolescents et la modification de l'attitude des Cris adultes à l'égard de l'enseignement en milieu scolaire, des conditions de contacts croissants avec la culture euro-canadienne dominante.

En tenant compte de ces objectifs, nous avons présenté une analyse qualitative d'ensemble qui inclut les premiers résultats de notre recherche. Pour pouvoir étudier en détail nos données, il faut attendre l'analyse des 109 interviews sur l'adaptation des adolescents qui étudient, des 34 interviews sur l'adaptation des adolescents qui n'étudient pas, et des données connexes d'ordre ethnographique et clinique. Néanmoins, il y a certaines conclusions provisoires qui ressortent de notre revue des données relatives aux 109 adolescents de Mistassini et de Waswanipi qui fréquentaient l'école en 1967-1968. Voici ces conclusions:

1. Il se produit des discontinuités marquées dans le processus d'enculturation du fait de la double socialisation des enfants cris qui se trouvent tantôt dans le milieu traditionnel et tantôt dans le milieu scolaire urbain.
2. Ces interruptions constituent la principale explication du conflit d'identité qu'éprouvent les Cris au cours de leur adolescence, parce que les individus qui servent de principaux modèles d'identification dans les deux milieux ont des aspirations, des normes de comportement et des échelles de valeur qui contrastent.
3. On peut illustrer facilement le conflit d'identité en se servant de l'IAA comme principal instrument de recherche. Une proportion de 42 p. 100 des protocoles indique l'existence de ce conflit d'une manière évidente.
4. Les aspirations en matière d'instruction constituent la source principale du conflit entre les générations, soit entre les élèves et leurs parents.
5. L'importance du sacrifice d'ordre émotif consenti par les étudiants pour la réalisation de ces aspirations détermine dans quel sens ils font des efforts inconscients pour résoudre le conflit d'identité. Les élèves qui consentent un grand sacrifice sur le plan émotif pour réaliser leurs aspirations sont portés à adopter le modèle "blanc" ou à réaliser une synthèse des modèles traditionnel et "blanc", alors que ceux qui sont peu engagés sur le plan émotif en ce qui concerne l'éducation ont tendance à adopter le modèle d'identité traditionnel.
6. Plus du tiers des élèves interviewés essaient de résoudre le conflit d'identité en procédant principalement à une synthèse des modèles d'identité traditionnel et blanc.
7. Ce sont surtout les élèves du cours secondaire qui essaient de faire une synthèse, mais non ceux de l'école élémentaire.
8. Pour en arriver à une solution heureuse du conflit d'identité par ce moyen de la synthèse, il faut que soient maintenus des liens affectifs positifs avec les parents, que s'établissent des rapports de soutien et significatifs au point de vue émotif avec les substituts parentaux blancs, et que le sens de la valeur personnelle que l'individu a de lui-même soit maintenu vis-à-vis ses pairs tant blancs qu'indiens.

#### RECOMMANDATIONS PROVISOIRES

Le problème pratique essentiel qui ressort de nos recherches consiste à découvrir le moyen d'atténuer l'intensité du conflit d'identité qui affecte tant les adolescents cris qui étudient. Pour y arriver, il faut d'abord atténuer les discontinuités dans le proces-

sus d'enculturation dont sont victimes les élèves, du fait de l'alternance entre le milieu traditionnel et le milieu scolaire urbain. En second lieu, il est important de créer des conditions qui contribuent à résoudre le conflit d'identité par la synthèse de modèles d'identité "blanc" et "traditionnel".

Pour obtenir de bons résultats de cette façon, les élèves doivent être capables de garder des liens affectifs étroits avec leurs parents adultes, en même temps qu'ils établissent des liens positifs avec des pairs et des adultes blancs qui ont de l'importance pour eux. Pour y arriver, il faut atténuer le conflit entre les générations. Il faut que les élèves gardent suffisamment d'attaches affectives aux valeurs traditionnelles et à leur genre de vie pour qu'en suivant le cours régulier d'étude, ils n'en viennent pas à mésestimer et à rejeter leurs parents ni leur héritage culturel cris. Il faut aussi que les étudiants continuent à pouvoir parler leur langue maternelle.

Il faut que le cours d'enseignement donné aux enfants cris soit de nature à valoriser l'image qu'ils se font d'eux-mêmes et à renforcer le sens de leur valeur personnelle, comme Cris et comme Indiens, tout en leur permettant d'acquérir la connaissance des langues, des modes de comportement et la compétence technique dont ils ont besoin pour réaliser leurs aspirations et profiter des occasions de plus en plus nombreuses d'obtenir des emplois dans le nord. S'ils apprennent des métiers qui sont appropriés au contexte économique du nord, cela leur permettra non seulement de s'adapter avec succès aux conditions économiques de la région, mais aussi de garder des liens étroits avec leurs familles et de prendre part à la vie de la bande. Les efforts en vue de combler l'écart qui sépare les générations doivent être le fait des parents aussi bien que des élèves. Il est nécessaire que les parents arrivent à mieux comprendre le monde "blanc", et en particulier les objectifs et les méthodes du système d'enseignement. De plus, ils doivent jouer un rôle important dans l'établissement du programme de formation de leurs enfants.

Si le système d'enseignement inclut la culture des Cris aussi bien que celle des Euro-Canadiens, les parents ne verront pas dans le système d'enseignement un moyen employé par les Blancs pour détacher les enfants de leurs parents ou du mode de vie des Cris, ni pour éloigner les Cris du nord. Actuellement les parents se sentent impuissants pour empêcher qu'on ne leur "enlève leurs enfants". Ce sentiment d'impuissance engendre souvent une méfiance généralisée, sinon de l'hostilité, à l'égard du gouvernement et du système d'enseignement des Euro-Canadiens.

Afin d'atténuer les discontinuités dans le processus d'enculturation des jeunes Cris, de garder chez ceux-ci des liens affectifs réels avec leurs parents, de faire en sorte que les étudiants conservent leur estime de soi et de raffermir l'image que les Cris se font d'eux-mêmes, nous recommandons:

1. Qu'il y ait un internat-externat dans les villages cris, avec des maisons de type cottage et des "parents nourriciers" cris, pour les enfants dont les parents sont dans le bois ou travaillent au loin (emplois saisonniers). Ces installations comprendraient des classes pour les débutants jusqu'à la cinquième année et remplaceraient les internats où les enfants vont actuellement pour ces années.
2. Qu'on modifie l'année scolaire pour que les enfants désireux d'aller piéger avec leur famille passent chaque année quelques mois dans la forêt, ce à quoi on pourrait arriver, par exemple, en plaçant les grandes vacances pendant l'hiver plutôt que pendant l'été.
3. Que l'on crée des classes uniquement en cris pour les commençants jusqu'à la troisième année, puis que le cours se donne, en quatrième et cinquième année, en deux langues, soit le cris et l'anglais ou le cris et le français (selon la préférence des parents). Certains sujets, comme l'histoire des Cris, le cris parlé et écrit, la religion (chrétienne et traditionnelle), et le civisme, doivent continuer à s'enseigner en cris jusqu'à la douzième année.

4. Que l'on recrute des jeunes garçons, des jeunes filles, ou des adultes cris pour enseigner dans les écoles de la région. Ceux qui ont fait au moins leur dixième année pourraient recevoir une formation pour enseigner les sujets réguliers et ceux qui concernent les Cris, alors que ceux qui ont fait peu d'études ou qui n'en ont pas fait du tout pourraient enseigner les sujets indiqués à la recommandation 3.
5. Que l'on donne au personnel scolaire non cris de ces écoles une certaine formation du côté du cris parlé et écrit, de l'histoire et la culture des Cris, ainsi que des aptitudes nécessaires à la vie dans le nord (par exemple, la façon d'aller en raquettes). Ces programmes d'enseignement devraient être donnés dans le nord, par le plus grand nombre possible de professeurs et de personnel connexe cris. Une formation de ce genre devrait être exigée de tous ceux qui occupent un poste quelconque dans les écoles des Cris.
6. Que les cours qui se donnent actuellement dans les villes de la région de Mistassini-Waswanipi soient modifiés de sorte qu'ils reflètent le caractère multi-culturel de la région. Par exemple, il faudrait exiger de tous les élèves qu'ils étudient la culture des Cris ainsi que l'histoire des contacts interethniques dans la région.

Pour contribuer à l'établissement de relations positives avec les Blancs, pour fournir le bagage nécessaire à la réalisation des objectifs d'ordre économique et social, pour bien faire connaître le "monde urbain des Blancs" et leurs institutions, et, enfin, pour favoriser la synthèse des deux principaux modèles d'identité, nous recommandons:

7. Que les étudiants cris fréquentent les écoles dans les localités de la région de Mistassini-Waswanipi, plutôt que les internats pour Indiens, à partir de la sixième jusqu'à la douzième année.
8. Qu'il y ait, dans ces villes, des maisons du type "cottage" pour les élèves cris de sixième, septième et huitième année, et que des Cris aussi bien que des Blancs dirigent les foyers nourriciers. Il faudrait encourager les parents à visiter leurs enfants et dans chaque maison d'étudiants, il devrait y avoir une chambre de visiteurs où pourraient coucher les membres de la famille qui sont en visite.
9. Que les étudiants cris de la neuvième à la douzième année soient encouragés à vivre avec les Indiens, les Anglais ou les Français qui dirigent des foyers nourriciers dans les villes où ils fréquentent les écoles.
10. Qu'un cours bilingue, anglais-cris ou français-cris, soit donné aux étudiants de la quatrième année à la douzième année. Les sujets de la catégorie de ceux qui sont énumérés à la recommandation 3 devraient être enseignés en cris, et tous les autres sujets, soit en anglais, soit en français.
11. Que les cours actuellement donnés dans les écoles du nord, qu'il s'agisse d'agglomérations indiennes ou de villes, soient modifiés de façon à préparer les étudiants tant aux occasions qui s'offrent dans le nord sur le plan économique qu'à les préparer à poursuivre leur formation technique ou universitaire.
12. Que l'on établisse des centres qui abriteraient des bibliothèques, des salles d'étude à l'intention des étudiants, et des salles de cours pour adultes.

Pour que les parents comprennent de plus en plus les objectifs de l'enseignement en milieu scolaire et cessent de s'en méfier, pour vaincre leur sentiment d'impuissance par rapport aux décisions à prendre au sujet de l'instruction de leurs enfants et, enfin, pour atténuer le conflit entre les générations au sujet de l'instruction, nous recommandons:

13. Qu'on apporte à la législation et à la politique de l'enseignement des modifications qui permettent aux parents indiens de diriger leurs propres districts scolaires et de

se faire élire membres de plein droit des commissions scolaires dans les villes où leurs enfants fréquentent les écoles publiques qui relèvent des commissions scolaires locales.

14. Qu'on institue des cours pour les adultes pour que les parents comprennent le travail scolaire et son utilité. Ces cours porteraient sur des sujets appropriés comme le français, l'anglais, les connaissances techniques (formation professionnelle), ainsi que sur l'explication et l'interprétation des politiques et de la législation gouvernementales qui ont trait aux Indiens en général et aux Cris, en particulier.

En formulant ces recommandations préliminaires, nous espérons que l'on consultera les Cris de Mistassini et de Waswanipi et qu'il en résultera certaines modifications ou révisions. Nous croyons que cette participation au processus de prise de décision est une condition essentielle pour assurer l'application de recommandations qui concernent l'instruction des enfants cris.

BIBLIOGRAPHIE

- Anderson, J.W. *Fur Trader's Story.* Toronto: Ryerson Press.
- Berreman, G.D.  
1964 "Aleut Reference Group Alienation, Mobility and Acculturation."  
*American Anthropologist* - 66:231-250.
- Chance, N.A.  
1965 "Acculturation, Self-identification and Personality Adjustment."  
*American Anthropologist* - 67:372-393.
- 1966 (ed.) McGill Cree Project. Progress Report. Miméo.
- 1968 "The Cree Developmental Change Project: An Introduction." Dans:  
*Conflict in Culture: Problems of Developmental Change Among the  
Cree*, Norman A. Chance (ed.). Centre canadien de recherches en  
anthropologie, Ottawa, 1968.
- "Implications of environmental stress for strategies of Develop-  
mental Change among the Cree", dans Chance, *ibid.*
- Erikson, E.H.  
1959 *Identity and the Life Cycle. Psychological Issues*, Volume I,  
Number 1, Monograph 1. New York: International Universities Press.
- 1963 *Childhood and Society.* New York: W.W. Norton & Co.
- 1968 *Identity: Youth and Crisis.* New York: W.W. Norton & Co.
- Geertz, C.  
1963 *Peddlers and Princes: Social Deviance and Economic Change in Two  
Indonesian Towns.* Chicago: University of Chicago Press.
- Goffman, E.  
1961 *Asylums.* New York: Anchor Books.
- Graves, T.D.  
1967 "Acculturation, Access and Alcohol in a Triethnic Community."  
*American Anthropologist* - 69:306-321.

- Hawthorn, H.B. (ed.)  
1966  
*A Survey of the Contemporary Indians of Canada*, (Une enquête sur les Indiens contemporains du Canada). Vol. I. Ottawa, Direction générale des Affaires indiennes.
- Hickerson, H.  
1967  
*Some Implications of the Theory of the Particularity or Atomism of Northern Algonkians*. *Current Anthropology* 8:313-327, 336-343, *Bibliographie* 341-343, octobre, 1967.
- Holden, D.E.W.  
1968  
"Friendship choice and leader constituency among the Mistassini-Waswanipi Cree", dans *Chance, ibid.*
- "Modernization among town and Bush Cree" présenté comme partie intégrante de ce rapport final.
- La Rusic, I.E.  
1967  
Notes prises sur le terrain, Étude du développement chez les Cris, Programme in the Anthropology of Development, McGill University.
- 1968a  
"The New Auchimau: A Study of Patron-Client Relations Among the Waswanipi Cree." Thèse de maîtrise, Université McGill. Polycopié.
- 1968b  
"From Hunter to Proletarian: The Involvement of Cree Indians in the White Wage Economy of Central Quebec." Rapport final, Étude du développement chez les Cris, Programme in the Anthropology of Development, McGill University. Miméo.
- Leacock, E.  
1954  
*Montagnais Hunting Territory and the Fur Trade*. Mémoire n° 78 de l'*American Anthropological Association*, 59 p., cartes.
- Paine, R.  
1967  
"Brokers and Patrons in the Canadian Arctic: A reappraisal of the Case of the Marginal Man." Document présenté au Congrès ethnographique de la Scandinavie, tenu à Bergen en juin 1967. Document de travail.
- Parker, S.  
1964  
"Ethnic Identity and Acculturation in Two Eskimo Villages." *American Anthropologist* - 66:325-340.
- Pothier, R.  
1968a  
*Community Complexity and Indian Isolation, in Conflict in Culture: Problems of Developmental Change Among the Cree*, Norman A. Chance (ed.). Ottawa: Centre canadien de recherches en anthropologie, 1968.
- 1968b  
*From the Great Man to the White Man*. Thèse de doctorat, Département de sociologie et d'anthropologie, Université McGill, Montréal (à paraître prochainement).
- Preston, R.J.  
1967  
"Reticence and Self-expression in a Cree Community: A Study of Style in Social Relationships." Polycopié.

- Samson, M.  
1966  
Le Changement économique chez les Indiens cris de Waswanipi. Rapport de recherche n° 2, Étude du développement chez les Cris, Programme en anthropologie du développement, Université McGill, Montréal.
- Service, E.  
1966  
*The Hunters*. Englewood Cliffs, New Jersey: Prentice-Hall.
- Sindell, P.S.  
1968  
"Some Discontinuities in the Enculturation of Mistassini Cree Children." Dans: *Conflict in Culture: Problems of Developmental Change Among the Cree*, Norman A. Chance (ed.). Centre canadien de recherches en anthropologie, Ottawa, 1968.
- Speck, F.G.  
1935  
*Naskapi, The Savage Hunters of the Labrador Peninsula*. Norman: University of Oklahoma Press.
- Tanner, A.  
1967  
Notes prises sur le terrain, Étude du développement chez les Cris, Programme in the Anthropology of Development, McGill University.
- 1968  
"Occupation and Life Style in Two Minority Communities." Dans: *Conflict in Culture: Problems of Developmental Change Among the Cree*, Norman A. Chance (ed.). Centre canadien de recherches en anthropologie, Ottawa, 1968.
- Wintrob, R.M.  
and  
Sindell, P.S.  
1968  
Éducation et conflit d'identité chez les jeunes Cris: Rapport préliminaire de recherche présenté à l'ARDA, ministère des Forêts et du Développement rural, Ottawa.
- Wintrob, R.M.  
1968a  
"Rapid Socio-cultural Change and Student Mental Health: A Cross-cultural Comparison." Communication présentée lors de la réunion annuelle de l'Association américaine d'orthopsychiatrie, tenue à Chicago, le 23 mars 1968. Polycopié.
- 1968b  
"Acculturation, Identification and Psychopathology Among Cree Indian Youth." Dans: *Conflict in Culture: Problems of Developmental Change Among the Cree*, Centre canadien de recherches en anthropologie, Ottawa, 1968.

Monsieur Harvey Fiet est en voie de compléter aussi une thèse de maîtrise sur l'écologie de la région de Mistassini.

